

Haute-Enclave

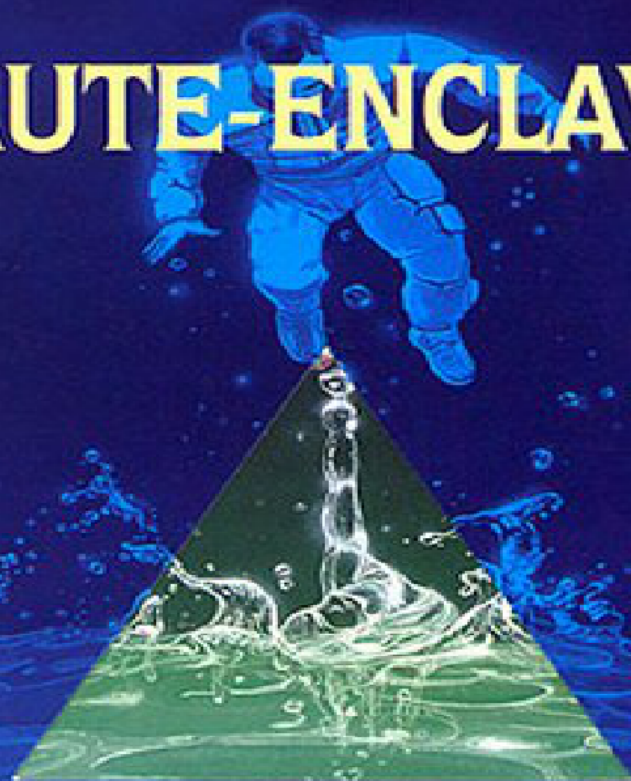
Laurent Genefort

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LAURENT GENEFORT

HAUTE-ENCLAVE



SPACE

ANTICIPATION

LAURENT GENEFORT

HAUTE-ENCLAVE

Collection dirigée par Philippe HUPP

La loi du 11 Mai 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faites sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

©© 1993, Éditions Fleuve Noir.

ISBN : 2-265-00023-X

ISSN : 0768-3014

PROLOGUE

Dès qu'il fut seul, le conseiller-sénateur Morje Lartigue ouvrit le sachet d'une pression du pouce, et la pilule roula au creux de sa paume. Il ignorait la composition de la poudre contenue dans la capsule de gélatine noire, il savait seulement qu'elle procurait une mort rapide et indolore. À ses pieds gisait, froissé, le papier rose d'une assignation à comparaître devant le tribunal directorial des Pairs. Machinalement, il vérifia l'ordonnancement de sa tenue d'apparat, brodée sur l'épitoge de la rosace symbolisant l'Entente de l'ensemble des Habitats Humains.

La chambre du palais Lartigue avait la nudité d'une cellule. On avait coutume de l'appeler l'aquarium, à cause du miroir sans tain qui mangeait un pan du mur ouest. Derrière les trente millimètres blindés de la vitre, un tramway à étages faisait pesamment le tour de l'agora Vladimir Kavine, pour se diriger la base de l'axe Merritt, l'un des deux rayons qui reliaient la jante du tore Driov à son moyeu. Les jardins suspendus multicolores de l'agora symbolisaient à eux seuls l'opulence de la capitale.

« Il n'y a pas de miroir », se dit-il avec un soupçon d'irritation. Peut-être cela valait-il mieux, après tout. Toute sa physionomie devait refléter la peur de la mort à venir.

Par chance, il avait pensé à vider sa vessie.

Le dictaphone numérique dans sa main gauche évoquait un briquet plat d'argent rayé. Ce n'était qu'une membrane reliée à une mémoire cellulaire pouvant être connectée à un ordinateur. Il le porta à ses lèvres, prononça la formule de préambule usuelle : « *Nerio kiel la aliaj* ».

— Dernier journal. Inutile d'ailleurs, puisqu'il sera effacé, selon les dispositions légales, comme toute trace de mon existence, une fois levée mon immunité parlementaire. En outre, je n'ai rien à dire. Que le regret d'avoir perdu, je n'ai jamais aimé perdre. Mais aucun pour ma famille, qui va être dépossédée par ma faute. Elle a largement profité de mon titre. Ni pour Conrad, mon fils aîné.

Contrairement à son habitude, il parlait par phrases hachées. Son esprit se trouvait à des années-lumière des mots qu'il prononçait. Dans quelques minutes il serait mort, mais il constatait avec une sorte d'amertume qu'aucun changement notable ne s'était produit en lui. Au

seuil de mourir, il restait lui-même.

L'aube se levait sur le ponant du tore, provenant d'immenses miroirs orientables fixés sur des gonds, à l'extrémité du fuseau central opposée au soleil. Elle illuminait par degrés des cultures de sorgho parfaitement rectilignes.

« Il n'est plus temps de se mentir », se dit-il.

Et pourquoi pas, après tout ? Sa profession consistait pour l'essentiel à tromper. Elle portait le nom de diplomatie. Les grands hommes étaient censés émettre des pensées profondes avant leur dernier souffle. Mais il n'avait jamais été capable de telles pensées. Il avait toujours emprunté celles des autres.

« Dans une ou deux générations, les hasards de l'Histoire feront peut-être de moi un héros. Personne ne saura jamais combien j'ai eu peur en cet instant. Et que cette fin n'était rien de plus que sordide. »

Il ouvrit la bouche et déposa la gélule sur sa langue. Son poing se referma sur le dictaphone, serra jusqu'à ce qu'il se rompe dans un bruissement de gâteau sec.

Il déglutit. Cependant, sa gorge était si sèche que l'enveloppe soluble refusa de se décoller de sa langue.

Un verre d'eau, j'aurais dû prendre un verre d'eau.

Du pouce et de l'index il la récupéra, puis l'envoya au fond de son palais. Enfin la salive afflua, faisant passer la capsule. Le conseiller-sénateur la sentit qui coulait le long de l'œsophage.

Ce ne fut pas aussi rapide qu'on le lui avait affirmé.

CHAPITRE PREMIER

LA LOGIQUE DRIOV

— Que va-t-il se passer maintenant ?

Question de pure forme. Conrad Lartigue savait parfaitement à quoi s'attendre. Même interrompu, l'enseignement de l'École Driov imprégnait chacune de ses cellules.

Son interlocutrice fit comme si elle n'avait pas entendu.

— *Dura lex, sed lex*. La loi est dure, mais c'est la loi. Spécialement en ces temps troublés.

— Elle a ses bons côtés. La preuve, je suis en vie.

Il enveloppa sa femme d'un regard neutre. La haute taille de cette dernière était drapée dans des vêtements flottants sophistiqués. Ses cheveux réunis en petites tresses noires s'enroulaient en escargot dans une résille d'apesanteur nouée par un lacet. Des traitements gémoprotecteurs coûteux lui permettaient de retarder le vieillissement. Lartigue faisait partie des cinq ou six personnes de la nomenklatura driovienne à savoir que ses articulations d'origine n'existaient plus, remplacées par des prothèses physiologiques, et que la plupart de ses organes internes étaient greffés à partir de tissus clonés plus jeunes.

Il porta les yeux sur un mur de pnéophyte percé de fenêtres à l'allure de hublots, dans une antichambre de la troisième terrasse du palais Mokuo, donnant sur la bibliothèque. L'architecture de la demeure patricienne s'inscrivait dans la lignée constructiviste en vigueur depuis un siècle et demi : un amalgame de terrasses en harmonie avec l'étagement de l'agriculture.

Les armoiries se trouvaient tatouées sur la peau du pnéophyte. Elles entremêlaient le symbole atomique de la Rosace, le tronçon de tore cylindrique du *Land*, ainsi que les armes du clan. Chaque tronçon composait un Land, dont les représentants constituaient une assemblée législative, le Directoire fédéral.

Bientôt, l'écusson des Lartigue serait effacé du registre héraldique du Directoire.

Béjin Mokuo se racla la gorge en s'approchant de lui. L'antichambre dépourvue de meubles était pourtant à l'abri de toute écoute.

— Votre père a préféré mourir plutôt que venir se justifier devant le tribunal d'exception. Une fin digne pour celui qui reconnaît ses fautes.

Quant à votre vie... elle ne sera sauvée qu'une fois loin des Länders, ce qui n'est pas gagné.

— Ses fautes ?

Lartigue se permit un rire discret. Rien dans ce rire ne laissait supposer l'âge de celui qui l'émettait – à peine vingt-cinq ans, mais déjà un estomac et des griffes de *punaise du vide*. C'était du moins ce qui se disait à son encontre. Côté éloges.

— C'est précisément pour ma vie que nous sommes ici, dans la demeure de ta famille. Pour négocier. Mon père... Tu sais ce qu'il représentait pour moi : un allié, rien de plus. Il ne pouvait pas échapper au suicide, c'était le prix de votre défaite politique. Sinon, ce sont les hommes de son propre parti – les membres de votre clan, entre autres – qui l'auraient exécuté d'une manière ou d'une autre. Je ne vous blâme pas. Ce ne sont pas les hommes qui font les héros ou les bourreaux, mais les circonstances.

Son regard s'était fixé sur un point mouvant par-delà l'un des hublots, un télescopage de deltaplane et de tricycle, dont les roues du train d'atterrissage pendaient comme des yeux exorbités. Il oscillait tout près de la voûte céleste vitrée, là où la gravité est un peu moindre. Étiquette oblige, Lartigue tutoyait sa femme, laquelle se cantonnait dans un déférent vouvoiement. Cela l'aurait peut-être gêné, s'il avait eu avec elle des rapports sexuels. Mais cette clause n'était pas stipulée dans leur contrat de mariage. En trois ans, il n'avait pas approché Béjin d'une distance inférieure à un mètre. Cela ne le dérangeait nullement. L'École payait ses maîtresses, et il se contentait d'éprouver pour Béjin une amitié prudente.

Son interlocutrice se déplaça dans son dos. Elle ruminait sa dernière phrase. Les héros et les bourreaux.

— Vous connaissez vos classiques. Chapitre neuf du *Traité des Masses Équivalentes*.

— Les maximes ne sont que des outils ennuyeux.

— J'aime les maximes. On peut leur faire dire ce que l'on veut.

Lartigue eut un geste d'agacement. Elle avait vingt-sept ans de plus que lui, mais il la comprenait dans ses moindres détails. Son goût pour l'habileté oratoire et l'éloquence voyante, où le sens se diluait dans la prose.

Aujourd'hui, il n'avait plus de temps pour ces futilités. Informellement le Directoire lui laissait soixante-douze heures pour régler ses affaires, et il comptait les utiliser au maximum.

— Je préfère négocier avec toi qu'avec le chef de ta famille. Je t'apprécie mieux.

— Ne me crois pas plus faible que mon père.

Elle avait prononcé ces mots un peu trop rapidement, réagissant comme il s’y attendait. Il avait appris à connaître son métalangage – les gestes, les attitudes, le niveau de crispation de chacun des muscles de son visage, le débit et le stress de sa voix.

Il eut un haussement d’épaule.

— Les termes sont simples en ce qui me concerne. Dans un délai de trois jours, les membres de mon clan seront déchus de leurs droits civiques, leurs biens seront placés sous séquestre puis nationalisés. Le nom des Lartigue sera effacé de tous les documents officiels, les archives vidéo seront modifiées par ordinateur – ce sera comme si nous n’avions jamais existé. Actuellement, tout mon avoir bancaire est bloqué. Les banques de données familiales sont investies par les IA de la police qui contrôlent les entrées et les sorties. Le Directoire ne souhaite pas plus que moi me passer par les armes, il va certainement m’ôter ma citoyenneté et m’expatrier. Bien entendu, aucun autre Land ne voudra de moi, il me faudra émigrer dans un autre Habitat. (Il se ménagea une pause d’une demi-seconde.) Mais toi, tu risques d’avoir des ennuis. Nous sommes mariés, n’est-ce pas ?

Les longs cils fardés de Béjin clignèrent, une fois.

— Maintenant que le pire est arrivé, j’ai un marché à te proposer.

— Je sais. Le divorce. La seule solution pour me laver de notre... union. Que réclamez-vous en échange ?

— Des lettres de change valables dans tous les Habitats Humains. N’oublie pas qu’il ne s’agit pas seulement de ta personne, mais de toute ta branche.

Il marcha jusqu’au mur tapissé de pnéophyte bleu, effleura du bout des doigts le blason des Mokuo pour appuyer ses dires. Le pnéophyte était un organisme artificiel complexe, issu du génie génétique yuweh. Il assurait l’épuration et le renouvellement de l’air, absorbait les débris de peau et maintenait une température égale à l’intérieur des astéroïdes aménagés. Tous les vingt ans, un technicien Yuweh venait vérifier son évolution.

L’ultraléger avait fini par se fondre dans le hublot.

— J’écoute tes propositions.

Ils discutèrent du prix du divorce une dizaine de minutes, puis de ses modalités. Béjin fit passer Lartigue dans la bibliothèque, où les attendait un notaire du clan Mokuo. L’acte de résiliation de mariage par consentement mutuel fut enregistré, tandis que Béjin remplissait les lettres de change.

Lartigue apposa le tampon de signature qu'il portait en chevalière, puis l'essuya dans un mouchoir de papier.

— Tout est en ordre. As-tu quelque chose à ajouter ? Tu peux me tutoyer, maintenant.

Elle eut un instant d'hésitation.

— Je suis désolée pour la tournure qu'ont pris les événements. Cette union, notre mariage, était profitable à tous les deux. Je la regretterai.

Les coins de la bouche de Lartigue se tordirent.

— Charmante épitaphe.

Elle le raccompagna en silence jusqu'à l'entrée du palais. La porte en aubépin massif provenant du Land forestier s'ouvrit à son approche. Il franchit le seuil. La voix de Béjin le rattrapa à mi-chemin.

— Ne vous méprenez pas, je ne vous plains pas. Je sais que vous vous en sortirez. D'une manière ou d'une autre. Vous tenez de votre lignée pour la ténacité et le non-conformisme. Je crois même que je vous envie. Vous allez voyager. Je ne connaîtrai jamais que les Länder.

Lartigue eut un ricanement bref.

— Patience, patience, chère amie. Sait-on jamais, les temps sont si troublés... Je ne crois pas que les Länder me manqueront beaucoup. Au revoir, peut-être.

— Adieu.

La porte se referma sur lui. Un autotaxi stationnait en bas.

Le jour avançait au fur et à mesure que les stores extérieurs s'ouvraient en enfilade, réfléchissant la lumière fournie par les grands héliostats centraux en corolle. Celle-ci était émise par le soleil de Satori, une planète délaissée par les terraformeurs Yuweh parce qu'elle abritait des formes de vie primitives. Le tore de vingt kilomètres de diamètre tournait sur lui-même à une vitesse suffisamment élevée pour créer une pesanteur artificielle, qui conférait une démarche bizarre aux étrangers de passage. Le palais Mokuo donnait sur une des grandes baies intérieures, où l'on distinguait, à présent presque noyé dans la lueur crépusculaire d'Hêta Satori, le Doigt de Gabriel. Une chance sur six pour que cet Habitat devienne son nouveau lieu de résidence dans un avenir très proche.

Lartigue leva les yeux vers la paroi transparente qui isolait le Land des autres et constituait le ciel. Des tranches cultivées, de vert variable, et des petits lacs d'irrigation hexagonaux s'incurvaient vers l'horizon. Les cultures obéissaient à un programme d'exploitation très strict.

Lartigue eut un frisson. Une brise froide soufflait d'amont, de la nuit fuyante.

Au loin, les blocs d'appartements en terrasses ressemblaient à des pavés jetés dans une prairie, offrant un aspect de banlieue paysagée. Des gens arpentaient les champs, mais Lartigue était incapable de les distinguer séparément.

Il se tourna vers la façade du palais Mokuo.

— Qu'on me bannisse, dit-il entre ses dents. Un jour je reviendrai. Je t'en fais la promesse.

Il grimpa dans le taxi.

— Chez moi.

Des patrouilles en uniforme de la garde nationale quadrillaient l'agora Kavine. Instinctivement Lartigue se renfonça dans la banquette. La garde était là pour s'assurer que le clan ne viole pas son assignation à résidence. Le taxi tourna avec une lenteur exaspérante (inconvenient de la gravité obtenue par la force centrifuge) autour de la grande coupole sous-tendant les jardins suspendus, pénétra dans l'enceinte du palais. Il se gara au pied des marches de l'entrée, auprès du massif pourpre et blanc de digitales dont les clochettes figuraient sur l'emblème de la famille. La bâtisse atypique, tout d'une pièce, reflétait bien la devise des Lartigue rédigée dans une langue ancienne : *Nerio kiel la aliaj*, « Rien comme les autres ».

Un de ses frères cadets, son prénom était Koli, descendit les marches pour l'accueillir. Lartigue ne le connaissait que très peu.

— Salut, aîné.

Il avait l'air inquiet et portait un papier vert à la main. Un arrêt de règlement frappé de l'étoile à sept branches du Directoire, l'informant qu'il était déchu de sa nationalité, et déclaré indésirable sur le territoire des Länder.

Lartigue baissa la vitre de l'autotaxi.

— Ou cela ? dit-il simplement.

— Haute-Enclave. L'Habitat le plus arriéré, il ne possède même pas de gravité. Ils n'ont pas perdu de temps.

— Ils ne tiennent pas vraiment à châtier les coupables. Il faudrait inculper la moitié du Directoire. Ils veulent faire un exemple.

Lartigue saisit l'avis, remonta la vitre. Il programma le véhicule. Son frère cogna du doigt. Lartigue rabaissa la vitre.

— Qu'y a-t-il, cadet ?

— Toi, tu te trouves exilé. Un cargo-benne part dans dix-huit heures pour Haute-Enclave. Mais nous, que va-t-il advenir de nous ?

Lartigue réfléchit. Koli n'avait ni l'âge ni les qualités pour être allé à l'École Driov. Il ignorait certains usages.

L'École Driov fournissait du haut de gamme en matière de diplomates. Elle produisait aussi des écrivains-propagandistes par stimulation des centres linguistiques de l'hémisphère cérébral gauche, couplée à une éducation psychostylistique poussée. Elle comptait une réussite sur vingt, ce qui était considéré comme un taux élevé. Beaucoup se dirigeaient vers des services appelés "ressources humaines". Ces services sélectionnaient les individus pour diverses tâches d'entreprises, non pas en fonction de leurs capacités, mais de certains paramètres liés à la psychologie des groupes, telles la pulsion d'obéissance, la réponse émotionnelle aux récompenses, etc. ; ils plaçaient également les individus enclins à la contestation dans des postes sans liaison avec les autres départements.

Les moins doués échouaient à la télévision, sur les chaînes gouvernementales.

Lartigue enleva la chevalière portant la signature familiale, puis la jeta dans le cendrier de la portière, devant l'adolescent qui blêmit.

— Il va y avoir un procès, puis une action pénale de déchéance familiale. C'est une procédure exceptionnelle, plutôt longue. Si tu changes de nom, on t'oubliera. C'est ce que je peux te conseiller de plus sage. Moi, ça n'a plus d'importance.

Koli se raidit.

— Changer de nom ? Jamais.

Lartigue haussa les épaules et fit signe à la voiture de démarrer. Il n'avait pas de temps à perdre à convaincre son frère. Si ce dernier était intelligent et suffisamment souple, il saurait renier son nom le moment venu. Sinon, eh bien, il rejoindrait son père pour ce qui était de l'héroïsme.

Maintenant Lartigue devait s'occuper des cendres de son père.

L'ascenseur glissait dans un long tube à la manière d'un pneumatique le long de l'axe Merritt. Il dépassa l'atmosphère sous verre de la jante de la roue spatiale pour déposer Lartigue dans le fuseau central, complexe structure bosselée de docks, de terminaux d'accostage hors-g, de laboratoires bactériens et d'industries diverses, de "mass-drivers", d'habitats précaires de peaux-épaisses et autres personnes génétiquement altérées pour vivre exclusivement en impesanteur...

Pas de ciel, pas de sol, que des murs où rebondir. Style géométrique

propre aux édifices internationaux. Juridiquement, le fuseau était une sorte de port franc ayant pour fonction de relier les Länder, capitale de la Rosace, aux autres mondes de l'Entente. C'est ici que se traitaient les affaires sur le plan international, que s'effectuaient les règlements des conflits économiques et politiques majeurs. Il y avait aussi la Bourse, et les appartements de l'intelligentsia littéraire.

C'étaient dans un de ces vastes cylindres groupés comme les pétales d'une rose que siégeaient le Directoire fédéral et la Délibérante de la Rosace. Son père avait fait partie de la première assemblée, le Directoire, jusqu'à ce qu'il se retourne contre ses pairs.

Le cargo-benne *Abélard* essayait depuis trois heures d'adapter son module d'arrimage au collier à crampons du dock 38.

Pendant ce temps Lartigue poireautait dans une salle d'attente non climatisée. On l'avait fait passer, nu et sans explications, sous le portique d'un détecteur de métal. La pièce était un simple cube vide, à l'exception d'un gros tube mou, abritant probablement des câbles, qui perçait plancher et plafond.

Bras croisés sous la nuque, des lunettes vidéo calées sur les yeux, tuner réglé sur une chaîne d'information continue, il regardait l'image projetée sur sa rétine moins pour les renseignements qu'elle était censés fournir sur la situation politique, que pour faire oublier à l'appareil vestibulaire de son oreille interne, qui faisait des siennes, le vertige induit par la dégravité. La lettre "c" de la censure gouvernementale s'inscrivait au bas de l'écran, le black-out sur la dissolution du clan Lartigue ne serait levé que dans quelques heures.

Il y avait longtemps que Lartigue n'avait séjourné dans le fuseau. Cela remontait à une visite organisée par l'École de la centrale d'énergie solaire installée dans ce qui restait de l'astéroïde constituant le noyau originel de l'Habitat, et d'où rayonnait le tore. Les éléments de l'astéroïde formaient maintenant le sol des tronçons agricoles.

Il sentait qu'il allait être malade.

Un sourire amer plissa son visage. L'apesanteur... Il allait sans doute devoir y passer le reste de ses jours. En prévision il s'était fait couper les cheveux en brosse.

« Maintenant je ressemble à un Enclavé, s'était-il dit en regardant son image. Un Enclavé, ou un bagnard. »

Une pression sur l'épaule lui fit l'effet d'une décharge électrique. Il éteignit ses lunettes et regarda l'homme venu le déranger. Celui-ci portait un uniforme de commissaire politique.

Il le dévisageait d'un air goguenard.

— Pas l'habitude d'être touché, hein ? Faudra vous y faire, sur

Haute-Enclave. Y sont serrés comme des sardines en boîte, là-bas. Allons, grouillez-vous ! L'*Abélard* est à l'ancre, moi j'ai d'autres transbordements d'ordures à surveiller.

Lartigue hocha froidement la tête en ravalant sa haine. Jamais l'homme n'aurait osé lui parler sur ce ton s'il n'avait su qu'à présent, celui qu'il avait en face de lui n'était qu'un apatride expulsé. Les métagsignes de son visage trahissaient le plaisir qu'il tirait d'user d'un ton autoritaire.

Rebondissant maladroitement contre les parois, il le suivit dans un hall cylindrique percé de multiples ouvertures ouvrant sur les docks. Ses affaires étaient sanglées sur une table.

— Ça, c'est quoi ? demanda le commissaire politique d'un ton rude.

Il désignait un container chromé de trente centimètres de haut. La panique envahit Lartigue.

— Une urne funéraire, dit-il d'un ton volontairement neutre. Dedans se trouvent les cendres de mon père. Je les emporte avec moi. Vous voulez vérifier ?

L'autre ne cacha pas son dégoût.

— Pas la peine.

Il empocha le rouleau de patches psychodysleptiques de classe B acheté une heure plus tôt par Lartigue, et prit un bloc de cartouches holographiques, retenues entre elles par un élastique.

— Vous n'avez pas le droit d'emporter ça.

Lartigue protesta :

— Ce sont mes livres. Vous n'avez qu'à lire les titres pour vous apercevoir qu'ils n'ont rien de subversif.

— Je vous laisse le *Traité des Masses Équivalentes*... (Il tendit la main.) Les lunettes, donnez-les moi.

Lartigue réprima le mouvement de révolte ébauché.

« Nouvelle vie, première leçon, se dit-il. L'humilité. »

Il savait que le commissaire politique n'attendait que ce geste pour le bloquer ici, jusqu'au départ de l'*Abélard*, le condamnant à mort sans en être inquiété par la suite. Ses provocations étaient transparentes comme l'espace.

Elles n'avaient rien d'anormal. Le commissaire se comportait comme beaucoup de ses semblables dans les périodes troublées : il profitait de sa position de pouvoir pour humilier et s'enrichir. La bibliothèque, les lunettes vidéo, la drogue valaient de l'argent.

Il posa les lunettes dans la main tendue. Le fonctionnaire prit alors

la liasse de lettres de change et la lui agita sous le nez.

— Vous ne comptiez pas embarquer avec ça, n'est-ce pas ?

Lartigue prit une inspiration.

— Qu'entendez-vous par “ça” ? Je ne vois que d'anciennes lettres d'amour... des lettres d'amour *signées* par Béjin Mokuo, conseiller du Directoire. Vous avez sans doute remarqué le sceau. Ce sceau est toujours en vigueur, non ? Nous pouvons le vérifier ensemble, en vidéophonant immédiatement à Béjin. Elle sera ravie de connaître votre nom.

Le commissaire politique le regarda sans ciller. Il avait saisi le message.

— J'ai assez perdu de temps. Dans le tore, on ne vous regrettera pas. Foutez le camp.

Lartigue serra les dents. D'un geste brusque il détacha l'urne de son support, l'assura sous son bras et nagea jusqu'au dock 38.

Il subit encore deux contrôles avant de pouvoir pénétrer dans le corridor accordéon du sas.

Aucun représentant de son clan, pas un journaliste n'était venu assister à son départ. Il n'avait déjà plus d'importance.

Un signal sonore retentit, puis la porte de l'*Abélard* se referma dans un claquement brusque. Lartigue ne jeta pas un regard en arrière. Il se sentait dur, froid et vide.

CHAPITRE II

HAUTE-ENCLAVE

— Déjà voyagé ?

L'employé de la *CaseTrans* qui l'accueillit au bout du fragile tube d'accès à spires était un homme de taille moyenne, dépourvu de cheveux et de poils sur les bras. Il portait un balluchon sous le bras.

Lartigue secoua la tête.

— Jamais.

Pendant que des lampes désinfectaient le conteneur funéraire, il avait dû patienter une heure dans une cabine remplie d'un brouillard stérilisant, respirant par un simple tuyau relié à l'extérieur. Ses yeux irrités pleuraient sans discontinuer.

Encore larmoyant, il écouta l'employé qui lui expliquait en termes laconiques les fonctionnalités de l'espace habitable de l'*Abélard*. Celles-ci, comme le volume de la cabine, se limitaient à la portion congrue. L'essentiel du fret se résumait à des déchets organiques et des débris de plastique. Les seuls produits qu'importait Haute-Enclave, aux fins de retraitement.

Monter la douche, la raccorder au distributeur d'eau, se laver puis démonter la structure toilée prenait environ deux heures. Les repas étaient conditionnés dans des barquettes chauffantes munies de ciseaux-fourchettes. Aucun mobilier apparent, hormis un lecteur optique crasseux. Le seul élément de liaison avec l'extérieur consistait en un holographe dont la moitié des faisceaux lasers étaient hors d'usage, réduisant l'image à une mosaïque plane.

Les autres cabines avaient été fermées à clef et purgées à l'exception de deux, que l'ordinateur de bord pouvait théoriquement ouvrir en cas d'urgence.

Lartigue désigna une sorte de charançon de quatre centimètres de long, à élytres marron, galopant sur la paroi.

— J'aurai de la compagnie pendant le voyage, dirait-on.

— Vous vous y ferez. Ils ont été génétisés pour manger les peaux mortes.

L'*Abélard* n'était plus de prime jeunesse. L'antique revêtement intérieur avait à l'évidence souffert des dépressurisations germicides

répétées. Les bandes de fixation magnétique pendaient lamentablement. La plupart des attaches velcro peluchaient, impropres à l'utilisation. L'employé de la *CaseTranS* ne semblait pas s'en formaliser. Il lui donna son balluchon puis quitta le bord. Le balluchon déroulé était une combinaison défraîchie que Lartigue enfila et qui se révéla trop étroite.

Une sirène stridente parcourut le navire alors que Lartigue déposait l'urne, son unique bien, dans un casier molletonné. L'employé avait quitté le bord depuis deux heures. La lumière baissa d'un coup, comme l'appareil basculait sur l'alimentation interne. Lartigue était fatigué, mais il savait qu'il aurait à encaisser, une dizaine d'heures, l'accélération des propulseurs à combustion, puis les réajustements.

Des bruits sourds indiquèrent que le cargo-benne se détachait du cône d'amarrage. De petits à-coups dans la structure se firent ressentir : les moteurs d'appoint qui éloignaient de la roue spatiale la masse du tanker de quelques dizaines de kilomètres.

Il était parti.

Il déroula la couchette, s'allongea dessus. Une demi-heure plus tard, les gros propulseurs s'allumèrent, le plaquant au sol. Haute-Enclave était l'Habitat Humain le plus éloigné du centre de la Rosace, occupé par une Porte de Vangk. Il faudrait une semaine pour l'atteindre.

Les Portes de Vangk étaient des disques d'un kilomètre de diamètre qui servaient à relier les mondes entre eux. Environ dix mille Portes avaient été placées par une espèce extra-humaine disparue, avec des moyens et pour des motifs inconnus, en orbite autour de corps célestes. La Porte de Haute-Enclave était une exception : elle formait le centre gravitationnel de l'ensemble d'astéroïdes plus ou moins gros de la Rosace.

Tout ce que savait Lartigue de Haute-Enclave se réduisait à pas grand-chose. Elle n'avait qu'un seul représentant à la Délivrante de la Rosace, lequel ne participait que rarement aux débats. La Rosace était une configuration gravitationnelle formée de sept Habitats Humains : les bulbes Griffith, les Länder Driov, Mont-Y, le collier de Bernai, Seroa, le Doigt de Gabriel et la concaténation Larkin. Haute-Enclave avait la réputation d'un habitat refermé sur lui-même. En outre, elle était la seule à recycler son air sans l'aide de la mousse respiratoire Yuweh, probablement à partir de son propre sol.

Il eut la mauvaise idée d'essayer de dormir pendant la poussée. Tout d'abord, il n'y réussit pas, et en second lieu, les ajustements de gravité lui retournèrent l'estomac. Il se prit à regretter les patches de drogue.

Histoire de penser à autre chose, il décida d'en connaître un peu plus sur son lieu de destination. Le commissaire politique ne lui avait laissé que son exemplaire du *Traité des Masses Équivalentes*.

Comme tous les élèves de l'École, il possédait un exemplaire comportant une encyclopédie à clef. Il inséra le livre-cartouche dans le lecteur optique, attendit quelques secondes que le sommaire s'affiche. Un clavier se dessina sur l'écran tactile. Lartigue commanda une recherche par nom, tapa HAUTE-ENCLAVE. Le *Traité* lui donna le nombre d'occurrences, les références pour chacune d'elles, ainsi que la première phrase où le mot apparaissait. Lartigue contrasta le mot en appuyant dessus, rappela le sommaire, puis sélectionna ENCYCLOPÉDIE parmi les options codées.

Il sauta les considérations physiques de l'astéroïde et de sa population, pour s'arrêter au chapitre traitant de l'histoire.

On l'avait expédié dans un panier de crabes.

L'État avait pour nom la République changiste de Forell, du nom d'un des pères fondateurs. Le gouvernement détenait un pouvoir de privilèges anciens, basé sur le monopole de la production d'air. Les changistes toléraient un lobby puissant, les séditionnistes, partisans de l'indépendance commerciale vis-à-vis de la concaténation Larkin. Le rapport se compliquait avec l'action souterraine des rigoristes, une faction extrémiste d'ex-séditionnistes ayant la réputation d'utiliser des méthodes mafieuses. Ceux-ci prônaient la séparation pure et simple de l'astéroïde en deux systèmes distincts. L'encyclopédie restait vague sur les tenants et les aboutissants de cette fratrie.

L'explication de ce contexte explosif résidait dans l'histoire de l'Habitat. À l'origine, Haute-Enclave n'était qu'une extension de production métallurgique des bulbes Griffith. L'opération s'était révélée peu viable financièrement, et les bulbes avaient été contraints de céder la concession à la concaténation Larkin, malgré les protestations des colons. Protestations qui menaçaient de dégénérer en émeutes. Les bulbes avaient été bien avisés de rapatrier leurs cadres.

Quant à la concaténation, elle n'avait pas prévu une telle résistance de la population, malgré ses tentatives d'intimidation économique et l'envoi d'un contingent militaire. Elle dut octroyer une souveraineté pleine et entière de cinquante ans à l'issue desquels Haute-Enclave retomberait dans son statut antérieur de protectorat. Il faudrait alors renégocier les contrats.

Lartigue regarda l'échéance.

Elle tombait cette année.

Les membres du gouvernement étaient les fils d'anciens cadres

gestionnaires du protectorat. Ils possédaient la plupart des usines qui, vingt ans auparavant, avaient fermé faute de matière première. Les séditionnistes, eux, avaient travaillé dans ces usines : il s'agissait des colons griffithiens. Les deux forces s'entendaient pour gérer le centre de traitement de déchets créé à la fermeture des mines, et négocier les accords externes. Les rigoristes, eux, s'y opposaient et prônaient une autarcie totale.

Ces derniers mois, on enregistrait une recrudescence des sabotages d'épurateurs d'air et des machines de production de polymérase. Les grèves se multipliaient. Des descentes de police dans les cités-dortoirs aboutissaient à des arrestations de rigoristes, mais la situation échappait aux autorités. Trente pour cent des habitants étaient sans emploi, et les trois quarts n'avaient droit à aucune allocation.

Au niveau international, la concaténation et les bulbes réclamaient chacun de leur côté la restitution de Haute-Enclave. Officieusement, on parlait d'un accord secret pour la fondation d'un condominium.

Et, loin des sphères du pouvoir, les habitants de Haute-Enclave tentaient de survivre en évitant de se demander à quelle sauce ils allaient être mangés.

Lassé, Lartigue retira le livre-cartouche du lecteur. Le vieux holographe encastré dans le mur formait une fenêtre grise, déprimante.

Pour d'obscures raisons, il n'avait droit qu'à une demi-heure d'émission par jour. Le plus souvent, la mauvaise qualité de transmission le contraignait à enregistrer, puis à demander à l'ordinateur de bord d'effectuer un filtrage pour percevoir la voix du commentateur à travers les grésillements parasites.

La chaîne officielle d'informations lui apprit qu'un jugement l'avait condamné à mort par contumace, avec une sûreté de quarante ans avant prescription. Il accueillit la nouvelle avec une relative froideur.

La nuit-même, un songe l'agita – lui qui ne rêvait jamais. Il se voyait, dans le fuseau au centre du tore, nageant en compagnie de son père au sein des arches liquides plissées de vagues d'une piscine encastrée entre des usines en apesanteur. Le contenu du rêve ne relevait d'aucune réalité vécue. Il procédait d'un désir enfantin qu'il avait eu souvent entre cinq et sept ans, et qui avait totalement disparu quand l'École l'avait pris en charge. Les dimensions des arches liquides entrecroisées, immobiles et maintenues en forme par des flux d'air contrôlés, étaient disproportionnées, il continuait à les voir avec ses yeux d'enfant. Son père évoluait en brasses puissantes devant lui, et lui se laissait remorquer, les mains agrippées à une cheville. L'eau essayait de forcer le barrage de son sourire, il en sentait la dure

pression contre ses dents – en vain, il était invulnérable. Il lui suffisait de battre des bras pour s'envoler, tant la vigueur coulait dans ses veines, mais il ne voulait pas. Il était heureux.

Il s'éveilla à ce moment, ramassé en position fœtale, dégoulinant comme au sortir d'un cauchemar. Des gouttes de sueur formaient un système planétaire miniature autour de sa tête. Des coléoptères d'entretien couraient sur sa peau, sans provoquer le moindre chatouillement. Il les chassa avec dégoût, les envoyant d'une pichenette du pouce et de l'index de l'autre côté de la cabine, où ils rebondirent et se rétablirent sur le grouillement de leurs pattes avec une adresse hypnotique. Sa combinaison le tirait aux coudes et aux genoux, mais son étroitesse lui évitait de s'accrocher aux obstacles saillants.

Le rêve se reproduisit toutes les nuits, le laissant épuisé et nauséux.

Au cours de la semaine que dura le voyage, malgré les deux heures de gymnastique quotidienne auxquelles l'ordinateur de bord l'astreignait et les pilules de lactate contre l'ostéoporose, son poids diminua de cinq kilos mais il gagna autant de centimètres. Il perdit beaucoup d'eau et il eut l'impression que ses jointures ramollissaient. Les trois derniers jours, il ne perdit que huit cents grammes : les réflexes physiologiques du traitement Ravine faisaient effet, son poids se stabilisait.

Il respirait de plus en plus mal, avait des migraines et mal aux oreilles. Quand il demanda à l'ordinateur de bord ce qu'il se passait, celui-ci l'informa qu'il adaptait progressivement l'atmosphère de l'habacle à celle de Haute-Enclave.

Haute-Enclave était une cacahuète vermiculée de six kilomètres de long. L'*Abélard* accosta sans que Lartigue pût voir quoi que ce soit de la manœuvre.

On le fit attendre quatre heures à l'intérieur du sas de communication ; une frise de givre témoignait des carences de l'isolation thermique. Puis l'air fusa et Lartigue put suffoquer tout à son aise.

Le débarcadère n'était que le fond d'un large puits creusé dans la chair de l'astéroïde, une carotte d'air vicié dans une roche crayeuse, comme exsangue. La surface en était cloquée de ventouses et de poignées, mais elle avait le poli d'un os récuré sous les lampes infrarouges montées en série chauffant la mixture servant d'atmosphère.

« Un os cent fois rongé, songea Lartigue. Un os vidé de sa moelle,

voilà ce que se disputent les bulbes Griffith et la concaténation. »

Les tempes bourdonnantes, il se propulsa vers le poste de douane, ancien sas de pressurisation ayant perdu son étanchéité depuis belle lurette. Il portait l'urne funéraire par la poignée. Derrière un comptoir de céramique écaillée, un homme à peau de lézard leva la visière de sa casquette grise dans sa direction.

— Votre objet a-t-il été stérilisé ?

Lartigue hocha la tête et tendit son visa. L'air chargé d'odeurs infectes lui donnait l'impression d'inspirer et d'expirer une eau saumâtre.

Le douanier saisit la carte, la tamponna.

— Votre visa vous servira de carte de séjour. On préfère vous prévenir tout de suite : il ne vous est accordé qu'une citoyenneté temporaire. Pendant un mois, vous allez être à l'essai. Si au bout de ce délai, vous vous êtes bien comporté, vous pourrez rester. Alors, faites pas de vagues autour de vous. Compris ?

Il jeta la carte, que Lartigue dut récupérer in extremis.

— Et ça, c'est quoi ?

Lartigue tendit le livre-cartouche.

— Mon *Traité des Masses Équivalentes*.

L'homme à peau de lézard saisit la plaquette et la brisa contre le rebord du bureau.

— La détention de cet ouvrage est interdite. Vous commencez mal. Il va falloir que je mentionne cet incident dans mon rapport.

Lartigue haussa les épaules sans répondre. Il connaissait le *Traité* par cœur, mais l'encyclopédie lui manquerait pour ce qu'il comptait faire. Et il enrageait de ne rien pouvoir dire.

Il aurait eu à peine la force de le faire en ce moment. Il était fatigué des exercices en apesanteur, il avait du mal à respirer cet air vicié. Si seulement il pouvait se reposer...

— Par là, dit l'homme en désignant une porte derrière lui où l'on pouvait lire : CONTRÔLE SANITAIRE. On va passer vous prendre dans dix minutes.

« On ? » se demanda Lartigue sans oser réclamer d'explication. Il s'aperçut que les membres antérieurs du douanier avaient été transformés. Au lieu de pieds, ses jambes se terminaient par une deuxième paire de mains. Ses articulations étaient inversées, les genoux semblaient avoir la faculté de plier dans l'autre sens. Cette configuration bizarre excluait la présence de rotule, et devait nécessiter une modification des ligaments latéraux.

Il se laissa flotter jusqu'au CONTRÔLE SANITAIRE.

Derrière un autre bureau de céramique, une femme d'une quarantaine d'années était en train de reboutonner sa combinaison d'une seule pièce. Lartigue aperçut le globe blanchâtre d'un sein dans l'entrebâillement de toile, avant qu'elle ne la rabatte d'un geste brusque.

Elle le dévisagea sans pudeur.

— Conrad Lartigue ?

Il hocha la tête. Elle poussa une boîte en carton surchargée d'inscriptions devant lui, avec un charmant sourire.

— Votre cadeau de bienvenue sur Haute-Enclave. Vous êtes prié de vous le fourrer où vous pensez.

CHAPITRE III

ORLANE

Lartigue contempla un instant la boîte de suppositoires.

— Un toutes les trois heures pendant deux jours. C'est impératif, pour rendre votre flore compatible. Prenez-en un maintenant... Quand ce sera fini, vous ferez bien de manger des yaourts. Bon, vous allez répondre à quelques questions.

La femme sortit un formulaire d'un tiroir, l'étala bien à plat pour le faire adhérer sur la surface de plastique du bureau.

Lartigue entendit la porte s'ouvrir dans son dos. Il tourna la tête. Un homme se tenait dans l'encoignure. Il fit signe d'ignorer sa présence au mouvement que fit la femme. Sans doute était-ce le « on » dont lui avait parlé le douanier, dont la fonction ne lui avait pas été précisée. Un agent du gouvernement, certainement.

Pendant cinq minutes, Lartigue répondit à des questions du genre : avait-il eu des maladies vénériennes. Avait-il des problèmes immunitaires. De quel ordre. Des incompatibilités au traitement Kavine. Était-il homosexuel. Et cetera. Il sentait la présence insistante de l'homme comme une gêne au niveau de la nuque, mais tâcha de l'oublier, parlant sur un ton aussi neutre que possible.

— Bien, conclut la doctoresse en insérant la feuille dans ce qui devait être un fax rudimentaire. Avez-vous déjà vécu en microgravité ?

Le jeune homme secoua la tête.

— Dans un mois vous aurez deux millions de globules rouges en moins. Il y aura quelques problèmes d'adaptation, au début. Mais vous êtes jeune. Il y a une chose à savoir : l'horizontalité, dans les tunnels, c'est le sens de la longueur. La verticalité se restreint à l'angle droit barrant cet axe imaginaire. C'est une des lois simples qui gouvernent notre monde.

Elle jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule de Lartigue et baissa la voix.

— Une autre règle : ne pas remuer trop l'air, comme on dit ici. Vous pouvez disposer.

Lartigue reprit l'urne funéraire et gagna la porte. L'homme se présenta sans saluer. Ses articulations avaient été modifiées, mais de

façon différente de celles du douanier : elles avaient la faculté de se déboîter, de sorte que les membres pouvaient plier non seulement vers l'avant et l'arrière, mais aussi transversalement. Il portait un long couteau à bout carré dont la lame huileuse nichait dans un fourreau de métal plaqué sur son bras gauche, bien en évidence.

— Je suis l'inspecteur Braham. J'ai été désigné par l'Administration gouvernementale pour prendre contact avec vous.

— Je vois. Très heureux, inspecteur. Pouvez-vous m'indiquer l'établissement bancaire le plus proche ?

Braham haussa les sourcils.

— La Banque nationale des Mines est seule habilitée à traiter avec des citoyens temporaires. Que comptez-vous y faire ?

Lartigue demeura impassible. Ce larbin du gouvernement n'avait pas à connaître l'existence de ses affaires privées.

— Ouvrir un compte, tout simplement.

— Je vais vous y conduire.

Lartigue lui emboîta le pas. La façon de se déplacer de cet homme était fascinante : l'extrême mobilité de ses membres lui permettait de saisir des appuis sans avoir à se tourner. Sa démarche avait quelque chose d'une araignée gracieuse. Lartigue, lui, avait du mal à le suivre. Il dut se rendre à pieds – et à mains – jusqu'à la banque.

Il ne prêta pas attention à la femme à cheveux rouges qui les suivait à distance.

Kaléidoscope de perspectives impossibles, carrefours multidimensionnels... La foule glissait, tels les nageurs d'un ballet sous-marin, le long d'arabesques démentes évoquant une circulation veineuse proche de l'engorgement, sous le globuleux regard polarisé de flics couverts de velcros.

Ils s'intégrèrent au trafic.

De grandes bouches d'aération muselées de grillage leur soufflèrent leur haleine nauséabonde au visage, sous des plaques de lumière froide et des arches faussées, devant des façades emboîtées les unes dans les autres, que l'absence de haut et de bas, de gauche et de droite agençait en trompe-l'œil si savants que, plus d'une fois, Lartigue, croyant dériver vers une paroi, se vit catapulté vers une abstraction de segments obliques. Désorienté, il avait l'impression de se trouver au sein d'un décor à facettes déclives qu'un mouvement d'horlogerie faisait tourner par à-coups.

Sans mot dire, Braham le remettait sur le droit chemin.

La voie se scinda. Ils passèrent au large de portes monumentales, ouvertes sur de grands bassins. Lartigue parvint à arracher quelques explications de Braham, qui se révéla plus loquace pour l'occasion. La moitié des réservoirs, énormes sphères creuses évidées à la bombe atomique, étaient vacants. Et il ne subsistait dans ces salles désertes que des paquets de détritus flottants grouillant de coléoptères, ainsi qu'une humidité qui se condensait en fines gouttes de pluie dans le sillon de ceux qui y pénétraient. Les piscines pleines servaient à la culture d'algues et de crevettes, ou bien étaient utilisées pour l'alimentation en eau des quartiers d'habitation.

— Avant, je travaillais ici, dans les courants d'air à cause de la proximité du puits d'aération, disait Braham. Chaque réservoir porte le nom d'une mer ou d'un océan. On peut trouver le réservoir Atlantique, le réservoir Baltique... Je me souviens qu'une fois, un réservoir était tombé à dix degrés au-dessous de zéro à cause d'une panne de climatisation. Nous n'avions pas de thermomètre, d'ailleurs l'eau n'était pas gelée... On ignorait qu'elle était en surfusion, que le moindre mouvement dans sa masse pouvait la faire cristalliser immédiatement. L'un de mes camarades y a plongé la main. Dans la seconde qui a suivi, il s'est retrouvé prisonnier. Et comme l'eau se dilate en gelant, sa main a été broyée... Il ne pouvait rien faire pour se dégager. Il fallait l'entendre hurler, il ne comprenait rien à ce qui lui arrivait.

Sa voix était monotone, comme s'il parlait tout seul. Il se souvenait, mais ne racontait pas. Lartigue se garda d'insister.

Au fur et à mesure qu'ils s'enfonçaient dans la masse de l'astéroïde, les parois se faisaient plus minces, les connexions, les carrefours se multipliaient. Haute-Enclave, faite d'air plus que de roc, était aussi vermiculée qu'une planche pourrie. L'aspect général ressemblait à une vue en coupe de poumon, tant les vacuoles et les conduits étaient nombreux.

La Banque des Mines s'enchâssait dans une cavité béante nommée *le Noyau*, centre administratif alimenté par trois aortes.

— La Banque des Mines, dit Lartigue. Elle a conservé son nom ancien, n'est-ce pas ? Il n'y a plus de mines, à l'heure actuelle.

Braham ne répondit pas.

Trois vigiles gardaient l'entrée de la banque. Les murs se hérissaient de tessons de verre délimitant strictement les points d'appui autorisés.

On le fit patienter une heure dans une sorte d'aquarium. Toujours muet, Braham s'installa dans un coin. Sur ce qui devait servir de plafond, un moniteur diffusait en boucle de tristes publicités. Lartigue les regarda distraitemment.

Après une minute, l'écran se remplit de neige. Puis l'image se stabilisa sur la figure masquée de rouge d'un homme en gros plan. Peut-être une image de synthèse, se dit Lartigue, l'attention soudain éveillée. Aujourd'hui, il était impossible d'être affirmatif. La voix, par contre, avait l'air trafiquée. En tout cas, ce n'était pas une publicité.

« Préparez-vous ! clamait la cagoule rouge. Nos gouvernants ne sont que des fantoches à la botte de leurs futurs patrons, ceux de la concaténation Larkin ! Et les séditionnistes ne sont que leurs larbins, essayant d'avoir leur part du gâteau à venir ! Leur soi-disant démocratie dirigée n'est autre qu'une aristocratie à peine camouflée ! L'ère *parahumaine* ne fait que commencer, il faut prendre un nouveau départ. Quand nous étions autonomes et purs, vierges de toute intrusion. Préparez-vous à un dessein plus vaste... »

L'image et le son se brouillèrent de nouveau, puis le programme publicitaire reprit. L'interférence n'avait été que momentanée. Probable que ce qui venait d'être diffusé était une émission illégale. Il jeta un coup d'œil en direction de Braham. Celui-ci n'avait pas bougé un œil. Guettait-il une réaction ?

Une employée au maquillage relâché et aux lèvres pincées vint le chercher. Elle ne semblait pas avoir subi de modifications anatomiques. Son air buté n'annonçait rien de bon. Elle le fit entrer dans un bureau étriqué, lui annonça tout de go que ses lettres de change n'avaient pas cours au sein de Haute-Enclave.

Lartigue la regarda, atterré.

— Comment ? Ce n'est pas possible...

L'employée lui affirma que si, c'était possible.

Qu'il pouvait toujours porter plainte auprès du bureau gouvernemental ou de la Délibérante... Lartigue n'eut pas la force de sourire. Il prit une longue inspiration, et commença à reprendre les documents un par un afin de négocier. L'employée ne voulut rien savoir.

— Allez chercher votre supérieur, dit-il en désespoir de cause.

La femme eut un sourire méprisant.

— Monsieur Vance ne se dérange pas pour ce genre d'affaires.

Il n'en tirerait rien.

— Bien sûr... Qu'est-il prévu pour les affaires dans mon genre ?

— Vous avez de la chance. Une loi ancienne vous donne le privilège de réclamer des subsides de l'État, de temps de votre acclimatation.

— En quoi consistent ces subsides ?

Elle lui expliqua qu'il avait droit à un prêt couvrant le premier mois

d'hébergement, ainsi que la taxe d'air. Et qu'il bénéficiait d'un guide durant la même période. Au-delà, on considérait qu'il pouvait se débrouiller tout seul.

Il patienta encore. On lui remit une carte de crédit ainsi qu'un code personnel.

Braham l'attendait à la sortie.

— Je vais vous conduire au service de sécurité populaire, dit-il. Votre guide a été prévenu.

Ils repartirent.

Haute-Enclave était un vaste labyrinthe taraudé de galeries et de connexions. Un métro en faisait le tour. Lartigue commençait vaguement à comprendre la répartition sociale de Haute-Enclave. Une avenue centrale traversait l'astéroïde de part en part, celle qu'il avait empruntée pour aller à la banque. Elle n'était pas rectiligne, mais contournait un quartier peu éclairé. De petits détails trahissaient l'état de délabrement des installations de survie. L'aspect chaotique de ce quartier ne parvenait pas à dissimuler des générations de réaménagement et de rafistolage. Il régnait en ces lieux une atmosphère étrange, plus confinée qu'ailleurs.

Lartigue remarqua que Braham était devenu nerveux. Apparemment, il n'aimait pas cet endroit, et pourtant ils n'avaient fait que passer au large. Le jeune homme refoula les questions qui lui venaient à la bouche. Il anticipait la réticence du policier en civil.

Haute-Enclave se répartissait en plusieurs zones bien délimitées : le complexe d'habitations qu'ils venaient de dépasser, le quartier riche ; le Noyau reliait les deux mondes entre eux. Les lieux de production devaient se trouver plus avant dans astéroïde.

L'avenue reprit son alignement, et bientôt ils arrivèrent au "service de sécurité populaire – section V", en fait un vulgaire commissariat de quartier. En entrant, il croisa deux flics armés comme Braham d'un couteau à bout plat, plaqué sur l'épaule. Dans le dos de l'un d'eux était fixée une arbalète de métal. Ils tenaient en laisse un homme (ou bien une femme, difficile de savoir) fourré jusqu'à la taille dans une camisole grise pourvue d'une capuche lui aveuglant le visage. Quelques trous dans la grosse toile empêchaient le prévenu d'étouffer complètement. Des sortes de gants de pieds laissaient voir de longs orteils souples.

Braham interpella ses collègues.

— Qu'est-ce qu'il a fait, celui-là ?

L'un des flics sortit d'un sac une bombe à peinture. Il en envoya une longue giclée sur la capuche, à l'emplacement des trous. À l'intérieur,

la tête se débattit faiblement, luttant pour respirer. L'autre tira d'un coup sec sur la longe. Le prisonnier s'immobilisa sur-le-champ.

— Ce *rito* portait ça sur lui, inspecteur, sûrement pour taguer. Il y a de plus en plus de slogans sur les murs malgré les caméras, et on ne coince jamais les coupables. Alors tu penses, celui-là...

— Ouais, il va passer un sale quart d'heure !

Lartigue garda le silence. Au-delà des hypnoses géométriques, il percevait un univers concentrationnaire, où régnait l'ambiance survoltée des veilles de guerres civiles.

— La fille, Orlane Dolorosza, elle est arrivée ?

L'un des flics hocha la tête.

— Elle a pas l'air de nous aimer, en tout cas.

Braham grogna quelque chose d'incompréhensible entre ses dents. Lartigue s'étonna.

— Mon guide n'est pas un policier ?

— Les guides dépendent des juridictions administratives civiles. De l'immigration. Ce service n'existe plus depuis vingt ans, il a fallu improviser... On a cherché dans le bottin. Voilà mon bureau.

Il ressemblait plus à une cellule qu'à un bureau.

La femme attendait, les jambes repliées sous elle, une casquette noire descendant bas sur le front. Elle portait une salopette d'un jaune douteux, munie d'une poche ventrale à la façon des marsupiaux. Lacé sur l'avant-bras, un poignard dans sa gaine de plastique.

Braham alla jusqu'à son bureau, en sortit un coupon de papier-listing froissé.

— Voilà votre client, l'adresse où il habite.

La jeune femme saisit le papier, puis posa les yeux sur Lartigue.

— Moi, c'est Orlane.

Il s'appliqua à détailler les muscles de son visage, comme on le lui avait appris à l'École. La première appréciation avait lieu quelques secondes après la prise de contact. Trois minutes plus tard, une réévaluation inconsciente de l'image de l'autre survenait, qui avait valeur de vérité absolue dans tous les échanges ultérieurs.

La casquette noire dissimulait ses cheveux – si toutefois elle en avait. Son œil gauche était vert, le droit bleu. Sous l'orbite, la pommette était barrée d'une fine cicatrice qui s'achevait sur une paupière recousue. Un pansement fermait le coin de sa bouche.

Sa peau comme du lait de soja, sur le visage, le cou et les mains, était tavelée de taches de rousseur.

Il examina sa première appréciation. Pas belle à proprement parler, mais attirante. Difficile d'approche, sans doute un caractère de cochon. Il la regarda déplier ses longues jambes. Contrairement à la plupart des Enclavés, sa morphologie n'avait pas été modifiée.

Elle s'approcha et lui tendit la main. La grâce de chacun de ses gestes devait provenir pour l'essentiel des réflexes acquis depuis l'enfance dans le milieu de la microgravité. Peut-être s'était-elle fait accélérer l'influx nerveux au moyen de la neurochirurgie, mais il en doutait. Haute-Enclave avait un demi-siècle de retard sur les autres Habitats Humains, la technologie Yuweh ne venait pas jusqu'ici.

Il sut que jamais il ne parviendrait à une telle maîtrise de l'espace. La jeune femme donnait l'impression de savoir où chaque objet se trouvait par rapport à elle, dans une sphère de trois ou quatre mètres de rayon. Lui était incapable d'une telle coordination, ce qui expliquait qu'il se cognait toutes les trois minutes dans un obstacle qu'il n'avait pas prévu. Aux yeux d'un Enclavé, il ne devait pas faire illusion une seconde sur son origine.

Il saisit la main tendue, la trouva ferme.

— Lartigue, se présenta-t-il.

— Allons à votre conapt, dit-elle sans s'occuper de Braham.

La voix du flic les rattrapa comme ils franchissaient la porte du bureau.

— Dolorosza ! Mon boulot est fini, le vôtre commence. Rappelez-vous vos engagements.

Elle lança, sans se retourner.

— Je vous ai donné ma parole, non ?

Sorti du commissariat, Lartigue lui demanda la nature de ces engagements.

— Cela n'a rien de secret. Je dois faire un rapport tous les trois jours sur vos progrès d'assimilation.

— Vous travaillez souvent avec la police ?

Elle le fixa avec animosité.

— Je ne suis pas à leur solde, si c'est ce que vous voulez insinuer. Mais le travail est rare, par ici. Il faut bien vivre.

Elle progressait trop vite pour lui. Encombré de l'urne funéraire, il se maintenait à grand-peine à sa hauteur, utilisant les multiples poignées d'appui comme il pouvait. Elle quitta l'avenue principale, pénétra dans un boyau très éclairé, orné de inscription MÉTRO.

Il s'apprêta à la suivre, mais, au moment de saisir la poignée, son

geste trop rapide le déporta et il se mit à tourner sur lui-même. Orlane le rattrapa avant qu'il ne heurte la paroi, crocha une cheville qu'elle tordit en sens inverse. Pendant un quart de seconde, Lartigue bénéficia d'un appui, qu'il mit à profit pour se pousser vers une autre attache. Cette fois, il la saisit convenablement.

— Merci, dit-il. Je crois que je ne m'y ferai jamais. La microgravité, je veux dire.

Orlane sourit.

— Vous vous y acclimaterez plus vite que vous ne pensez. En ce qui concerne la pression, votre cœur va forcer, cela prendra un peu plus d'un mois. D'ici là, évitez les efforts excessifs.

Il toussa.

— C'est peut-être l'air... J'ai lu quelque part que des recycleurs avaient été sabotés.

Elle le détailla d'un air aigu.

— Vous paraissez bien informé, pour quelqu'un qui vient juste de débarquer.

Lartigue parla très vite.

— J'aimerais l'être autant que vous le pensez, mais entre les Habitats Humains, l'information passe mal.

Il imita Orlane, qui sortait sa carte de paiement et l'introduisait dans une fente d'accès au métro. Ils abordèrent un quai où sol, murs, plafond et poteaux étaient entièrement recouverts de graffitis proliférants, se chevauchant les uns les autres. Une forêt de gribouillis, des dates et des signatures festonnées que des années d'entassement avaient rendues illisibles, mais aussi des fresques compliquées. Lartigue se dit qu'il avait fallu utiliser une peinture spéciale, qui adhère en l'absence de gravité.

Là, entre un dessin pornographique d'un réalisme troublant et un slogan à la calligraphie indéchiffrable, on avait bombé un Jésuskrist à quatre mains, cloué sur une croix en X. Sous l'effigie bâtarde aux couleurs passées était vissée une boîte de conserve au couvercle percé d'une fente, que Lartigue mit un moment à identifier comme un tronc d'église. Vaguement surpris, il caressa la fresque pâle, tachée de moisissures, du bout de l'index. Les églises avaient toujours constitué un bastion contre l'ingénierie génétique humaine, même quand elles étaient les alliées du pouvoir. Elles n'en avaient pas le monopole, mais afficher un Jésuskrist quadrumane dans les Länder Driov aurait relevé du blasphème.

Orlane sortit le coupon remis par Braham.

— On vous a attribué le conapt 3254. Vous habitez loin de chez moi, vers HaleStation, à l'autre extrémité du casb.

— Le casb ?

— C'est là que sont regroupés tous les conapts, les modules d'habitation. Les flics ne se risquent pas dans le dédale de l'intérieur.

— Vous y habitez ?

Elle opina.

— Braham ne vous l'aurait pas dit, mais c'est surtout pour cela que j'ai été choisie. Il faudra vous procurer une arme de self-défense. Le casb est un endroit dangereux, même pour moi. Il y a des coupe-gorge à éviter. Les arbalètes sont réservées à la police, mais les couteaux sont encore autorisés... Et votre montre, là. Vous feriez mieux de l'échanger contre un implant horaire, vous allez finir par vous accrocher avec.

Il secoua la tête.

— Une arme ne me serait d'aucune utilité. Je refuserai de m'en servir de toute façon. La seule forme de violence que j'admets est celle que je pourrais administrer à mon encontre... en me suicidant, par exemple. Mais je suivrai votre conseil, pour la montre.

Elle resta un instant sans réaction. Au même moment, une rame monorail entra en gare, et un bruit de tonnerre roula dans la station.

CHAPITRE IV

LE CASB

Le casb, c'était une ruche empilant cent cinquante niveaux d'habitations isolées par des cloisons d'acrylique, reliées à des conduits d'accès de tailles diverses qui débouchaient dans de vastes espaces, souvent encombrés de marginaux de tout poil ou de déchets ayant échappé au recyclage.

Du bel alignement initial, il ne subsistait plus grand-chose. Orlane le conduisit à travers un dédale en trois dimensions de portiques, de ruelles, de mesures ancrées par des ficelles. Elle paraissait connaître cette zone sur le bout des doigts. De temps en temps la galerie se resserrait tant qu'ils ne pouvaient pas se tenir de front. Des tronçons entiers étaient plongés dans l'ombre. À certains endroits on avait arraché des plaques de revêtement, afin de constituer ailleurs les murs de cabanes de fortune. Parfois, un rideau se soulevait, retombait.

— Voici votre logement.

C'était une simple porte, dans un boyau sale et mal éclairé. Une poignée la faisait coulisser.

Le conapt 3254 était un espace de huit mètres cubes muni d'un boudin servant de couchette, d'une tablette escamotable graisseuse, d'une douche fixe à parois hydrophobes, d'un coin-cuisine et d'un terminal à cartes de paiement. Des placards béaient, révélant un intérieur moisi. Lartigue déposa l'urne funéraire dans l'un d'eux.

Un autocollant, sur la table à bords ébréchés, indiquait la procédure à suivre pour connecter le terminal à la vidéophonie, aux canaux de télé, aux jeux ou aux banques de données publiques ; en regard était inscrit le tarif par minute, et en bas, les sanctions en cas de déprédation. Pour un prix que Lartigue jugea prohibitif, il était possible de bénéficier de divers services qui allaient de la messagerie privée au filtrage informatique des appels.

Le terminal avait été barbouillé de peinture marron, ou bien d'excréments.

Les cloisons, simples plaques cartonnées d'une seule épaisseur, étaient dépourvues de fenêtres. Il n'y avait au reste rien à voir : que des enfilades de couloirs et d'intersections toutes semblables, donnant sur des alvéoles toutes semblables – hormis la numérotation sur les portes à glissière.

L'occupant précédent avait punaisé le sol, les murs et le plafond de clichés pornographiques, surtout des sexes féminins en gros plan, manifestement pris à partir de programmes vidéo de seconde main.

Orlane inspecta sommairement le local.

— Il faudra rajouter des velcros et des manilles d'ancrage. Le conapt aurait bien besoin d'être désinfecté, mais tout a l'air de fonctionner, sauf la soufflerie du lit. Faudra vous acheter un petit ventilateur, à cause de l'absence de convection. Si vous ne le chassez pas, le gaz carbonique de votre respiration vous tuerait pendant votre sommeil. Ça arrive de temps en temps... L'eau est rationnée dans le casb, les robinets ne débitent qu'entre quatre et six heures. Souvenez-vous en.

Elle se propulsa vers le coin-cuisine, se pencha et en tira un bac.

— Le récupérateur de déchets. Les sacs sont consignés, vous pourrez les changer contre des crédits ou de la nourriture, selon leur poids. Le trafic de sacs de détritrus est un moyen de survivre pour beaucoup de gens.

— Et vous avez vécu de ce genre d'expédients ?

Elle éluda la question.

— Je n'oublie pas d'où je viens... Au fait, quel âge avez-vous ?

Il la regarda sans comprendre.

— Vingt-cinq ans.

— Vous faites plus vieux.

Il ne sut s'il devait considérer cette remarque comme une offense ou un compliment. Il penchait plutôt pour la première interprétation, mais choisit de ne pas relever. Il sortit son visa, en déplia une feuille vierge qu'il posa à plat sur la table de céramique.

— Quelle est la nature du travail qui vous a été confié ?

— En quelque sorte, assurer que votre intégration se passe dans de bonnes conditions. Voir si vous êtes en mesure de décrocher un boulot.

— Seriez-vous disposée à vous occuper de moi de façon permanente ? C'est un travail que je vous propose, un travail de protection pendant un mois.

Elle haussa les épaules.

— Je n'ai rien d'autre à faire. Vous avez de quoi payer ?

Lartigue plissa les lèvres.

— Pas dans l'immédiat. J'ai été spolié de tous mes biens dans les Länder Driov, je suis plus pauvre que vous. Si vous acceptez, il faudra me faire crédit.

Pendant qu'il parlait, il n'avait cessé de griffonner sur le papier extrait du visa. Il le lui tendit. Elle le saisit d'un air sceptique, déchiffra l'intitulé.

— Un contrat est vraiment nécessaire ?

Il hocha la tête avec étonnement.

— Vous avez déjà travaillé, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. Mais les accords sont toujours passés oralement. C'est plus simple.

— La loi doit être moins contraignante, ici.

— Votre candeur m'amuse. Vous apprendrez vite à faire moins confiance aux règlements.

— Vous semblez savoir beaucoup de choses sur ce que je fais et ce que je crois.

Orlane lut la feuille avec une moue d'attention.

— Cette clause, là... L'article Cinq. Pas d'obligations sexuelles. C'est une blague ?

Le sang afflua aux joues de Lartigue.

— Excusez-moi. Je ne voulais pas vous choquer. Dans les Länder, ces stipulations sont courantes. Vous pourriez penser que je vous ai choisie pour... pour user de votre corps à des fins sexuelles. Mais je n'ai pas besoin de concubine.

Elle éclata franchement de rire.

— Vous êtes impayable, Lartigue. Alors, même l'amour est codifié, dans votre fameux pays évolué ? Il ne fallait pas vous en faire à mon sujet. Moi non plus, je n'ai pas besoin de concubin. Pas contractuellement, en tout cas. Et les jeunes coqs ne sont pas mon genre. Quant à utiliser mon corps dans le sens que vous dites, vous n'êtes pas de taille à m'imposer quoi que ce soit. Soit dit sans vous offenser, bien entendu.

« Et à titre d'avertissement », poursuivit Lartigue en son for intérieur. Le sens des paroles de la jeune femme était clair. Mais l'orgueil blessé lui fit monter une bouffée d'adrénaline au cœur.

— Désirez-vous rayer cette mention ? dit-il d'une voix dépourvue d'émotion.

Elle leva les yeux du contrat.

— Je vous ai vexé... C'est ma faute. Parfois, je dis les choses crûment, sans réfléchir.

— Vous êtes perspicace à votre sujet, ne put-il s'empêcher de répondre.

— Vous l’avez cherché, avouez-le.

— Je le reconnais bien volontiers, dit Lartigue, décidé à clore l’incident et à conclure l’affaire. Les autres articles vous agrément-ils ?

Orlane sourit.

— Vous avez une drôle de façon de parler. Oui, ça m’agréa. Je vais signer votre machin.

— Inutile, contentez-vous d’apposer votre pouce au bas, sous votre nom. Le papier de ce contrat provient des Länder Driov. Il est traité pour faire apparaître les empreintes digitales.

Elle s’exécuta. Il déchira le contrat dans le sens de la longueur, lui remit la partie gauche.

Elle le prit par la main.

— Venez, on va fêter ça. Mon premier contrat écrit.

Elle l’emmena, toujours par le dédale, jusqu’à son quartier. Des individus loqueteux les suivaient des yeux. Tous montraient des modifications corporelles plus ou moins bien maîtrisées, bras ou doigts surnuméraires, implantations incongrues dont on ne savait par quel miracle le cerveau pouvait s’accommoder. L’un d’eux les suivit quelques minutes avant de disparaître. Ses bras étaient conformés comme des pattes longues et recourbées de mante religieuse, au bout desquels s’agitaient quatre doigts opposables qui faisaient ostensiblement claquer l’élastique d’un gros lance-pierres à manche de métal.

— La plupart d’entre nous ont été modifiés au stade prénatal, expliqua Orlane. Quand c’était obligatoire. Bien sûr, il se trouvait des réfractaires, les partisans de l’intégrité corporelle, ceux qui considéraient que le prix de l’adaptation était trop lourd. Depuis la fermeture des usines minières, le principe même d’altérité morphologique est tombé en désuétude. Mais beaucoup de rigoristes perpétuent la tradition.

— C’est absurde, dit Lartigue d’un air dégoûté.

— C’est ce que pense la majorité, maintenant. Mais il y a vingt-cinq ans, vous auriez eu des ennuis pour avoir proféré de telles paroles, on vous aurait expulsé sans délai. Pour venir s’installer ici, dans des conditions épouvantables, le recours à une idéologie spécifique s’imposait. Une quasi-philosophie. Pour survivre, il faut s’adapter au milieu. Dissoudre son humanité, quitter sa forme originelle, sa forme planétaire, ou plutôt la diviser au bénéfice de la communauté dans une “multi-humanité”. *L’unité par la diversité*. Ce principe a gouverné les Enclavés pendant longtemps. Il a d’abord été abandonné par les plus riches – ceux qui possédaient des contacts à l’extérieur de ce

monde, qui échappaient un peu au dogme officiel. Très vite l'intégrité corporelle s'est substituée à la multi-humanité.

Lartigue était incrédule, au sujet des options rigoristes.

— Comment des individus peuvent-ils se laisser endoctriner par une idéologie dépassée ? Laisser le temps figer leur comportement ?

Orlane s'enflamma subitement.

— Nos moyens et notre idéologie sont obsolètes. Même si la réalité vous donne raison, sachez qu'on ne nous a rien donné ou même vendu pour les remplacer tous les deux. Alors, nous sommes bien obligés de faire avec.

Il n'osa rien répondre.

Le quartier où résidait Orlane était sans doute un des plus insalubres du casb. Des conapts avaient été évidés pour former des niches isolées par des rideaux huileux, devant lesquels des hommes de main à l'œil vigilant montaient la garde. De larges plaques de moisissure fluorescente mangeaient les murs. Beaucoup de poignées d'appel et de tronçons de rampes avaient disparu ; Lartigue ne progressait plus qu'avec une extrême lenteur. Parfois, Orlane était obligée de l'aider. En face du logement de la jeune femme, à quelques mètres, se trouvait un bar.

L'établissement reconstituait la devanture à corniche triangulaire d'un bar ou d'un cinéma de l'ère terrienne, où sinuait un gros néon à l'ancienne formant les lettres de *L'Orbite-Piège*.

— C'est sûrement un des plus vieux bars de l'Habitat. Il a eu son heure de gloire, mais c'est devenu un endroit tranquille.

— Je préfère vous prévenir, dit Lartigue en poussant la porte battante. On m'a implanté une glande bioartificielle à effet améthystique, quelque part dans mon système digestif.

— Pardon ?

— Cette glande contrecarre l'effet de l'alcool.

Elle le regarda comme s'il lui avait annoncé qu'il s'était fait volontairement castrer.

— Bon sang... Alors, vous ne savez pas ce que c'est que d'être saoul ?

L'intérieur respectait arbitrairement la notion de haut et de bas : des lampes "pendaient" du plafond, au bout de tringles rigides. Il y avait même des glaces et un comptoir à l'ancienne. Quelques clients y buvaient. Ils ne levèrent pas la tête lorsque les nouveaux arrivés s'attablèrent près d'un gros mixeur d'agrumes.

— On m’a appris à conserver le contrôle de moi-même en toutes circonstances, dit-il, ce qui explique l’existence de cette glande. L’alcool diminue la censure sur les pensées. Vous devez le savoir mieux que moi.

Orlane souleva un peu sa casquette pour se gratter le front. Lartigue aperçut un millimètre de cheveux blonds, presque translucides sur l’ovale parfait du crâne.

« Un hérisson décoloré », pensa-t-il stupidement.

— Vous êtes tous comme ça, sur vos Länder ? disait-elle. Si ça peut vous rassurer, en dehors de boissons alcoolisées, on vend du café.

— Cela me convient très bien.

Orlane commanda une bière d’algue pour elle-même. Un barbu – le port de la barbe était suffisamment rare sur l’astéroïde pour mériter d’être signalé – leur servit les consommations dans des tasses dont les bords se resserraient pour former des sortes de bulbes. Orlane sortit de la poche de sa salopette une bourse de toile, dont elle desserra le cordon. Elle en sortit un objet rond, qu’elle tendit au barbu. Celui-ci lui rendit un sourire torve, et s’éloigna.

— Qu’est-ce que vous lui avez donné ?

— Une pièce d’un demi-dunar.

Elle sortit une autre pièce. Lartigue la saisit, dévoré de curiosité. C’était un disque de bois gravé de deux encoches, cerclé d’un anneau de laiton.

— Dans le casb, l’argent informatique ne représente qu’une toute petite partie des transactions. Il a fallu fabriquer de la monnaie, de quoi payer le quotidien. Les rigoristes veillent à ce que l’on ne fabrique pas de fausse monnaie. Le gouvernement l’admet, il sait que le système ne fonctionnerait pas sans cela.

Lartigue referma ses lèvres sur le bulbe. Après la première gorgée de café, il faillit recracher.

— ...Vous êtes sûr que ça se boit ?

— Bien sûr, ce n’est que du café de levure. Le vrai, le café d’orge, on le trouve dans les quartiers huppés. Mais il a la réputation de faciliter la digestion, en contractant la vésicule biliaire.

— Vu sous cet angle... N’empêche qu’il est tout de même dégoûtant. Elle haussa les épaules.

— Vous pouvez toujours prendre une bière, si ça ne vous plaît pas. La bière est moins chère.

Il y eut un long moment de silence. Il se força à ingérer l’intégralité

du café. Puis pensa à la doctoresse et à ses suppositoires. Il aurait dû commencer son traitement depuis plusieurs heures... Mais un simple café – fût-il vomitif – ne pouvait guère lui faire de mal.

— Il faut que je rentre. J'ai des médicaments à prendre.

Elle hocha la tête.

— Comme vous voudrez. Vous avez une idée pour décrocher un boulot ?

Il demeura un moment silencieux.

— Ne vous en faites pas. Vous devez avoir des cultures en serres. Pour la nourriture et la production d'air.

Elle haussa un sourcil.

— Ils n'embauchent pas. Pourquoi, vous avez des méthodes de culture nouvelles ?

Il eut un vague mouvement de tête. Elle prit ses mains dans les siennes, les retourna pour examiner la paume.

— Vous n'avez jamais travaillé.

Il retira ses mains un peu brusquement.

— De mes mains, non, en effet. Mais je suis déterminé à ce que cela change.

Elle avisa les hématomes marbrant ses avant-bras.

— Vous vous cognez partout. Je vais arranger cela.

CHAPITRE V

EN BASSE ATMOSPHÈRE

Pendant deux jours, il demeura prostré, incapable d'aligner trois pensées. Il n'était plus qu'un ventre noué, une paire de poumons dont chaque côte l'écartelait. Il pompait l'air pauvre trop vite, comme après une course. La doctoresse n'avait pas mentionné que la prise des suppositoires occasionnait une telle indisposition. L'ultralevure et les timbres analgésiques de seconde main fournis par Orlane n'y pouvaient pas grand-chose. Elle lui avait également prêté un blouson couleur rouille, dont les manches étaient constituées de deux épaisseurs de *bull-kraft* bruissant l'une contre l'autre. Les bulles d'air du *bull-kraft* étaient censées amortir les chocs.

Il eut l'impression de mourir et de renaître plusieurs fois. Il repensait aux propos de la doctoresse. Dans ses veines, ce devait être une hécatombe de globules rouges.

Un matin, il découvrit la boîte de suppositoires vide, et ses malaises cessèrent aussitôt. La cure était terminée. Il arracha trois timbres bleus collés sous son aisselle gauche, les chiffonna et les jeta dans le bac à déchets. Une odeur excrémentielle flottait dans l'air ; une colique l'avait tenu cloué sur les toilettes des heures durant, et il avait du mal à se faire au tube aspirateur. La microgravité n'arrangeait pas les choses.

Un bruit lui fit lever les yeux. Un homme avait ouvert sa porte, se glissait déjà. Un autre, sur ses talons.

— Eh ! Qu'est-ce que vous fichez chez moi ?

Le second avait refermé la porte derrière lui.

— Chez toi ? Ici, c'est pas chez toi, jamais. Tu n'es qu'un intrus. De la vermine.

Les types étaient jeunes, nerveux, en tenue noire qui leur laissait les pieds nus. Des pieds dont le gros orteil modifié peut-être génétiquement s'opposait aux autres doigts. Une lame de rasoir cintrée épousait la forme de l'ongle. Ils suaient l'agressivité de tous leurs pores. Sur le torse, une réplique miniature que Lartigue reconnut immédiatement : le masque rouge, sur le spot télé clandestin, qui avait exhorté à la révolte.

Des rigoristes, donc.

— Que voulez-vous ?

Le premier tiqua, malgré le ton apaisant de Lartigue. Il portait des écrous en guise de bagues à chaque doigt. Il allongea le pied, saisit Lartigue par le col. Ce dernier s'efforça de ne pas faire de gestes brusques. Le rasoir, sur l'ongle du gros orteil, oscillait à dix centimètres de sa carotide.

— Tu parles quand on le dit. Pour toi, on va pas se donner la peine de faire du boniment, tu seras jamais un Enclavé. Mais tu vas nous aider en apportant ton écot à la cause. Et peut-être que tu garderas tes couilles.

Il fit crisser les écrous de ses doigts. Lartigue retint un soupir de soulagement. Ce n'était qu'un racket.

— Pour te prouver qu'on n'a rien contre toi, on te laisse une semaine de franchise, le temps pour toi de te retourner. Passé ce délai, tu devras nous verser dix pour cent de tout ce que tu toucheras – en salaire comme au noir. Voilà le tarif. Maintenant, les sanctions : au premier retard, ce sera un doigt en moins. Au deuxième, la main. Au troisième, les couilles. Compris ?

Lartigue hocha la tête. L'homme le relâcha, disparut avec son acolyte.

Lartigue se laissa aller contre une paroi. Un instant plus tard, Orlane entra.

— Vous avez eu votre petite visite ?

Lartigue passa une main sur sa nuque humide. Il s'apercevait seulement des battements désordonnés de son cœur.

— Vous les avez vus ?

Elle eut un petit rire.

— Allons, remettez-vous. Tout le monde y passe, c'est un système ancestral. Je ne vous ai rien dit pour ne pas vous angoisser inutilement.

Lartigue grimaça un sourire.

— Vous êtes trop bonne. Mais l'ancienneté d'une erreur ne fait pas de cette dernière une vérité. Et toute erreur est vouée à être rectifiée.

Orlane se dirigea vers le coin-cuisine, ouvrit le petit frigo standard pour y pêcher une canette de bière d'algue. Elle prit aussi une boulette de crevette, qu'elle entreprit de mastiquer.

— Vous parlez souvent par maximes ?

— C'est un tic courant pour celui qui pratique le *Traité des Masses*

Équivalentes. On ne s'en débarrasse pas si aisément.

Il s'aperçut qu'elle le regardait d'un air interrogateur. Il tâcha de l'éclairer.

— Le *Traité* se présente à la fois comme un jeu intellectuel, un guide de pensée quotidienne et un manuel de philosophie sociale. C'est le manuel de base de l'École Driov, où j'ai commencé ma formation. Chacun y puise ce qu'il veut, en fonction de son caractère et de son éducation.

— Et il vous apprend quoi, votre *Traité* ?

Il eut un geste évasif.

— Beaucoup de choses. En premier lieu, à se méfier des édifices de pensée précontraints, des idéologies, pour parler clairement. J'aurais voulu vous le montrer. J'en avais apporté un exemplaire, mais il a été confisqué et détruit à mon arrivée.

Orlane avait tiré la paille incorporée à la canette, suçotait la boisson à petites inspirations bruyantes.

— Dommage pour vous. Il faudra vous passer de votre bréviaire.

— Il n'est pas nécessaire de l'avoir sur soi, rétorqua-t-il. Il faut l'avoir en soi. Existe-t-il des endroits désaffectés, sur Haute-Enclave ?

Elle effectua un quart de tour sur elle-même et jeta la canette dans le récupérateur de déchets.

— Pourquoi cette question ?

— Comme ça. Haute-Enclave est très grand, et il me semble qu'il n'y a que peu de place utilisée. Je me trompe ?

— Des quartiers entiers, les secteurs morts, ont été emmurés en basse atmosphère, à cause des problèmes de la régénération de l'air. Et puis, depuis la fermeture des mines, la population n'a cessé de baisser.

— Pourriez-vous me conduire dans un de ces lieux ?

Elle le regarda avec acuité.

— J'ai la nette sensation que vous avez quelque chose derrière la tête, monsieur Lartigue. Quelque chose que vous me cachez.

Il se garda d'afficher une quelconque expression.

— Les sensations ne sont pas à prendre en compte dans le contrat qui nous lie. Mais rien ne vous oblige à m'aider.

— Je me suis engagée à vous servir de guide. Je vous guiderai donc, mais je tiens à vous prévenir : je dois faire état de toutes mes activités en votre compagnie, contrat ou pas... Et je le ferai.

Lartigue se retint de tiquer. L'obligation d'Orlane vis-à-vis des

autorités pouvait compromettre une partie de son plan.

— C'est d'accord. Si cela peut vous rassurer sur ce que je suis censé dissimuler.

Orlane eut une moue où pouvait se lire la méfiance.

À mesure qu'ils montaient vers les secteurs morts situés en bordure de l'astéroïde, les voies de passage se dégarnissaient, la rouille colonisait les murs. L'air poissait les poumons, on s'attendait presque à percevoir l'ombre des turbulences provoquées par leur déplacement dans cette masse glaireuse qui tenait lieu d'atmosphère.

Lartigue haletait. Il dut faire halte à plusieurs reprises.

— Pourquoi n'a-t-on pas dépressurisé tous ces secteurs ? demanda-t-il, les tempes violacées, pendant l'une des pauses.

— L'astéroïde est si poreux qu'isoler un secteur serait tout bonnement impossible. Il y aurait des fuites. Non, Haute-Enclave est un monde clos, où rien ne se perd et rien ne se crée, mais où tout se dégrade... Voilà, on y est.

Ils progressaient avec circonspection dans un tunnel dont le sol s'était fissuré et où tous les anneaux d'appel avaient été arrachés. Derrière des plaques de plastisol manquantes, les poutres s'étaient comme calcifiées en une structure osseuse, sous l'effet d'une étrange corrosion.

Le tunnel s'achevait sur une tête de mort de trois mètres de haut, toute déformée.

En approchant, ils découvrirent que celle-ci était peinte sur un mur condamnant le tunnel. Un trou grossièrement circulaire avait été pratiqué à remplacement d'un œil. Le crâne avait sans doute été peint après, c'est pourquoi il offrait cet aspect gauchi.

Orlane passa la première. Sa voix retentit, amplifiée par un écho lointain.

— Tous les tunnels menant aux secteurs morts ont des ouvertures comme celle-ci. Même des années après qu'un quartier a été décrété insalubre, on trouve toujours quelque chose à récupérer... Dans ce coin, en tout cas, tout a été ratissé. Personne n'y vient plus. Y habiter est impossible, il fait trop froid. De toute façon, il y a des légendes qui courent sur les secteurs morts.

Elle tendit le bras pour l'aider à passer à son tour.

— Des légendes ?

— Sinistres. Des gens qui s'y seraient aventurés seraient revenus avec des membres en moins. Non pas arrachés ou tranchés, mais

disparus. On m'a raconté que les moignons étaient lisses, comme si les amputations avaient eu lieu des années auparavant... Il est impossible d'interroger les victimes, celles-ci ont perdu la raison et meurent peu après. Elles disent des choses incohérentes, à propos d'une bête qu'elles appellent toutes "la rôdeuse". Parfois, on retrouve des gens morts près des ouvertures – des ouvertures comme celle où nous sommes. L'autopsie révèle l'absence d'organes entiers, un intestin, une rate, ou bien un cœur... *mais jamais on ne décèle de trace de prélèvement !* La rôdeuse utiliserait les organes volés afin de façonner un partenaire à son image...

— Des contes, des contes que tout cela, tempéra Lartigue qui sentait que la jeune femme se laissait aller à l'atmosphère de ces lieux. Il n'est pas difficile de voir dans la rôdeuse l'allégorie de la peur de la perte de l'identité humaine par les altérités corporelles, que doivent ressentir beaucoup d'Enclavés...

Derrière son raisonnement se dissimulait l'étonnement. Orlane avait-elle peur au point de chercher à le décourager ? Il n'aurait pas cru que des légendes pussent naître en de tels endroits. Que disait le *Traité* à ce sujet ? Les légendes poussaient dans le terreau de la peur, avait-il lu, ou quelque chose de cette mouture.

Par ailleurs, la frayeur qu'inspiraient les secteurs morts, en éloignant les curieux, faisait parfaitement son affaire.

Il passa de l'autre côté de l'orbite creuse.

Une pénombre glauque le cueillit, qui dressa les poils sur sa peau. Il se trouvait dans un site plus vaste que le tunnel d'arrivée, probablement un entrepôt désaffecté. Ses poumons charriaient un air fermenté, chargé d'ozone.

— Plus loin il fait totalement noir et très froid, prévint Orlane tout près de lui. Cela signifie qu'on se rapproche de la surface. On a tellement creusé qu'à certains endroits, quelques centimètres seulement séparent du vide spatial. Le simple fait de s'appuyer contre une paroi suffirait à provoquer la rupture de l'équilibre des forces instauré entre l'intérieur et l'extérieur, et déclencherait une décompression explosive. Je ne plaisante pas, les secteurs morts sont un no man's land dangereux dans lequel il vaut mieux ne pas se risquer. Même les rigoristes l'évitent. L'atmosphère fuit petit à petit, de manière imperceptible, mais le cubage perdu est si faible qu'il faudrait des siècles pour vider le dixième de l'air contenu dans Haute-Enclave. Un jour ce ne sera plus qu'une coquille vide qu'un simple choc, une fêlure suffira à faire éclater. Près de la surface de l'astéroïde, l'air est si froid qu'il devient fluide et se met à ruisseler dans des grottes. Il y aurait ainsi des poches pleines d'air liquide, des réservoirs

bourrés à craquer. Cela peut ne pas paraître très plausible scientifiquement, mais certains témoignages sont troublants...

« On rapporte aussi l'existence de sacs de diastase vivants, des poches de sucs gastriques garnies de cils vibratiles évoluant comme des méduses dans les cavernes livrées à l'abandon. Elles parcourent les gaines d'aération et chassent les rats, les absorbant purement et simplement, à la façon des amibes ! Quand j'étais petite, on me menaçait de m'abandonner dans une gaine, à la merci de ces monstres. Ça me flanquait une frousse de tous les diables...

La jeune femme parlait fort, comme pour lutter contre le silence. Le silence était une denrée rare dans un monde baigné en permanence par le bruit de fond des activités humaines, à tel point qu'il était devenu incommodant pour elle.

— C'est bon, dit-il. J'en ai assez vu.

Il était gagné par la jubilation. L'endroit satisfaisait aux trois conditions fondamentales à son projet : désert, pauvre en air, à l'écart de la foule. Ici, il avait toute latitude pour agir.

Un bref instant, il fut tenté de lui faire part de son projet. Mais non, c'était idiot. Il ne la connaissait pas assez pour savoir s'il pouvait lui faire confiance. Ce qu'il ourdissait était susceptible de bouleverser complètement la vie de l'ancienne concession. Il était comme un catalyseur jeté dans une solution instable. Bientôt les substances en solution dans le corps social allaient précipiter. Il ignorait encore quels éléments nouveaux apparaîtraient, selon quelles affinités ils s'amalgameraient.

Au moment où il franchissait de nouveau le crâne, un mouvement dans l'obscurité le fit se retourner.

— Eh ! Vous avez entendu ?

Le visage d'Orlane demeura obstinément braqué vers le tunnel de sortie.

— Des rats arrivent à survivre par ici. Il vaut mieux ne pas s'attarder, vous savez.

Elle avait instinctivement porté la main à son arme.

Il la suivit dans les galeries de retour, mais à présent, il avait gravé le parcours dans sa mémoire. Et elle pouvait toujours faire son rapport à Braham, il y avait suffisamment de grottes dans les secteurs morts pour y faire ce qu'il voulait sans voir rappliquer les flics dans la minute.

Maintenant, il pouvait passer à la phase suivante de son plan.

Celle-ci nécessitait l'utilisation de l'urne funéraire de son père. Ou

plutôt, de ce qu'il y avait dedans.

CHAPITRE VI

L'URNE

Au retour, il constata qu'en son absence, son conapt avait été fouillé de fond en comble. Tout était bouleversé, il manquait des barquettes dans le réfrigérateur, ses visiteurs ne s'étaient pas gênés. Une des parois donnant sur un logement adjacent avait même été décollée.

Son premier mouvement fut de songer à porter plainte pour violation de domicile. Puis il força sa rage à retomber, la raison à reprendre ses droits. Se braquer ne servait à rien : les autorités avaient leurs propres problèmes à résoudre, on lui avait d'ailleurs conseillé de se faire oublier. Il n'était qu'à l'essai, et ici, le droit d'asile n'existait pas. Sur simple décision administrative, il pouvait être renvoyé dans les Länder Driov. Sans compter que c'était peut-être les flics eux-mêmes qui étaient à l'origine de la fouille.

Il eut un coup au cœur. Avaient-ils découvert...

Mais non. L'urne était toujours là, dans un placard.

Il la sortit, vérifia son étanchéité, la serra contre sa poitrine.

Ce genre de chance ne se reproduirait pas, il le savait. À tout moment son secret pouvait être découvert. Il devait faire le plus vite possible. Du reste, il lui faudrait bientôt trouver de quoi manger, les subsides du gouvernement ne tarderaient pas à tarir.

Il s'apprêtait à partir lorsqu'on frappa à la porte.

Il eut un sursaut. Qui pouvait bien se manifester à cette heure ? Ces temps-ci il n'avait eu que de mauvaises surprises.

Sur ses gardes, il alla ouvrir.

Un petit bonhomme d'une quarantaine d'années flottait dans l'entrée. Son visage était joufflu et rigolard. Son bras gauche s'arrêtait au coude, et se terminait par trois doigts crochus, comme une pince à sucre. Un ruban chirurgical évitait à la manche coupée de s'effiloche.

— Bonjour, dit-il en désignant de son membre atrophié la cloison à moitié décollée. *Teet...* Vous pouvez m'appeler Jul. Vous vous plaisez sur Haute-Enclave ? J'ai vu les dégâts, votre conapt donne sur le mien de ce côté-là...

— Savez-vous qui les a faits ?

Le petit homme secoua la tête.

— Désolé, *teet*. Ne vous inquiétez pas, j'arrangerai cela.

Lartigue écoutait avec curiosité le petit homme joufflu, qui ponctuait ses phrases de petits sifflements sans doute dus à un espace entre les dents. C'était le premier à ne pas faire preuve d'agressivité ou de défiance à son égard, et la sensation avait quelque chose d'agréable.

L'homme en vint au sujet de sa visite.

— Vos déchets, là... Je vous propose de les reprendre, disons aux deux tiers de leur prix. Environ trois dunars. Vous n'aurez pas mieux, dans le circuit officiel.

— À combien se monte le taux officiel ? interrogea Lartigue, amusé.

— Soixante pour cent. *Teet* ! Faites le compte.

— Inutile. Marché conclu, Jul... Au fait, je m'appelle Lartigue. Que faites-vous dans la vie ?

Tout en parlant, le petit homme – Jul – ouvrit le récupérateur de déchets, afin de vérifier s'il n'était pas déjà rempli.

— Avant, j'étais une sorte de mécanicien. Aujourd'hui, il doit rester en tout et pour tout une dizaine de robots dans ce foutu caillou, *teet* ! Uniquement dans les beaux quartiers. De temps en temps, on m'appelle là-bas, pour rafistoler un mécanisme détérioré. Les pièces de rechange sont rares, et quant à les importer... Depuis mon accident, je ne travaille quasiment plus dans ce domaine.

Il dressa son bras raccourci.

— Un récolteur-broyeur automatique, un de ces trucs qui se baladaient dans les tunnels pour traquer les détritrus flottants. Il y avait toujours des accidents, de vraies saloperies. Lies gens ont fini par en avoir marre, ils les sabotaient tout le temps. J'en réparais justement un, quand son alimentation de secours l'a remis en marche. L'avant-bras n'a pas vraiment été coupé net, les lames du broyeur l'ont plutôt réduit en charpie. Pas moyen de restaurer, *teet*, l'os était cassé en fragments minuscules. Mais on a réussi à sauver une partie de la main : le pouce, le médus et l'auriculaire. (Il agita ses doigts.) Une dérivation neurale, et le tour était joué.

« Alors ici, même les hommes sont bricolés », songea Lartigue en esquissant un sourire : son voisin avait l'air d'aimer raconter des histoires.

— Je continue à avoir mes entrées dans le haut-quartier, mais pas pour les mêmes raisons : j'écris des romans à l'eau de rose pour les épouses des huiles du gouvernement qui s'ennuient. Ça manque pas mal d'animation, là-bas. Et le casb est trop dangereux pour venir s'y

encanailler. Je leur fais croire que j'écris mes bouquins à la main. Mais pour l'essentiel, je laisse faire un logiciel de ma composition. Il m'arrive d'écrire un livre spécialement pour une de ces dames. Les commandes de ce genre paient bien.

— J'espère qu'un jour vous me montrerez, fit Lartigue.

Après le départ de Jul, il remit un peu d'ordre, puis appela Orlane pour lui dire qu'il ne pourrait pas la voir avant plusieurs heures. La jeune femme se contenta d'acquiescer.

Il passa la journée à déambuler dans les quartiers de production. Des gosses d'une douzaine d'années vêtus de hardes jouaient aux intersections, à se lancer des tessons de bouteilles qu'ils devaient attraper sans s'entailler. Lartigue pensa que s'il venait à l'idée à l'un d'eux de le détrousser, il ne pourrait sans doute rien faire pour se défendre.

Il voulut d'abord acheter une petite bouteille d'oxygène en prévision de poches irrespirables dont les secteurs abandonnés devaient receler en abondance. Mais il s'attira de tels regards de méfiance qu'il dut inventer un mensonge sur-le-champ, à propos d'un fils atteint de malformation pulmonaire. Et disparaître très vite, avant d'être dénoncé.

Il obtint, d'un clochard à l'odeur de viande boucanée qui abritait un nombre impressionnant de cafards dans sa barbe et les replis de sa peau, de quoi échanger des crédits contre des dunars – sans savoir précisément s'il se faisait ou non arnaquer. Mais il fallait que ses transactions n'apparaissent pas dans les registres informatiques du gouvernement.

Dans le Noyau, il parvint à se procurer des bacs de gélose servant originellement à la culture de levure, auprès d'un petit trafiquant dont le ventre plissé de bourrelets avait une souplesse de grenouille.

— Pas besoin de colonne vertébrale dans l'espace ! s'exclama l'homme d'une voix de canard que l'absence de dents n'arrangeait pas. Les os graviporteurs sont superflus. Un simple tube de plastique autour de la moelle épinière, et une reconfiguration des muscles dorsaux suffisent. Faut devenir un outil parfait, l'outil idéal ! Tant que tu resteras comme tu es, tu n'appartiendras pas au milieu ambiant, tu seras un parasite du vide. C'est ça, un parasite du vide !

Ses mèches de cheveux gras ressemblaient à des lanières de fouet. Lartigue écourta la conversation, car il avait senti sourdre de la rancœur dans ces paroles. Il fut presque surpris ne pas entendre une plainte d'accordéon fuser du corps du trafiquant lorsque celui-ci

contracta ses muscles obliques artificiellement renforcés pour s'élancer et disparaître.

Il enveloppa les sacs dans un grand sac de jute, qu'il emporta avec lui vers les secteurs morts. Ne tenant pas à emprunter les grandes avenues infestées de policiers, il se perdit plusieurs fois.

Quand il arriva devant le crâne peint du tunnel menant aux secteurs morts, il était exténué. Muni d'une lampe torche à manche en caoutchouc, il partit en quête d'une salle suffisamment éloignée de l'entrée pour décourager toute velléité de recherche, de la part d'Orlane par exemple.

Il s'enfonça dans l'orbite vide, et commença de remonter le passage. Ses pas laissaient des empreintes dans la poussière de givre sale couvrant le sol. Celui-ci était parsemé de petites boules terreuses qui devaient être des crottes de rats. Il était contraint de progresser avec lenteur, toute variation dans son effort se traduisait par des sensations de vertige.

La galerie couverte de cristaux de glace scintillait à son approche. Sa respiration se condensait en flocons de gaze que la lumière finissait par dissoudre. Est-ce que le pnéophyte supporterait pareille température pour se développer ? Rien n'était moins sûr. Il ne disposait plus de l'encyclopédie du *Traité* pour le guider.

La voie se divisait en trois tunnels. Celui du milieu s'interrompait au bout de dix mètres, colmaté par des bouffissures de ciment qui le rétrécissaient à l'instar d'une artère engorgée de graisse.

« Les locaux qu'il desservait ont dû être victimes d'une embolie », se dit Lartigue que l'image impressionnait.

Celui de droite ouvrait sur un gouffre ténébreux dans lequel se perdait la torche. Il prit le tunnel de gauche, s'assurant que les attaches velcro de ses vêtements étaient hermétiquement closes. Malgré le blouson de bull-kraft prêté par Orlane qui faisait tampon contre le froid, il grelottait.

Une première salle s'ouvrait à sa gauche. Une ancienne agora qui s'étagait en entablements se mangeant les uns les autres, formant comme les marches d'escaliers colossaux. Lartigue s'avança dans l'espace désert. Le faisceau lumineux découpait l'obscurité à grands coups de ciseaux, jetant des éclats fauves sur des surfaces étrangement lisses. Il évoluait sur une allée curieusement pavée de dalles de terre cuite. Ses pas se répercutaient sur les façades lointaines. Il se baissa et caressa la terre cuite craquelée, d'une douceur marmoréenne et froide comme de la glace. L'endroit paraissait oublié depuis des millénaires. Des terrasses rectangulaires s'avançaient en balcons audacieux.

Lartigue franchit un parapet de roche poncée haut comme le genou, et marcha à travers l'une de ces étranges terrasses tracées à l'équerre. Ses pas soulevaient une poudre brune impalpable. Toutes étaient entourées de semblables murets surchargés d'arabesques sombres, de torsades et de curieux motifs dans lesquels on pouvait reconnaître des signes d'écriture cryptée. Il tâchait d'imaginer ce qu'elles avaient pu abriter. Les allées entre les terrasses étaient larges comme des travées d'église. Avait-il pénétré dans un temple étranger ? Il n'était pas loin de le croire. Mais dans ce cas, quel dieu avait séjourné en ces lieux ?

Dans les archives des Länder, il était fait mention d'artefacts pré-humains retrouvés en orbite autour d'astres morts. Et les mystérieuses Portes de Vangk reliant les mondes entre eux n'étaient pas de nature humaine. Elles étaient le legs d'une race disparue qui suscitaient encore à l'heure actuelle, dans les milieux universitaires, des conjectures sans fin. Haute-Enclave était-il à l'origine une ancienne base vangke ? La tête de mort gardant l'entrée ne pouvait-elle pas être traduite comme un avertissement aux imprudents qui se risqueraient à profaner un lieu sacré ?

Ou bien était-ce la salle des fêtes d'un palais somptueux, ornementée de terrasses-jardins multiples montant à l'assaut de plafonds inaccessibles ? Des parterres de fleurs agrémentés de fontaines d'eau pulsée et de kiosques à l'architecture précieuse... L'imagination de Lartigue peuplait ces lieux trop vides, jadis bruissant de rires et de conversations, saturés de sons et de couleurs vives, de parfums émanant de coupoles suspendues en forme de conques. Des jeux démesurés, des agapes grandioses, à la lueur de globes luminescents sculptant les corps mêlés d'hommes-crapauds et de quatre-mains en d'invraisemblables orgies. Des femmes portant de grandes amphores souples comme des outres...

Il secoua la tête pour chasser ces idées, qui bourgeoonnaient dans son cerveau à la façon de plantes fractales. La solitude et l'abandon le faisaient délirer. Plusieurs dizaines de mètres d'épaisseur de roc le séparaient du rassemblement humain le plus proche. Il se rendait compte qu'il était complètement isolé. Que personne ne viendrait le chercher s'il lui arrivait un accident. Bien sûr, en haut il y avait d'autres dangers. La police, les rigoristes. Mais aussi Orlane.

Il abaissa le rayon lumineux jusqu'au niveau du sol. Celui-ci était creusé de traces anciennes. Intrigué malgré le froid cuisant, Lartigue s'accroupit. Ses doigts effleurèrent une géographie de lignes courbes couturant la roche d'étranges dessins. Ces fresques gravées s'étendaient sur des centaines de mètres carrés.

Une crainte religieuse le saisit. Il se rappelait des légendes évoquées par Orlane. Ces traces se révélaient d'une extrême complexité. Quelle

interprétation leur donner ? Il songea à l'empreinte grossie d'un circuit imprimé.

« Je me trouve sur un site archéologique mis à nu, en présence des traces d'un ordinateur fossile. Un ordinateur de conception non humaine ayant vécu il y a vingt millions d'années. Il faudrait en faire un moulage pour le reconstituer. »

De nouveau il se laissait aller. Il s'admonesta à mi-voix, tout en avançant au bord de la corniche. Cent mètres de vide en chute libre jusqu'à la sortie, à l'autre bout de la salle. Il avisa une enfilade de barreaux vert-de-grisés agrafés dans la roche.

Il valait mieux quitter cet endroit délétère pour la raison. Lartigue regagna une allée, traversée en son centre par un rail métallique encastré. Il s'aperçut que toutes les allées en étaient pourvues.

Lorsqu'il atteignit le seuil, il fit parcourir un arc de cercle à la torche. Alors la vérité lui apparut et il émit un soupir de dérision.

Ce qu'il avait pris pour une agora n'était rien d'autre qu'une grande serre. Les terrasses, des vasques, des bassins vides moulés de stigmates laissés par les racines qui avaient fini par s'incruster dans la roche. Et les bas-reliefs qu'il avait cru discerner sur les murets n'étaient que les empreintes, là encore, des systèmes d'irrigation que l'on avait démonté avant l'évacuation du potager. Les rails devaient certainement guider des bennes, pour la récolte ou le compost.

Il poursuivit son exploration. À un moment, le rayon se réfléchit sur le squelette dénudé d'un rat. À peine plus long que l'index, il dérivait à hauteur des yeux, minutieux puzzle de cure-dents parfaitement récuré. Lartigue l'éparpilla d'une chiquenaude. Brusquement inquiet, il fouilla l'espace autour de lui, à la recherche de... de quoi ? Des sacs de diastase vivants hantant les cavernes abandonnées que lui avait mentionnés Orlane ? Non, cela n'existait pas, il le savait. Ce n'était qu'une légende stupide. Il n'allait pas tomber dans le panneau, pas lui.

La galerie tournait abruptement à droite. Le passage se rétrécissait dangereusement, devenait un conduit. Lartigue marchait sur une grille d'acier surplombant un système de treuil ancien, dont une bonne part avait été désossée. On avait dû convoier des légumes, de la serre à une unité de traitement située au bout de ce tunnel.

Lartigue fixa la lampe à sa ceinture. Des courbatures lui vrillaient le poignet. Il se demanda ce qu'il ferait s'il venait à la lampe l'idée de s'éteindre. L'homme qui la lui avait vendue avait affirmé que le problème ne se poserait pas avant vingt-quatre heures d'éclairage continu. Mais Lartigue n'y croyait pas. Depuis le début on n'avait cessé de le tromper. Il décida de limiter sa randonnée à quatre heures au maximum.

La salle d'une centaine de mètres de longueur avait été consciencieusement nettoyée de tout élément récupérable. La lumière portative n'accrochait que des murs nus, où l'on distinguait des taches sombres. Il restait également des sortes de cuves de fonte, d'usage indéterminé. Poussant le sac contenant les bacs de gélose devant lui, Lartigue passa entre les cuves – toutes fêlées.

Deux sorties opposées. Il hésita. N'était-il pas allé suffisamment loin ? La crainte de se perdre était plus que jamais présente à son esprit. Il aurait dû se munir d'une autre torche.

« Ou ne jamais venir. Encore une salle, et c'est la bonne. »

Il se décida pour l'ouverture de gauche. La salle était plus petite que la précédente, et Lartigue ignorait quel rôle on lui avait dévolu. Ici et là, des structures de fer, vieilles et tordues. Des arches de béton surplombaient le chemin telle une cage thoracique. Lartigue flottait au-dessus du sol, progressant lentement. L'atmosphère était légèrement moins glaciale. C'est en balayant la pièce du bout de la torche qu'il en découvrit la raison. Un moutonnement, d'abord. Il s'approcha avec prudence.

C'était une forêt miniature de champignons transparents comme du quartz, hauts d'une dizaine de centimètres. Certains érigeaient de longues tiges vitreuses au bout desquelles se balançaient des perles ambrées. Les couronnes de cils entourant le chapeau de ces champignons frémirent face au déplacement d'air provoqué par Lartigue. Celui-ci tendit la main, en cueillit un délicatement, éprouva sa texture spongieuse. Puis il leva les yeux. Et lâcha la plante comme s'il s'était brûlé.

Le cadavre d'un enfant d'une dizaine d'années reposait à un mètre à peine, collé à la paroi. Un garçon momifié, la peau transformée en cuir épais collant aux os. La chair vidée de sa substance, le crâne brun déshabillé de toute pilosité. De minces fils de soie recouvraient le corps en position foetale, qui se trouvait comme prisonnier d'une toile d'araignée. Chaque fil semblait rattaché à un champignon. Comment cet enfant était-il arrivé là, pourquoi avait-il perdu la vie ? La fameuse rôdeuse l'avait-elle tué, après lui avoir subtilisé un foie, ou une rate ? Lartigue détourna les yeux. Sûrement un gosse qui avait fait le pari de rester une journée dans les territoires interdits. Et qui était mort de froid. Nul n'avait songé à partir à sa recherche.

Il recula.

Il n'y avait qu'une sortie, encadrée de tapisseries de lichens veinulés de rouge qui avaient poussé sur les restes effilochés d'un antique sas à soufflet.

L'endroit convenait. Il s'agissait d'un entrepôt de taille modeste, environ six mètres sur six, dont tous les murs pouvaient être utilisés.

Lartigue retira les bacs de gélose du sac, les disposa contre les parois. Puis il partit, frigorifié, se forçant à faire le trajet en utilisant la torche le moins possible, par flashes de deux secondes. Plus tard il la laisserait sur place. Il prenait le risque de se perdre pour de bon dans les tunnels glaces, plongés dans une nuit éternelle, mais il devait se contraindre à observer certaines consignes de sécurité pour garder sa position secrète.

Il repassa à son conapt pour prendre l'urne funéraire, puis il revint dans les secteurs morts.

Il brisa le sceau de désinfection enrobant l'urne, commença à dévisser le bouchon. Avant de partir, il avait vidé les cendres de son père dans le recycleur de la maison. Puis il avait fait installer un container cryologique qu'il avait rempli de tissus de pnéophyte, cette mousse assurant le renouvellement de l'atmosphère sur tous les mondes de la Rosace... hormis Haute-Enclave.

Tout cela dans le but d'offrir au clan séditionniste le moyen de gouverner sans les changistes de Forell, qui avaient le contrôle politique parce qu'ils avaient celui de la production d'air respirable.

Il savait que ce faisant, il provoquerait une crise politique majeure. Brusquement, tout l'équilibre des pouvoirs se trouverait renversé. Les séditionnistes étaient issus d'anciens colons provenant des bulbes Griffith. Les bulbes et la concaténation Larkin attendaient la fin de l'autogestion pour reprendre leurs droits. En offrant le pnéophyte aux séditionnistes, Lartigue faisait pencher la balance en faveur des premiers.

Il ignorait encore quelle serait la réaction des hommes au pouvoir – ceux-là mêmes qui l'avaient accueilli sur leur territoire.

Il laissa l'azote se vaporiser en bouillonnant, saisit le plançon de mousse bleue encore craquant et gelé entre ses doigts réunis en coupe. Le froid diffusa dans ses mains à mesure que la plante se réchauffait. Les filaments entremêlés se déployèrent lentement, rêches au toucher. Ils vivaient.

Seuls les biotechniciens Yuweh comprenaient l'activité du pnéophyte. C'étaient eux qui l'avaient créé. Tout ce que savait Lartigue à son sujet tenait en peu de mots. La plante artificielle poussait à partir de gaz carbonique, de débris de peau ainsi que de la plupart des déchets organiques émis par les êtres humains, se déposant sur ses tissus. Elle s'entretenait toute seule. C'était ce qui avait décidé Lartigue à envisager sa culture dans un monde organisé en dehors de la sphère technologique Yuweh. Et pour cela, il avait du

se résoudre à jeter les cendres de son père.

Conrad essaya de se concentrer sur cette dernière pensée. Éprouvait-il du remords ? Il se sentait sec, désespérément sec.

Il n'arriverait à rien en pensant de la sorte.

Il déposa doucement la souche de pnéophyte sur un bac de gélose. Voilà. C'était tout. Si le plançon mourait, il n'en aurait pas d'autre pour tenter une autre expérience. Et il serait condamné à mourir, lui, sur cet astéroïde de bout du monde.

Au moment où il se retourna pour partir, son œil accrocha un mouvement. Son cœur fit un bond dans sa poitrine. Les histoires qu'Orlane lui avait racontées assaillirent son cerveau.

« La rôdeuse ! songea-t-il avec un début de panique. Elle m'a senti, comme un chien suit un lièvre. Ou plutôt, elle a senti *un de mes organes* ! »

Un rat à peau glabre, rose comme celle d'un cochon, sortit d'une lézarde du mur, et se mit sur ses pattes postérieures, à observer Lartigue avec impertinence. Grand comme la main, ses yeux rouges étaient plus grands que nature. Ses doigts se terminaient par de longues griffes solidement plantées dans la lézarde. Son dos semblait étonnamment élastique. Au mouvement que fit Lartigue, l'animal se replia sur lui-même, puis se détendit brusquement. En un instant il eut disparu.

« Les églises et les rats, songea Lartigue en soufflant un flocon de buée laiteuse. L'homme les a emmenés dans l'espace, et depuis, impossible de s'en débarrasser. »

Il partit, revint le lendemain. La bouture avait envahi le bac de gélose. Lartigue sépara plusieurs brins, qu'il transplanta sur les autres bacs.

Deux jours plus tard, il disposait d'un véritable jardin. Des concrétions friables de vapeur d'eau congelée semblables à du coton s'étaient formés sur les bords. L'atmosphère dans l'entrepôt n'avait pas encore subi de modifications sensibles, mais cela allait venir. La plante s'amorçait déjà.

Il en préleva cinq centimètres carrés, qu'il fourra dans une poche. Dès à présent, il pouvait aller trouver le chef séditionniste et lui faire son offre.

Orlane reposait dans un coin de son conapt. Elle se réveilla au chuintement de la porte, mais Lartigue eut le temps de la voir une seconde, à demi plongée dans le sommeil, les yeux papillotants.

Puis elle le regarda, de son œil vert et de son œil bleu.

— Oh, je crois que j'ai dormi... On a visité votre conapt, ou alors vous n'êtes pas très soigneux. Où étiez-vous passé ? Comment puis-je assurer la protection que vous m'avez demandée, si je ne sais même pas où vous êtes ? Ou bien je n'ai pas bien lu les termes du contrat.

Il n'avait pas de temps à perdre.

— C'est à partir de maintenant que je vais avoir besoin de vos services. Il me faut d'urgence une entrevue avec le chef des séditionnistes.

Orlane laissa passer un instant de stupéfaction.

— Vincent Baro ?... Bon sang, je n'aime pas ça. J'étais certaine que vous m'aviez caché quelque chose.

— Vous connaissez Vincent Baro ?

— Pas personnellement. À une époque, j'ai adhéré au mouvement, comme tout le monde. Vincent Baro vit dans le haut-quartier. Il traite d'égal à égal avec les changistes.

— Cela signifie, j'imagine, qu'il doit être plus difficile d'entrer dans le haut-quartier que dans les secteurs morts.

Elle opina du chef.

— Bon... Je connais quelqu'un qui pourra m'y introduire.

Elle siffla entre ses dents.

— Vous êtes sûr d'avoir besoin d'un guide ?

— D'un guide, non. D'un garde du corps, certainement.

— Vous allez faire des bêtises, je le sens. Pourquoi ne me mettez-vous pas au courant ? Avez-vous en tête quelque chose d'illégal ?

Lartigue réfléchit.

— À vrai dire, j'ignore si ce que je fais est ou non légal. Je suppose que dans le casb, cela n'a pas véritablement d'importance. Je ne peux rien vous dire avant d'avoir vu Baro.

— Votre confiance me bouleverse... Bon, je vous accompagne. Il est difficile de joindre Vincent Baro dans le haut-quartier, mais le siège du mouvement séditionniste se trouve dans la sphère Kavine, tout près d'ici.

De nouveau, des doutes assaillirent Lartigue. Si la jeune femme n'était qu'un larkin à la solde du gouvernement ? Il tenta de se raisonner, sans grand succès.

— Je vais d'abord essayer de lui parler sans passer par la hiérarchie séditionniste. Si j'échoue, j'irai avec vous. Vous pouvez m'indiquer son adresse.

Elle eut un geste de renoncement.

— Je n'aime pas ça, se contenta-t-elle de répéter. Je n'aime pas ça.

Quand Lartigue poussa la porte du conapt de Jul, il constata que celui-ci s'était absenté. Il déposa l'urne dans un placard, entre des bocalx de légumes ressemblant à d'étranges fœtus.

Des feuilles d'imprimante maintenues ensemble par un élastique s'empilaient sur la tablette porte-repas couverte de vieux gribouillis. À côté, un cahier à couverture plastifiée, fermé par un ruban adhésif. Lartigue retira le ruban avec précaution, celui-ci semblait pouvoir être décollé et recollé sans perte d'adhérence. Il découvrit une écriture appliquée, un peu enfantine. Il se pencha sur les premières lignes.

« — Je vous déclare unis par les liens sacrés du mariage, dit le prêtre.

« Les accords somptueux des grandes orgues explosèrent au fond de l'église, en même temps qu'un murmure joyeux enflait dans la nombreuse assistance. Au moment où, devant l'autel, Riley cédait à la tentation d'embrasser son épouse, Julie détourna les yeux. Jusque-là, elle s'était pourtant efforcée de ne rien laisser paraître de son intense désarroi. Consternée, elle sentit des larmes amères lui brûler les paupières. Discrètement, elle les écrasa dans sa main, de peur que celles-ci ne se mettent à voler dans l'église, révélant à tous son chagrin.

« C'est moi, et non Jara, que Riley devrait être en train de contempler avec tant de tendresse...»

Lartigue abandonna sa lecture. C'était donc cela, un roman sentimental ? Jul avait commencé à recopier le travail effectué par un logiciel conçu pour cette tâche, afin de faire croire qu'il l'avait composé de sa propre main. Lartigue saisit le bloc de feuilles imprimées, tira la dernière page.

Riley resangla le bébé dans son berceau.

« — L'amour que je ressentais pour cet enfant – notre enfant –, pour cet être minuscule était si fort, si puissant que je pouvais à peine respirer...

« — Oh, Riley !

« Jamais je ne trouverai le moyen de te remercier pour le merveilleux cadeau que tu m'as fait et me feras encore, Julie !

« — Il y en a pourtant un bien simple, Riley. Aime-moi, comme toi seul sais le faire...

« — Oui, mon amour, murmura-t-il. Pour toujours...»

Fin. Lartigue reposa la feuille, songeur. Il tâchait de comprendre pourquoi certaines femmes éprouvaient le besoin de consommer de telles choses. Était-ce le pendant féminin des revues pornographiques destinées aux hommes ? Ou bien...

L'arrivée de Jul le coupa dans ses pensées.

— Salut, *teet* ! Ah, tu as lu... Édifiant, pas vrai ? Je me contente d'indiquer à l'ordinateur le nom des personnages et le déroulement global de l'histoire. Ensuite, il ne me reste plus qu'à donner la touche finale, à ajouter quelques fautes. Et hop, le tour est joué... Tiens, au fait : j'ai une affaire pour toi. Élever un poulet, dans ton conapt. Pas très légal mais autorisé. Une volaille au patrimoine génétique modifié, fournie avec la cage. Tu la nourris avec des reliefs de repas jusqu'à ce qu'elle devienne adulte, et après, tout le bénéfice pour toi. Pour le foie, il y a même un marché différent du reste de la viande. C'est tout juste si elle ne pond pas des œufs cubiques, pour l'emballage...

— On verra plus tard, coupa Lartigue. J'ai besoin de ton aide.

Jul gratta son menton grassouillet à l'aide de son bras tridactyle.

— Je m'en doutais. Dis toujours.

— Je voudrais simplement t'accompagner dans le haut-quartier.

— Ah, ce n'est que ça ! *Teet*, accordé, mon vieux. J'y vais cet après-midi, pour livrer mon bouquin.

Lartigue se dit que les quelques heures qui le séparaient de la rencontre avec le chef séditionniste allaient durer un siècle.

CHAPITRE VII

L'ŒUF DE L'OUBLI

Lartigue ne s'était pas imaginé à quel point le fossé était grand entre le casb et le haut-quartier. Même dans les Länder Driov, le luxe ne s'affichait pas de la sorte.

Pas un papier ne traînait, l'air était plus pur, la proportion d'altérations corporelles tombait presque à zéro. Tous les gens étaient habillés de couleurs vives, bouffantes. Mais ils arboraient un air morose et marchaient vite, le regard braqué dans le vide. Des agents en tenue anti-émeutes noire patrouillaient en couples, la main sur de gros pistolets à billes de caoutchouc.

Jul lui permit de passer sans encombre trois contrôles de police.

— Tu vas voir, dit-il avec ironie. Les normes d'habitation ne sont pas les mêmes. Ici, le dunar n'a pas cours.

— Je dois me rendre dans l'œuf Forell. C'est l'adresse que m'a fourni Orlane.

Jul siffla entre ses dents.

— *Teet...* l'œuf de l'oubli ? Un foutu panier de crabes, si tu veux mon avis. C'est là que se trouve l'Assemblée législative de Haute-Enclave, le pouvoir politique, quoi. C'est aussi le lieu de résidence des principaux partisans. Bien sûr, les rigoristes ne sont pas représentés...

— L'œuf de l'oubli, quel nom bizarre.

— C'est vrai, tu ne peux pas savoir. La place a une forme ovoïde. En ce qui concerne l'oubli... Tout le monde l'appelle comme ça, depuis les grandes grèves des fermetures d'usines métallurgiques, il y a vingt ans. Moi, je m'en souviens. Mais c'est à se demander si ça a un jour existé. Des centaines de manifestants étaient venus avec leur famille clamer leur colère au siège du gouvernement. Ils se sont fait bloquer dans l'œuf Forell par les forces de l'ordre. Ce fut une véritable rafle, et cela se passa dans l'indifférence des diplomates qui habitaient sur place. Les protestataires furent entassés dans des prisons. Beaucoup disparurent purement et simplement, on n'entendit plus parler d'eux. Probablement gazés ou décompressés, va savoir... La lumière n'a jamais été faite là-dessus. Je t'y conduirai, mais j'ai d'abord mon bouquin à livrer chez un type nommé Fereydoun. Il veut en faire cadeau à sa femme, pour son anniversaire ou quelque chose comme

ça.

— Je t'accompagne, dit Lartigue que l'histoire avait mis mal à l'aise.

Ils longeaient de grands jardins rectangulaires circonscrits dans des bassins, suspendus au centre des avenues par de discrets ancrages magnétiques. Des plantations lépreuses et rachitiques emprisonnées dans des filets à mailles fines, mais elles constituaient, ici sur Haute-Enclave, un signe de richesse. Les arbres avaient poussé jusqu'à former des hémisphères presque parfaits. Le tronc fourré de lichen paraissait trop mince par rapport aux branches. Les feuilles se balançaient avec lassitude, tels de mols éventails. Jul lui confia que ces plantations d'agrément étaient la cible occasionnelle des vandales du casb, qui envoyaient des poches d'acide dans les massifs de fleurs.

— C'est la raison de la présence des nasses de protection. Mais elles ne suffisent pas toujours.

Ils obliquèrent vers une allée de roche poncée, brillamment éclairée. Il y en avait de similaires tout au long de l'avenue principale. Ce devaient être les entrées de résidences particulières. L'assurance de Jul montrait que celui-ci avait l'habitude du trajet.

Une porte de métal sculpté transformait l'allée en cul-de-sac. Une caméra pivota à l'intérieur d'un globe de grillage, puis la porte s'enfonça dans le mur et ils purent entrer dans un hall aux parois recouvertes de moquette. Au plafond se trouvait une vaste dalle de verre translucide vaguement lumineuse, où l'on distinguait une masse sombre en mouvement.

— Fereydoun fait partie du gouvernement, chuchota Jul. Un homme important... Il siège à l'Assemblée.

Lartigue détailla brièvement l'espace autour de lui. Les anneaux d'appel étaient en or, les velcros avaient la couleur de la moquette murale, une moquette si dense qu'il réfréna l'envie qui le prenait de souffler dessus pour la voir onduler mollement, tel un tapis d'algues bleues dans le courant. Une sculpture en métal à mémoire spiralait au centre de la pièce, incrustée d'écrans vidéo grands comme l'ongle du pouce. La sculpture mobile changeait lentement de Forme, se bosselant tel un être vivant.

Représentation cognitive de la trajectoire para-humaine, lut-il en s'approchant de l'œuvre d'art. Chaque écran était relié à un canal différent. Il reconnut un programme driovien. Les chaînes étrangères étaient en principe interdites.

Un courant d'air dans son dos fit frémir la sculpture.

— Monsieur Fereydoun vous attend, fit une voix neutre.

Il se retourna. Un garde du corps (ce ne pouvait qu'en être un, vu la

carrure d'athlète, probablement acquise en centrifugeuse, que ce dernier affichait) les emmena par des gradins jusqu'à un bureau dont les battants s'ouvrirent à leur approche.

Un homme flottait devant un écran couvrant un pan de mur. Il regardait les ébats d'un dauphin dans une piscine, dont la dalle de verre du hall devait constituer le fond. Lartigue remarqua la forme étriquée de l'homme qui leur tournait le dos. Il y avait quelque chose dans sa silhouette qui reflétait un état morbide, contrefait.

— Voici Fereydoun, chuchota Jul à son oreille. L'un des plus riches habitants de Haute-Enclave. Il possède une des seules forges plastiques en gravité nulle encore en activité, mais l'essentiel de ses revenus provient d'argent investi dans les Länder Driov, Mont-Y, Kibrilon, le Doigt de Gabriel et Seroa. Il est né avec une malformation mortelle, *teet*, une incompatibilité sanguine ou quelque chose comme ça. Des années, il est resté attaché à un système de survie lourd et peu pratique qui avait pour charge d'alimenter ses muscles en oxygène. Il avait conçu une véritable haine à son égard. On a essayé de peupler ses poumons de colonies de bactéries mises au point pour les colons de planètes à faible taux d'oxygène. Rien à faire, il a même failli en mourir. Et puis, il a fait cloner à grands frais un dauphin, à partir de tissus congelés dans une banque depuis des siècles. Ce dauphin, que tu vois.

Interloqué, Lartigue porta le regard sur le mur. L'animal marin, un animal fossile, tournait en rond dans la piscine rectangulaire. L'absence de pesanteur avait fait gonfler la surface de l'eau comme un soufflé. Le cuir huileux de sa peau couleur de miel luisait sous la crudité de l'éclairage. Son aileron était enserré d'un harnais auquel s'accrochait une petite boîte bleue. Ses petits yeux noirs fixèrent la caméra, et il salua les arrivants d'un déluge de clics sonores et de sifflements. Il se dressa sur l'eau puis, d'un coup de queue puissant, jaillit vers le plafond – où se trouvait une seconde piscine située face à la première. Un geyser provoqué par le saut s'allongea en s'évasant, puis retomba en pluie alors que le dauphin crevait le plan opposé. Quelques gouttes restèrent, indécises, à mi-chemin des deux bassins.

Lartigue s'arracha à la contemplation de l'animal.

— Un dauphin... mais pourquoi ?

— Pour la myoglobine de son sang. Fereydoun lui en extrait régulièrement avec la boîte de ponction, sur son dos. Seul le dauphin en produit en quantité suffisante pour lui permettre de survivre. Tu comprends, maintenant ?

— Un homme avec du sang de dauphin. Cela semble incroyable.

Fereydoun avait entendu la dernière phrase. Il se tourna, présentant

un visage cyanosé, au nez et au menton proéminents.

— Jul ! Je suis content de vous recevoir... Qui est votre compagnon ?

Jul le présenta.

— Kiti peut nous voir, vous savez, dit Fereydoun avec un mouvement du menton en direction du dauphin. Il apprécie la nouvelle compagnie. En ce moment, ses rêves ne sont pas bons, il lui arrive de faire des cauchemars.

Lartigue prêta une oreille distraite au soliloque de l'homme d'affaires, lancé à présent dans une analyse plutôt douteuse de la psychologie animale.

Il dut faire des signes discrets à Jul, qui avait une fâcheuse tendance à relancer la conversation.

Au moment de sortir, il aperçut, dans le reflet d'une des glaces du hall d'entrée, le regard de Fereydoun pesant sur lui, le détaillant de la tête aux pieds. Instinctivement, ses poils se dressèrent sur sa nuque, mais il fit comme s'il avait rien remarqué.

L'œuf Forell, l'œuf de l'oubli, était sans doute la plus grande place de Haute-Enclave. Pourtant elle était vide, à l'exception de quelques agents de sécurité armés de fusils à balles de caoutchouc. Du moins, il supposa qu'elles étaient en caoutchouc.

La résidence de Vincent Baro était gardée par des gorilles qui ne paraissaient guère accommodants. Sur l'avant-bras étaient lovées, bien en évidence, de longues matraques métalliques souples. On ne pouvait mettre en doute leur efficacité.

Jul s'apprêta à lui emboîter le pas. Lartigue le retint par la manche.

— Merci de m'avoir guidé jusque-là, mais ne m'attends pas, lui glissa-t-il. L'entretien risque d'être long... Je te revaudrai ça.

— Tu vas parler avec Vincent Baro, dit Jul comme s'il en doutait encore. Tout le monde le connaît, à cause de sa voix : il s'est brûlé les cordes vocales à force de respirer de l'oxygène pur dans les mines de production d'air du gouvernement. Que vas-tu lui dire ?

— Si on te le demande...

Son ami contint sa déception.

— Bon, je te retrouverai chez toi... Méfie-toi tout de même.

Avant que Lartigue ait pu lui demander ce qu'il entendait par là, il avait disparu.

L'un des gorilles demanda la raison de sa visite. Lartigue se contenta

de lui remettre le bout de pnéophyte prélevé sur l'un de ses plants. Un instant plus tard, il était introduit dans la résidence. Quand les portes s'ouvrirent devant lui, il sut qu'il avait gagné, du moins la première manche.

Il se trompait.

L'intérieur de la résidence tranchait avec celui de Fereydoun par son absence de luxe. Les murs étaient simplement recouverts de filets de nylon, auxquels on pouvait s'accrocher. Mais ce dépouillement paraissait trop voyant à Lartigue pour être naturel. Il était étudié. Vincent Baro représentait le peuple, n'est-ce pas ? Il faisait office de contre-pouvoir au sein du gouvernement.

L'homme était grand, ses traits fermes et énergiques. Lartigue eut un bref pincement à l'estomac, la partie ne serait pas facile.

Vincent Baro retournait le fragment de pnéophyte d'une main négligente. Il donnait l'impression de malaxer un pain de plastic, inoffensif tant qu'on n'y a pas enfoncé de détonateur-crayon. Lartigue pouvait être ce détonateur.

— Un morceau de pnéophyte, c'est cela ? dit-il d'une voix rauque. Cette plante Yuweh qui recycle l'air et une partie des déchets naturellement. Intéressant.

— Pas assez grand pour le replanter, répondit Lartigue. Mais j'ai ce qu'il faut... ailleurs.

— J'imagine que vous n'en cultivez pas dans votre conapt.

Lartigue se contenta de rire, s'efforçant d'oublier le nœud au creux de son estomac. L'entretien s'annonçait comme un affrontement.

— Je vous offre de vous battre à armes égales contre vos adversaires. Sans air, vous ne gagnerez pas.

Baro leva les sourcils.

— Contrairement à vous, je travaille pour la démocratie, pas pour moi. Je ne suis que son représentant.

Lartigue ne se faisait pas d'illusions sur ce que recouvrait le mot démocratie dans la bouche de Baro, même si celui-ci était sincère. C'étaient les mêmes, depuis toujours, qui gouvernaient. Une des leçons du *Traité des Masses Équivalentes*, corroborée par l'Histoire : les révolutions ne servent qu'à l'émergence de nouveaux chefs, quand le pouvoir des anciens devient trop ostentatoire.

— C'est au représentant que je m'adresse. Grâce au pnéophyte, personne n'aura plus à payer la taxe d'air. En un mois, il aura colonisé tous les secteurs morts, et vous serez à même d'agir. Le bien du plus

grand nombre, c'est pour cela que vous vous battez, non ? Tout ce que je souhaite, c'est participer aux négociations qui auront lieu alors... Et je veux également un autre logement. Je ne pourrai pas conserver mon conapt très longtemps.

Le délégué séditionniste laissa couler une minute de silence.

— Il est des époques où les anciens ont à apprendre des jeunes. Il me faut le temps de réfléchir. Pouvez-vous revenir demain ? À notre siège de la place Kavine, de préférence. J'ai passé l'âge des complots.

Lartigue opina d'un mouvement du menton. Lorsqu'il se retrouva dehors, il s'aperçut que ses mains tremblaient, et qu'il avait une terrible envie d'uriner. L'entrevue n'avait pas duré cinq minutes. Du strict point de vue des mots, elle pouvait être considérée comme un succès. Mais l'instinct lui soufflait qu'il n'en était rien. Qu'à un instant donné il avait commis une bétise, une énorme bétise.

*

* *

Chez lui, deux messages l'attendaient. L'un, coincé entre la table porte-repas et le mur.

« Repasserai plus tard – Orlane. »

L'autre, sur le terminal barbouillé :

« Conrad Lartigue / Veuillez vous présenter immédiatement au Service de Sécurité Populaire cinquième section / Sanction pénale n°4563 en cas de refus d'obtempérer. »

Suivait, en bas de l'écran, la mention que l'appel était facturé à sa charge. Orlane avait raison, les flics ne se risquaient pas dans le casb à moins d'y être obligés. Ils préféraient passer commande par vidéophone.

Que lui voulaient-ils ? L'agent qui l'avait accueilli sur Haute-Enclave, Braham, ne lui avait pas parlé de cela. Avaient-ils de bonnes raisons de l'interpeller ? Mais non, il n'était pas fait mention d'arrestation, ni d'inculpation d'aucune sorte. Sûrement un contrôle de routine. Ils n'étaient pas venus le chercher avec cette horrible camisole de force qu'il avait vu utiliser sur un tagueur contestataire. Mais cela ne prouvait rien. Lartigue préféra se dégager au plus tôt de cette corvée.

En cours de route il échafauda toutes les hypothèses imaginables. Avait-on deviné... Avaient-ils des soupçons...

Il arriva jusqu'au service, bloquant ses pensées afin d'éviter à

l'angoisse de s'installer. Le service se présentait comme un entrepôt haut de plafond, peu éclairé, où l'on se déplaçait toujours précédé de son ombre. Les salles étaient de simples panneaux de contreplaqué assemblés pour former des boxes numérotés. Un couloir principal d'une centaine de mètres de profondeur ouvrant sur une série de cellules individuelles très étroites, qui permettaient à peine de plier les genoux. Les portes étaient en bois grillagé, avec une fente pour glisser les repas. Lartigue chercha un guichet. Un employé taciturne prit sa carte de paiement délivrée par la Banque des Mines et le pria d'attendre dans le grand couloir encombré de monde, en attendant son tour.

Il s'installa près d'une cellule plongée dans la pénombre. Au bout d'une heure, un chuchotement remonta jusqu'à lui, et Lartigue s'aperçut qu'on lui parlait.

Il s'approcha en utilisant une aspérité de la paroi. L'homme était un clochard aux pieds et aux iambes déformés, étroitement serrés dans des bandelettes grises de crasse. Une vérole boursouflait le côté gauche de son visage, laissant l'autre miraculeusement intact.

— Trois dunars, mec. File-moi trois dunars. C'est le prix qu'ils veulent, ces salauds, pour un litre de brûle-gueule.

— Qui donc ? demanda Lartigue en fouillant dans sa poche.

— Les flics, pardi ! Sinon, qu'est-ce que je foutrais là, à ton avis !

Lartigue trouva les trois dunars en question, les lui remit. Une main pourvue de deux pouces saisit les pièces avec dextérité.

— J'ai été convoqué à ce service mais j'ignore pourquoi, dit-il.

— T'es pas d'ici, un nouveau-né se déplace plus facilement que toi. Tu serais pas... Je me rappelle pas. Y a des bruits qui courent, très récents, je peux rien dire. Ma mémoire, c'est une vraie passoire. Y a que le brûle-gueule qui m'intéresse.

L'attention en éveil, Lartigue ragea de n'avoir pas plus d'argent pour faire parler l'ivrogne.

— Le brûle-gueule, il est fait à partir de foies de poulets qu'on laisse macérer dans du jus d'algue. Le goût est dégueulasse au début, mais y paraît on s'y fait à la longue. Y en a qui trouvent ça bon. Des dégénérés. Moi, j'ai jamais pu m'y faire.

Il continua son soliloque pendant une heure. Puis brusquement il s'interrompit et fixa Lartigue avec suspicion. Ce dernier préféra s'éclipser. Il revint au guichet, demanda à voir le policier qui l'avait pris en charge à son arrivée, Braham.

— Il est absent, dit l'employé morose. Attendez, comme tout le

monde.

Il retourna dans le couloir, ressassant son entrevue avec Baro. Quelque chose le préoccupait, quelque chose d'infiniment important qui lui avait échappé. Mais la peur que les policiers aient découvert une partie de son projet l'empêchait de raisonner à froid.

Il dut encore patienter deux heures avant qu'un haut-parleur ne se décide à lui grésiller de se rendre au box 65. Un policier dans la cinquantaine fatiguée repoussa la porte derrière lui – un gond faussé lui défendait de la fermer tout à fait. Il lui demanda de se placer contre le mur et de ne pas bouger. C'était une paroi quadrillée de lignes bleues parallèles, tracées à la règle et au feutre gras, pour l'échelle. L'homme sortit un appareil photo et prit un cliché de face, un autre de profil.

— L'holographe est tombé en panne la semaine dernière, grommela le policier. Et on n'aura pas la pièce de rechange avant un mois. Ces photos, c'est pour vous fichier, pas autre chose.

Lartigue opina. Il se rendait compte qu'il s'était tracassé pour rien. Les policiers ne devaient pas être au courant. Leur administration était en pleine déliquescence, ils ne disposaient quasiment d'aucun moyen pour accomplir leur travail.

Lorsqu'il sortit du commissariat, une femme plia le journal qu'elle tenait entre ses mains et se mit à le suivre.

CHAPITRE VIII

LES RÉSERVOIRS

L'accueil d'Orlane se révéla plutôt froid lorsqu'il poussa la porte de son conapt.

— Vous êtes pâle, dit-elle abruptement.

Lartigue remarqua son visage inquiet, et il regretta de ne pas l'avoir tenue au courant. Il s'était montré indélicat avec elle. Il avait fait confiance à Vincent Baro, un politique. Dans ce cas, pourquoi pas elle ?

— Je suis surtout fatigué.

Il lui raconta tout : l'urne trafiquée dans laquelle il avait dissimulé le plançon de pnéophyte, ses incursions dans les secteurs morts, l'offre faite à Baro. Sa convocation par la police, qui lui avait usé les nerfs.

Un moment, elle resta stupéfaite. Puis elle explosa.

— Vous vous rendez compte de ce que votre intrusion dans nos affaires signifie ? Haute-Enclave est déjà au bord de la guerre civile. À cause de vous la situation va éclater.

— Elle se passera de moi pour éclater, de toute façon. Je ne cherche qu'à orienter son explosion... dans le bon sens.

La jeune femme eut un soupir exaspéré.

— Vous êtes un alchimiste, Lartigue. Vous avez le don de convertir l'hypocrisie en diplomatie. Mais vos mots ne signifient rien.

— Au moins, ce sont les miens.

— Qu'entendez-vous par là ?

Il domina l'agacement qui le gagnait.

— Oh, rien. Excusez-moi... Je sors d'une période de grande tension. Je suis à cran.

— Je ne suis pas payée pour vous servir de défouloir, dit-elle sèchement. Je vais faire un tour. Quand vous serez calmé, appelez-moi.

Difficile de claquer une porte en microgravité, mais Orlane y parvint. Lartigue resta immobile de longues minutes. Il avait promis à Jul de passer chez lui, mais il n'avait envie de voir personne pour le moment.

Il essaya de dormir, sans y parvenir. L'anxiété le maintenait éveillé. Impossible de se départir de cette impression d'avoir commis une erreur. Mais laquelle ?

Assailli par un pressentiment il sortit de son conapt et prit la direction des secteurs morts. Il se surprit à se retourner, pour s'assurer qu'il n'était pas suivi... C'était stupide. Les deux personnes au courant de son projet ne le trahiraient pas.

Et pourquoi pas, après tout ?

L'angoisse ne cessa de croître sur le parcours. La serre, la salle des cuves lézardées, la crypte à l'enfant. Quand il franchit le sas à soufflet et entra dans l'entrepôt désaffecté, un relent chimique l'avertit que ce qu'il craignait avait fini par se produire.

Il pensa d'abord à la rôdeuse.

« Un avertissement, se dit-il, les yeux écarquillés. Elle me donne un avertissement pour déguerpir de son domaine ! »

Il alluma la lampe portative. Le faisceau fouilla les bacs de gélose fracassés, flottant épars. Une rosée rougeâtre, corrosive, parsemait les parois. Des lambeaux de crème sale s'étiraient dans l'atmosphère. Lartigue éternua violemment, les fumerolles attaquaient ses sinus. Des boutures détruites par l'acide ne subsistaient que des racines noirâtres, encore fumantes. Plus rien d'utilisable. On avait voulu faire le nettoyage par le vide. Il n'y avait pas une heure que le désastre avait eu lieu.

Les yeux larmoyants, il se propulsa vers la sortie. Il ne pouvait rester plus longtemps, l'acide vaporisé rendait l'air irrespirable.

Il devait avertir Orlane, la mettre au courant de ce qu'il s'était passé. Il revint en hâte à son conapt, se retournant fréquemment pour vérifier si on n'était pas en train de le suivre.

Une femme à la chevelure rousse l'attendait. Au plafond, un homme était en train de vider ses étagères. Comme chez certains Enclavés, ses pieds avaient été modifiés de façon à faire office de mains.

Lartigue s'engouffra dans son conapt.

— Que faites-vous chez moi ?

La porte coulissa dans son dos.

— Ça se voit pas ? dit la femme. On dératise.

Ses cheveux rouge feu étaient réunis en un chignon serré. Lié à son avant-bras, au-dessus d'un gant de cuir tressé, un stylet enfilé dans une gaine.

Il pivota, comprenant trop tard. Un troisième homme, plus jeune, aux jambes longues, bloquait ses arrières. Souple comme une anguille. À l'instar de son compagnon, il portait une combinaison d'un gris-jaune délavé, crevée aux genoux et aux coudes. Les rigoristes se recrutaient dans la frange la plus pauvre du casb. Lartigue essaya de se représenter la conscience de tels hommes, mixtion de réflexes idéologiques fortement structurés, de pulsions affectives refoulées et d'une agressivité malade qui ne demandait qu'à s'extérioriser sur lui, l'étranger.

— Je suppose que vous êtes du syndicat.

Le quatre-mains arrêta sa fouille.

— On va te cuisiner, pour le principe. Mais ne te fais pas d'illusions. Tes ambitions perverses, ton absence de discernement et ton sens des valeurs faussé, tes activités malignes sont trop néfastes pour qu'on te laisse vivre. Un petit malin comme toi doit avoir planqué d'autres souches de saloperie yuweh quelque part. Tu comprendras qu'on doive se débarrasser de toi, hein ? Tu vas partager le sort des nuisibles : le recyclage.

C'était donc eux qui avaient dévasté ses cultures. Ce n'était pas logique. Le pnéophyte faisait le jeu des rigoristes, en libérant la population des producteurs d'air. Pourquoi dans ce cas l'avaient-ils détruit ?

— Tu nous as obligés à courir les secteurs morts, ajouta la jeune anguille – moi qui déteste ça. Avec les rats... La vermine recherche la vermine.

Son haleine empestait l'alcool de levure. Lartigue pensa machinalement : « Ce doit être sa première exécution, il se donne du courage. » Il éprouvait de la surprise. Ce n'étaient pas de simples tueurs à gages. Une idéologie sous-tendait leur action, une idéologie luisant dans la pupille glacée de leur regard.

« Calme-toi. De la discipline. Du sang coule toujours dans tes veines, ton cerveau fonctionne. Par conséquent, tu dois t'en servir. »

Gagner du temps.

— Si vous voulez augmenter ma cotisation, inutile d'employer ces moyens.

La Femme était en train de déplier la tablette porte-repas. Le quatre-mains eut un rire méprisant.

— Tu crois qu'il est du genre à supplier pour sauver sa peau ? Moi, je suis sûr que oui.

Sans réfléchir, Lartigue fit un brusque saut de carpe. L'embardée le

projeta sur la Femme.

— Merde ! lâcha-t-elle en heurtant la tablette, dont les charnières se rabattirent avec fracas.

Rebondissant, Lartigue attrapa une Fourchette dérivante, la lança sur l'anguille qui bloquait la porte. L'anguille n'eut qu'à lever le bras pour faire dévier l'ustensile, mais, pendant la seconde qu'il perdit, Lartigue crocha la cloison donnant sur le conapt de Jul, que celui-ci n'avait pas encore réparée. Si elle pouvait s'écarter suffisamment pour le laisser passer... Il sentit une main érafler sa cheville, entendit un juron. La cloison claqua sur lui. Il était passé.

Il s'élança vers la porte du conapt. Jul était absent. Peut-être cela valait-il mieux pour lui.

Derrière la cloison, le cri de la Femme, qui semblait diriger les autres :

— Ivo, ne le bloque pas ! On va s'amuser un peu.

Lartigue arracha presque la porte en sortant. La peur lui donnait des ailes. Ils ne le tenaient pas encore !

Il enfila le couloir en quatrième vitesse. Le casb recelait un nombre incroyable de cachettes, mais ses poursuivants le connaissaient sûrement mieux que lui. Le casb était le domaine des rigoristes. Vincent Baro lui avait dit de passer au bureau séditionniste. Peut-être y était-il déjà. S'il parvenait jusque-là, il était sauvé.

Il devait atteindre le métro.

Il regarda fugitivement en arrière, et une sueur froide imbiba sa chemise.

La femme en tête, ils ne se pressaient pas vraiment. Ils se contentaient de le suivre, accélérant parfois. Comptant sur le fait qu'il s'accuserait de lui-même, dans le désir inconscient d'en finir.

HaleStation, à trois pas. Il bifurqua au dernier moment, inséra sa carte de paiement dans la fente, déboucha en trombe sur le quai multicolore. Un agent faisait le pied de grue. Lartigue ne s'arrêta pas, il savait qu'il n'avait rien à attendre des autorités officielles.

Une rame tatouée de graffitis arrivait à quai. Il bondit à l'intérieur, sous le regard indifférent des quelques passagers assis. Les assassins étaient sur ses talons. Les portes se refermèrent en couinant, puis la rame repartit par à-coups, le faisant dériver vers l'arrière. Il se laissa aller ; l'accélération, pesant sur son oreille interne, donnait l'illusion de la gravité. Orlane lui avait dit que l'on pesait dans les trois kilos, trois kilos et demi.

« Comme un bébé en gravité terrestre, avait noté Lartigue. Un bébé

plutôt chétif. »

Une station le séparait de la gare Kavine. Le monorail brinquebalait lentement.

Il disposait de trois minutes pour récupérer.

Puis le wagon ralentit dans un bruit de ferraille, le forçant à changer de position. La porte s'ouvrit. Des personnes sortaient, d'autres entraient, pas trace de ses poursuivants. Ils avaient manqué le coche.

Il sortit de la station. La rame suivante serait là dans cinq minutes.

Haute-Enclave aussi avait sa place Kavine – même si elle portait le nom de sphère. Vladmir Kavine, le chercheur qui avait mis au point le traitement d'adaptation de l'homme à la microgravité. Tous ceux qui vivaient dans l'espace subissaient ce traitement séculaire dans leur enfance. Lartigue y était passé comme les autres. Le temps des pionniers au visage lunaire, aux jambes grêles et au squelette en gaufrette des documents d'archives d'avant le traitement Kavine, ce temps était loin.

En réalité, la sphère Kavine n'avait rien de sphérique : c'était un polyèdre régulier mais venteux. Lartigue déboucha d'une de ses faces internes par l'artère principale, très surveillée par des arbalétriers de la police. Le bureau séditionniste occupait la face la plus importante.

Lartigue se présenta à une sorte de guichet entouré de systèmes de contrôle. Un planton armé d'une petite arbalète logée dans un étui ventral, comme celles dont étaient dotés les policiers, lui fit signe de patienter à l'extérieur, tandis qu'il passait un coup de téléphone. L'angoisse de Lartigue monta d'un cran. Combien de temps allait-il devoir attendre ? Il n'avait guère d'avance sur ses poursuivants.

Puis le planton tapa contre la vitre du guichet. Lartigue se précipita. On lui tendit le téléphone.

— Conrad Lartigue ? Vincent Baro m'a parlé de vous, mais vous deviez passer plus tard.

La voix paraissait presque étonnée de sa présence.

— Des rigoristes me poursuivent, dit-il en hâte. Laissez-moi entrer, il n'y a que chez vous où je puisse être à l'abri...

— Je suis désolé, fit la voix à l'autre bout.

Adressez-vous à la police, c'est elle que ça regarde. Nous ne voulons pas d'incident dans nos locaux. De plus, il est hors de notre juridiction de...

— Vous ne comprenez pas. Je vous dis qu'ils veulent me tuer !

Appelez Vincent Baro, appelez votre délégué !

Il y eut un blanc, puis la voix se fit de nouveau entendre.

— Bon... Repassez-moi le garde.

Lartigue respira, en rendant le combiné. Le planton écouta, les sourcils froncés. Puis il sortit l'arbalète de son étui.

— Vous devez partir, monsieur Lartigue. J'ai ordre de faire feu si vous tentez de pénétrer dans ces locaux. Partez maintenant.

Il ne visait pas Lartigue, mais celui-ci ne voulait pas prendre le risque de se faire tirer dessus en passant outre à l'avertissement.

Les cinq minutes étaient écoulées. Ses poursuivants n'allaient pas tarder à arriver, ce n'était qu'une question de secondes. Il voulut humecter son palais desséché, mais la salive lui manquait.

— Essayez au moins de prévenir Orlane, lança-t-il en désespoir de cause. Dites-lui ce qui m'arrive !

L'autre haussa les épaules. L'angoisse était une expérience totalement nouvelle pour Lartigue. Jamais il n'aurait cru qu'un sentiment pût affecter son organisme aussi profondément.

Qu'auraient dit ses professeurs dans une telle situation ? Il l'ignorait, il était livré à lui-même. Et dans l'incapacité d'endiguer la peur qui déréglaït les niveaux supérieurs de ses processus mentaux, l'empêchant d'élaborer la moindre tactique. À la première visite des rigoristes, quand ils étaient venus lui extorquer de l'argent, il n'avait pas eu le temps d'avoir peur.

D'abord, il se rappela une maxime du *Traité* : « La peur, c'est le danger, plus le temps. »

Puis : « Les Lartigue ne se font pas tuer sans réagir », espérant, par l'amour-propre, fouetter son courage. Mais il était trop intelligent et trop froid pour être dupe de ses propres paroles. Qu'avait fait son père, sinon se laisser tuer ? Il était allé au-devant de ses bourreaux, en choisissant le suicide.

Les premiers voyageurs débouchaient du tunnel de métro. Ils arrivaient.

Ses jambes réagirent pour lui. Elles le lancèrent dans une direction au hasard : les mûrisséries de levure.

Un rire féminin le rattrapa.

— Pourquoi fuis-tu, Conrad Lartigue ? Les séditionnistes te rejettent, la police n'interviendra pas non plus. Ici, personne ne voudra t'aider, pas même la pute du gouvernement, tout le monde se fiche que tu meures ! Allons, facilite-nous les choses, et ça ira vite !

Lartigue ne répondit pas. Il se propulsait à l'aide de ses mains et de ses pieds, comme il pouvait. Les anciens secteurs de production, d'immenses cavernes au ventre vide ou tapissé de commerces précaires. Au bout de trois minutes, un signal lui indiqua qu'il atteignait une fourche. Quelques passants le regardèrent sans comprendre. L'embranchement donnait à gauche sur les réservoirs d'algues et de serraticulture, à droite sur les mûrisséries.

D'après ce que lui avait dit Braham la première fois, les réservoirs rejoignaient un des grands puits de ventilation perçant l'astéroïde de part en part. Il obliqua vers la gauche. Au moins, par là, il disposait d'une issue.

Au moment où il déboucha dans un couloir bétonné, il perçut le juron des assassins sur ses traces.

— Imagine pas t'en tirer, politicien de mes fesses ! Même avec de bonnes jambes, tu pourras pas courir éternellement, et le monde est petit... microscopique !

Un panneau indiquait :

RÉSERVOIR ATLANTIQUE – DÉFENSE D'ENTRER.

L'écho renvoya les questions que la femme à cheveux rouges posait à un des passants. Lartigue serra les dents. Nulle part sur l'astéroïde il ne pourrait se terroriser bien longtemps, tôt ou tard ils finiraient par le dénicher. Ce monde regorgeait de gens prêts à le dénoncer.

— Nous savons où tu te caches. Crois-moi, on va te faire souffrir, avant de te mettre en perçe !

Lartigue ouvrit la porte étanche à la main, entra dans une grande salle. Immédiatement, ses sinus se gorgèrent d'humidité.

Il leva des yeux embués par l'atmosphère saturée. Un instant, le saisissement l'immobilisa.

Au centre de la salle carrelée de faïence, un million de litres d'eau trouble s'aggloméraient en une masse translucide, approximativement sphérique. L'énorme bulle suspendue au-dessus de lui était traversée par d'épais tuyaux de pompage, formant des piliers d'équilibre. Sur un rail d'aluminium fixé le long de l'un d'eux glissait une cabine étanche toute cabossée.

Lartigue se secoua, tourna le volant de fermeture de la porte en reniflant. La surface liquide frémissait sous des rampes halogènes. Des vagues de miroitements parcouraient les carreaux du sol, comme dans une piscine. Des treillis, où croissaient des algues brunes génétiquement adaptées à l'apesanteur, étaient fixés aux piliers immergés. Au cœur de la bulle, des chaînes d'acier couvertes de coquillages s'entremêlaient. Quelque part résonnait, démultiplié à

l'infini, un plicploc de caverne.

Un ouvrier en combinaison orange sortit de la cabine motorisée, pour l'interpeller.

— Eh, vous ! Vous n'avez rien à faire ici, vous êtes en infraction ! Qui vous a permis d'entrer ?

Lartigue se propulsa vers lui.

— Arrêtez-moi si ça vous chante. Profitez-en pour faire la même chose avec les hommes qui essaient de me tuer.

Une lueur dans l'œil avertit Lartigue que le technicien avait compris à qui il avait affaire. Le mot avait dû passer.

— Filez. Je ne peux pas vous aider, mais le puits de ventilation est par là, après le stockage d'égout. Comptez deux réservoirs pleins, tout droit.

Il désignait l'entrée d'une autre salle ronde, à une vingtaine de mètres.

— Auriez-vous une arme ?

Le technicien secoua la tête d'un air buté. Puis il se ravisa, arracha d'une bande velcro de son pantalon une clef à molette à manche de caoutchouc durci.

— Vous êtes séditionniste ? s'étonna Lartigue.

L'autre secoua de nouveau la tête en signe de dénégation.

— Les séditionnistes sont dans l'erreur. Si vous mourez, vous ne pourrez vous en prendre qu'à vous-même. Mais ça m'ennuierait de voir quelqu'un se faire massacrer sans avoir la possibilité de se défendre.

« Un bon Samaritain », songea Lartigue, se référant à son répertoire d'expressions krétiennes désuètes.

— Merci.

Il glissa l'outil à sa ceinture.

— Si je m'en sors, je ne vous connais pas.

L'autre hocha la tête. La porte coulissait sur ses gonds. Les assassins apparurent.

— Le voilà ! s'exclama le quatre-mains en le montrant d'un orteil.

— Il a quelque chose sur lui, ajouta le plus jeune. Un outil en métal.

Le technicien était remonté dans sa cabine de contrôle cabossée, comme si de rien n'était.

Lartigue prit appui sur les encoches et les poignées de marche du sol, pour progresser par bonds vers le réservoir Pacifique. Il ne tourna

pas la tête pour vérifier si ses trois poursuivants l'imitaient. En discutant, il avait gaspillé l'écart qui le séparait d'eux. À présent, il s'agissait de le grignoter à nouveau.

Un couloir tapissé de conduites le mena dans une salle identique à la précédente, au sol de faïence. Les autres se rapprochaient, il pouvait entendre le sifflement exacerbé de leurs respirations.

« Jamais je n'aurai le temps d'atteindre le puits. »

L'affolement le gagnait. Que pouvait-il faire, mais que pouvait-il faire ?

Il croisa d'autres personnes, qui le regardaient avec curiosité, sans lever le petit doigt. Une bouffée brûlante embrasa son cerveau.

« Je ne leur ferai pas le plaisir du spectacle de ma mort, non ! »

Il regarda le globe ambré, à cinq mètres au-dessus de lui, maintenu par l'adhérence des molécules de surface entre elles, qui formaient une taie grelottante parcourue de froids miroitements.

« Tu perds trop de temps à en faire le tour, en utilisant les bords. Tu es en microgravité : sers t'en. »

Il tourna la tête en direction du couloir d'accès. Les rigoristes venaient de s'y engager, l'un après l'autre. Ils souriaient, sûrs de leur affaire.

Lartigue se campa sur ses jambes. En se propulsant vers le haut, il pouvait atteindre directement la sortie donnant sur le dernier réservoir. Il savait que ce faisant, il avait toutes les chances de se faire napper par la "peau" de la masse liquide qu'il frôlerait. Le premier conseil pratique que lui avait donné Orlane était de ne jamais quitter un appui. Mais c'était le seul moyen pour lui de reprendre de l'avance.

Il écarta les bras, ploya les genoux. L'élan devait être calculé au plus juste : une fois lancé, il n'aurait plus la possibilité de la rectifier.

Goût de bile au fond de la gorge. Il déglutit, pour chasser l'âcreté. Une brusque détente l'envoya vers le "haut".

Il lui fallut une seconde et demie pour se rendre compte qu'il avait mal estimé sa trajectoire.

CHAPITRE IX

LA MER MORTE

Lartigue poussa un juron. Il ne lui manquait que quelques centimètres pour passer au large de la surface bombée. Gigoter ne servirait à rien, il tombait en chute libre. Il respira profondément. Ses muscles absorbaient le pic d'adrénaline. La surface se rapprochait. Il tenta de rassembler les souvenirs des cours de dynamique, au lycée... Quelques instants pour y arriver. Voilà ! Pour changer la direction du mouvement, il fallait un point d'appui. Et c'était précisément ce qui lui faisait défaut.

Ou bien... Il tendit les bras. Deux secondes le séparaient du choc. Une. Il les abaissa brutalement vers l'eau, mains à plat. L'espace d'un centième de seconde, la pellicule cristalline résista à la claqué. Suffisamment longtemps pour imprimer la poussée nécessaire au changement de cap. Lartigue rentra les genoux à temps, avant que ceux-ci ne percutent l'eau à leur tour.

Il retint un cri de joie : à présent, il tombait droit vers le couloir de sortie, escorté d'une danse scintillante de globules qui s'entrechoquaient autour de lui, satellisés, pour s'amasser en molles amibes.

Une manille passait à portée, il l'agrippa. Le transfert brutal de sa masse accrue par la vitesse lui fit heurter rudement la paroi, où il rebondit. Arquant les jambes, il se redressa maladroitement.

De l'autre côté de la salle, deux des poursuivants s'étaient immobilisés. Leur regard suivait l'anguille, lancé à la suite de Lartigue.

L'eau le captura en une seconde. Il plongea la tête la première, incurvant la surface en cratère, puis la crevant. L'onde excentrique souleva un mince rempart d'eau ovale qui se détacha en s'évasant.

Durant une seconde, il resta immergé jusqu'à la taille, ses longues jambes battant le vide comme une danseuse de ballet nautique. Les remous produisirent des cavitations, qui se mirent à dériver vers le centre de la bulle.

Puis, à force de contorsions, il parvint à se retourner.

Il eut un hoquet.

— Aidez-moi ! Léna, Edman, je sais pas nager ! Grouillez-vous !

La femme retint le quatre-mains.

— Laisse-le, il y a mieux à faire. On reviendra le chercher plus tard.

Lartigue n'en écouta pas davantage. Il avait obtenu l'avance qu'il désirait, ce n'était pas le moment de la perdre. Il s'engouffra dans un couloir couvert de grosses tuyauteries glougloutantes, dépassa une porte verrouillée sur une piscine d'algoculture. Derrière lui, les nervis s'étaient remis en chasse. Les appels de l'anguille résonnèrent une dernière fois, affaiblis :

— Eh, quoi, m'abandonnez pas !...

Sur la porte du réservoir d'eaux usées était inscrit au pochoir : toxique. Inconsciemment il fronça le nez, l'air dégageait une puanteur infecte. Cette fois, il se contenta de ramper le long des parois de marche : il n'avait nulle envie de réitérer son acte, ce genre d'exploit, on ne le réussissait qu'une fois.

« On aurait pu appeler cet égout *Mer morte* », se dit-il en avisant le noyau de vase au centre de la minuscule planète d'eau saumâtre. Des plaques spongieuses de champignons flottaient sur la couche périphérique.

Ses poursuivants ne perdaient plus de temps à lui parler. L'un des leurs était hors course. Ils couraient silencieusement à ses trousses, regagnant peu à peu le terrain perdu.

Il sortit du réservoir et emprunta le dernier couloir, priant pour que le rigoriste qui lui avait donné la clef à molette ne lui ait pas menti.

De l'air frais hululait vers le bas, chassant la pestilence de l'égout.

Le tunnel de quatre mètres de diamètre était barré par une chaîne, où s'accrochait l'écriteau :

RÉSERVÉ AU SERVICE D'ENTRETIEN

Il décrocha la chaîne et suivit les trémolos du vent jusqu'à la bouche d'aération. Il se faufila à travers d'épaisses lames pivotantes servant à moduler le débit d'air à la façon de gigantesques stores verticaux.

Ses pieds touchèrent une passerelle grillagée, fixée à une poutre à la peinture cloquée courant le long d'un boyau interminable. Une ampoule, tous les cinq mètres, distribuait une maigre lumière. L'air se déplaçait de haut en bas, c'est-à-dire en direction de ses pieds. Au centre de la veine aéraulique, il atteignait la vitesse d'une bourrasque.

La poussée élastique du souffle pesant sur ses épaules compensait l'absence de gravité.

Il regarda par les persiennes. Ses poursuivants n'étaient plus qu'à vingt mètres. Il chercha des yeux le système de fermeture. Le trouva : un gros bouton-poussoir rouge surmonté de l'inscription URGENCE.

Le bouton-poussoir refusa de s'enfoncer. Les deux assassins

comprirent les intentions de leur proie. Ils se détendirent brutalement, pour foncer en chute libre dans sa direction.

Prenant appui contre l'une des lames, Lartigue pesa de toutes ses forces sur le bouton de plastique. Quelque chose céda à l'intérieur, et les lames se rabattirent dans un claquement. Il eut juste le temps de retirer sa main avant qu'elle ne soit tranchée net. Une seconde plus tard, le double choc des pieds de la femme et des mains postérieures de l'homme fit vibrer le rempart d'acier.

La cage ouvrait sur un escalier tournant très raide, interminable ruban d'ADN déroulé se perdant dans les deux directions opposées. Lartigue passa la tête par l'ouverture de grillage – il eut un recul instinctif. L'espace d'une milliseconde, il cessa d'exister. Sous le plancher d'expansé poreux, quatre ou cinq cents mètres d'abîme lui avaient sauté à la figure.

« Ce n'est pas le moment d'avoir le vertige. Surtout quand il n'y a ni haut ni bas. »

Le conduit, d'une vingtaine de mètres de circonférence, était percé à intervalles réguliers de bouches semblables à celle qu'avait empruntée Lartigue. Des gaines plus ou moins grosses – câbles supraconducteurs isothermes, écheveaux de fibres optiques – couraient sur les parois, se chevauchant parfois.

Il commença à descendre, se cramponnant de toutes ses forces à la rampe.

L'expansé se gondolait sous la pression de ses pieds. L'air véhiculait des fracas de tuyauterie. Il lui fallait descendre d'une vingtaine de mètres, cent marches environ, pour parvenir jusqu'à une cage inférieure communiquant avec un autre niveau.

Il avait parcouru la moitié du chemin, quand des exclamations lui apprirent que ses poursuivants avaient réussi à entrebâiller l'ouverture. Il y avait certainement un système manuel, toutes les portes étanches en possédaient un. Mais ils devaient avoir des problèmes, sinon ils seraient déjà sur la plateforme.

Chaque segment d'escalier était fixé à la poutre maîtresse par deux écrous à chaque extrémité. Avec la clef à molette, Lartigue pouvait enlever trois écrous sur quatre à l'un des tronçons, le pousser dans le vide. Ses poursuivants se retrouveraient isolés plus haut.

Il décrocha la clef à sa ceinture et se mit au travail.

Le premier écrou sauta lorsqu'un long grincement l'avertit que les lames venaient de se rouvrir. Il s'acharna sur le deuxième. Ce fut l'affaire de quelques secondes. Les autres l'aperçurent, qui descendait

le long des marches alternes et s'immobilisait à l'extrémité inférieure. Leurs voix creuses résonnèrent, amplifiées :

— Qu'est-ce qu'il fabrique ?

— Grouille-toi, Edman, il va nous filer entre les pattes !

Le troisième écrou tomba dans la main de Lartigue. Il leva les yeux – trop tard : le quatre-mains apparaissait au bout de la section dévissée.

Lartigue remonta de cinq degrés, passa un bras à travers une marche, poussa.

Tout d'abord, rien ne se passa. Edman écarta les lèvres dans un sourire ironique, exhibant dans sa main antérieure gauche un couteau de chasse cranté sur un côté.

Lartigue lui jeta la clef à la tête. Le rigoriste se pencha avec nonchalance, et l'outil rebondit contre l'axe de l'escalier en colimaçon, pour aller se coincer entre deux traverses. Il ricana.

— Tu viens de gâcher ta dernière chance. C'est moi qui vais t'ouvrir.

À ce moment, la section se désolidarisa des deux tronçons attenants, se plia lentement vers le centre du puits. Lartigue fut jeté plus bas, tandis que le quatre-mains, déséquilibré, laissait échapper son arme. Celle-ci tinta contre le métal de la rambarde, avant d'aller se fondre dans le vide.

— Edman ! cria sa comparse du tronçon supérieur. Essaie de te raccrocher, je suis bloquée, moi !

— Merde, je sais !

Il haletait. L'ampoule accrochée à la poutre éclata dans un claquement. Lartigue se remit sur ses jambes, et continua sa descente, les yeux rivés sur le tueur qui se retenait tant bien que mal à une traverse. Il avait vaguement conscience qu'un individu était en train de mourir, mais il évita soigneusement cette pensée d'affleurer, de peur de revenir en arrière.

Le tronçon continuait de dériver vers le centre, presque à angle droit. Le regard de Lartigue se porta sur la pliure de métal. La rupture était proche.

À présent, il avait atteint la cage du niveau inférieur.

Il y eut un froissement. Lartigue se retourna, vit l'homme en difficulté. Il se maudit, puis commença à regraver les marches. Tant pis si cet homme avait essayé de le supprimer, il fallait le sauver.

Dans un à-coup, le tronçon pivota d'un quart de tour. Edman poussa un cri et lâcha prise. Lartigue ne put qu'assister, impuissant, à la

chute. Lente d'abord, puis plus rapide à mesure que le quatre-mains s'approchait du courant central.

Il détourna les yeux, il ne pouvait plus rien pour lui. Il faudrait moins d'une minute pour que le corps arrive au fond du conduit. La vitesse acquise l'aplatirait purement et simplement. À moins qu'il ne rebondisse, encore et encore, réduisant tout son squelette en esquilles, comme le bras de Jul dans le robot broyeur.

Lartigue ne voulait pas être là pour le voir. Il se glissa entre les lames ouvertes de la persienne.

Maintenant, où aller ?

La survivante, Léna, était toujours à sa poursuite. Elle ne le lâcherait plus avant d'en avoir terminé avec lui. La première chose qu'elle ferait, après avoir récupéré son ami prisonnier dans le globe aquatique, serait de revenir à son conapt. Il fallait renoncer à y remettre les pieds.

L'habitation d'Orlane. C'est là qu'il devait se rendre en premier.

Il prit la correspondance la plus proche. Durant le trajet, il s'efforça de se calmer, sans vraiment y parvenir.

En arrivant au conapt de la jeune femme, il ne put que constater ce qu'il redoutait. Elle était ailleurs. Le sort s'acharnait contre lui. Où pouvait-elle se trouver en cet instant ?

Il glissa un message sous la porte, avec ces quelques mots : « Cultures détruites. Rendez-vous là où le contrat a été scellé ».

Il traversa l'avenue, en direction de *l'Orbite-piège*.

Le bar était désert à cette heure. Le mixeur d'agrumes ronronnait sur le comptoir. Lartigue prit une bouteille de bière d'algue, et s'installa dans un siège avec vue sur l'avenue. De là, il pourrait surveiller les alentours, au cas où la jeune femme arriverait... Au fait, elle pouvait se trouver chez lui en ce moment même. Il inséra sa carte dans la fente d'un vidéophone encastré dans le comptoir, composa le numéro de son conapt. Personne. Il raccrocha rageusement.

Il ne lui restait plus qu'à attendre.

*

* *

Le tintement de la porte d'entrée le tira de sa somnolence. Le reflux de l'adrénaline avait emporté sa conscience, et...

— Lartigue. Je te trouve enfin.

Il leva les yeux. Ce n'était pas Orlane.

— Léna !

— J'aurais aimé que ça se passe plus lentement, dit celle-ci. Mais je n'ai vraiment pas le temps.

Lartigue calcula ses chances. Au corps à corps, elles étaient nulles.

La tueuse aux cheveux de feu avait dégainé sa lame. Lartigue n'eut pas le temps de réagir, le stylet s'enfonça dans la jointure du pouce et de l'index. À peine une piqûre. Il se jeta en arrière, ramassa sa bouteille de bière, la cassa.

— Curare synthétique, sourit-elle en reculant. Tu es déjà mort.

Il comprit alors pourquoi elle portait un gant de lanières de cuir : pour se protéger d'une égratignure, quand elle tenait l'arme par la lame. Une minute, à quelques secondes près, à vivre. Il lâcha son tesson, qui se mit à dériver. C'était fini.

La porte éclata. La tête de Léna pivota. Puis fut brusquement jetée de côté, avec un craquement bref.

— Orlane !

Dans le quart de seconde qui s'écoula, elle vit le stylet et l'entaille. Encore une demi-seconde, elle attrapa Lartigue sous le menton et l'allongea sur le comptoir. Le corps de Léna basculait, flottait lentement vers l'arrière-salle. Orlane fit sauter le bol du mixeur d'agrumes, mit en marche la lame circulaire. Elle souleva le bloc-moteur.

— Serre les dents, dit-elle en immobilisant son bras.

Il n'eut pas le temps de réagir. La lame cria... suivie de près par Lartigue, quand le tendon entaillé résista. Le sang gicla, très rouge, des bulles de sang partout, sur lesquelles dérapa la réalité...

Il ouvrit les yeux avec précaution.

Ses jambes étaient sanglées dans un lit d'hôpital. Un pyjama de papier jetable le couvrait. Il ne mit qu'une minute à reconnaître la main, posée sur une étagère en face de lui, dans un bocal Thermos à un degré au-dessus de zéro, comme étant la sienne. Une tache noire entourait l'endroit de la piqûre.

« Elle a fait cela proprement, la section est parfaitement nette au niveau du poignet », songea-t-il comme s'il s'agissait d'une autre main que la sienne. Un halo d'irréalité l'enveloppait. « Il faudra que je la remercie. »

Il referma les yeux, retomba presque immédiatement dans un

sommeil vide. Lorsqu'il se réveilla à nouveau, Orlane était à son chevet. Elle paraissait lasse. La main n'était plus sur l'étagère, mais au bout de son bras. La tache noire était là. Il tenta de remuer les doigts. Ceux-ci répondirent avec un temps de retard. Elle ouvrit une sorte de boîte de conserve et commença à lui donner la becquée.

— Vous me rembourserez les frais d'intervention plus tard... Bon, votre petite crise d'aventurite est terminée ?

Il hocha la tête en mâchouillant la bouillie qu'elle venait de lui enfourner. Elle lui fit raconter son aventure, bouchée après bouchée, puis s'exclama :

— Dites-moi. Vous y tenez si peu que cela, à votre peau ?

— J'ai mal calculé les risques, voilà tout.

— Non. Vous avez eu une chance extraordinaire. Le genre de chance qui ne se renouvelle pas.

Il lui prit la boîte de pâte alimentaire des mains, la déposa sur la table de nuit.

— Je ne lui en demande pas tant. Depuis combien de temps suis-je ici ?

— Quatre jours. Beaucoup de choses ont changé. Vous avez survécu aux attaques de deux tueurs, la police a établi qu'il s'agissait de sympathisants rigoristes exclus récemment de la fratrie. Cela vous donne une crédibilité politique après des séditionnistes. Vincent Baro doit commencer à vous prendre au sérieux.

— Deux tueurs ? Trois, vous voulez dire.

Elle le regarda sans comprendre.

— Oubliez ça, dit-il pensivement. Étonnant que je sois encore vivant. On ne m'apprécie guère, dans le coin. Si je meurs, cela vous ennuerait-il de placer un bouquet de digitales aux côtés de mon corps, avant le recyclage ?

La jeune femme le regarda en dodelinant légèrement de la tête. Ses doigts se croisèrent, se décroisèrent. Elle était gênée.

— Des digitales ? Ce sont des plantes, hein ?

— Des fleurs.

Elle eut un sourire fatigué.

— Je ne sais pas s'il en existe sur Haute-Enclave. Ça m'étonnerait. Enfin, si ça peut vous faire plaisir... Je vous ai surveillé discrètement. Il faudra vous trouver un autre logement, où je pourrais vous avoir sous la main... Mon conapt, par exemple, en attendant mieux. J'espère que votre expérience vous aura appris la nécessité de posséder une

arme.

— Merci, vous êtes une mère pour moi. Mais rien de bon ne peut sortir des armes. Je m'en suis bien passé jusqu'à présent.

Elle leva les yeux au plafond, mais ne dit rien.

— Je ne crois pas qu'on tente quelque chose contre vous pendant un bon moment, plusieurs jours en tout cas... Si toutes vos cultures ont été détruites, vous êtes devenu inoffensif, du moins provisoirement. Même les flics gouvernementaux ne sont pas venus, ce qui signifie que l'affaire a été étouffée, quelque part dans la hiérarchie. N'oubliez pas que vous êtes un marginal, un corps étranger, donc que vos activités sont suspectes aux yeux de tout le monde. J'ai à faire, maintenant. Je passerai vous prendre dans deux heures.

Il hocha la tête.

— J'ai la télé.

Songeur, il la regarda partir. Sur la table de nuit, à côté de la boîte de nutriments, se trouvait une fente surmontée du symbole de la télévision. La carte de paiement introduite, le poste s'alluma. Il sélectionna sur la grille une chaîne d'information locale. Presque immédiatement, il se dressa sur son séant.

«... à la suite d'un malencontreux accident. Cette mort soulève une fois encore le problème de la sécurité dans les secteurs de production automatique. Ivo Sharan, d'après des témoignages convergents, avait l'habitude d'enfreindre les consignes de non-circulation pour...»

L'écran montrait l'intérieur d'un réservoir à gravité nulle, que Lartigue connaissait pour y être allé deux jours plus tôt. L'image se cadra sur le globe translucide, zooma. La chevelure déployée de l'anguille effleurait la surface, évoquant une touffe d'algues brunes détachée d'un treillis. Bouche béante en gros plan, la figure bouffie et blanchâtre ne laissait planer aucun doute sur l'origine du décès. Visiblement, Léna n'était pas revenue sur ses pas pour porter secours à son compagnon en train de se noyer.

Il se rendit compte alors seulement que l'anguille était toute jeune, à peine dix-huit ans. Probablement moins. Encore un gosse – mais déjà un robot dévoué à la cause, dépourvu de sens critique et de personnalité propre.

« On vient de découvrir que les bagarres sanglantes dans les forges chimiques étaient dues à l'insertion, dans les compresseurs de ventilation, de diffuseurs d'hormones d'agressivité. Le secteur a été évacué, en attendant que les hormones se désactivent d'elles-mêmes. L'opération devrait durer quatre jours. Cette tentative de déstabilisation n'a évidemment pas été revendiquée, mais on peut

penser, après l'arrestation dans l'œuf Forell de deux activistes et le projet de loi de désarmement du casb...»

Il coupa le son. Il remonta la manche froissée de son pyjama, regarda la cicatrice cerclant son poignet, la trouva discrète, presque invisible.

Quelque chose clochait, des détails.

Orlane. Elle lui avait sauvé la vie, bien sûr... Mais pourquoi avait-elle tué Léna, alors qu'elle aurait pu la neutraliser, en lui tirant dans les mains ? Un ennemi en vie est toujours plus utile qu'un mort. Au lieu de cela, elle lui avait défoncé la nuque.

Et puis, elle était demeurée introuvable quand il avait besoin d'elle, malgré ses recherches. D'un autre côté, si elle travaillait pour les rigoristes, pour quelle raison serait-elle intervenue ? Elle ne pouvait pas être un agent séditionniste ou gouvernemental infiltré chez les rigoristes, cela ne collait pas non plus.

Enfin, pourquoi avait-elle mentionné deux, et non trois assassins ?

« Trop d'interrogations, murmura-t-il pour lui-même. De la méthode. Trouver les bonnes questions. Le bon fil de la toile. »

Le plus simple était de l'interroger. Mais désormais, il ne pouvait plus avoir confiance en elle. Il ne *devait* plus lui faire confiance.

CHAPITRE X

CHEZ ORLANE

Quand elle pénétra dans la chambre, il finissait de s'habiller.

— Où étiez-vous ? demanda-t-il.

Elle s'immobilisa.

— Qu'est-ce qui vous prend ? Je suis allé faire mon rapport au service de contrôle. Sans mentionner l'incident, naturellement. Vous vous feriez expulser... Peut-être est-ce ce que j'aurais dû faire, après tout. Pour me débarrasser de vous.

— Excusez-moi, j'étais inquiet à votre sujet. Je vais vous gêner, à vivre dans votre conapt.

Elle haussa les épaules.

— Ce ne sera que provisoire. Bien, allons-y. Pendant une semaine, ménagez votre main.

Durant le trajet, il remarqua les cernes sous les yeux de la jeune femme, la fatigue qui imprégnait ses mouvements. Cela le troubla. Elle l'avait veillé pendant sa léthargie postopératoire, cela ne faisait aucun doute.

« Qu'est-ce que ça prouve ? Que si elle joue un rôle, elle le joue bien, c'est tout. »

Il cessa d'y réfléchir. Sans informations, il était condamné aux hypothèses.

Ils sortirent de l'hôpital, empruntèrent le métro circumplanétaire. Par mesure de prudence, Orlane leur fit décrire un itinéraire compliqué, avant d'arriver enfin à son conapt.

Elle lui dit d'attendre une minute à l'extérieur. Puis lui cria de venir.

Dans le conapt, presque deux fois plus grand que celui de Lartigue, régnaient un désordre et une saleté de wagon-restaurant, un véritable capharnaüm d'objets plus ou moins personnels : plateaux-repas vides, bibelots ébréchés et ustensiles agglomérés par des bagues aimantées, cartouches standard couvrant tout un mur d'étagères grillagées, blocs de papier qui étaient peut-être des livres, vieux jouets, matériel vidéo de récupération... et un homme nu, mollement sanglé dans le lit.

Orlane le réveilla sans manière, fit un paquet de ses vêtements et le

jeta dehors à moitié endormi.

— Vous traitez toujours vos amants ainsi ? dit-il un peu ébahi.

— Seulement ceux dont je ne me rappelle pas le nom. Vous avez faim ? Soif ? Il doit rester quelque chose dans le frigo, si l'autre abruti n'a pas tout mangé.

Lartigue opina d'un geste vague et farfouilla dans le coin-cuisine. Il y avait des briques de lait de soja et de jus de carotte, dont la face supérieure était une feuille d'aluminium où pouvait se planter une paille. Des barquettes sous cellophane tatouées des lettres « PPb ». Quatre plateaux-repas empilés l'un sur l'autre, dont la date de péremption avait expiré depuis deux jours.

— Ils sont encore bons, dit Orlane. On peut les faire durer près d'une semaine, en lavant la nourriture avant de la manger. Le genre de truc qu'on apprend dans les temps difficiles.

Lartigue referma le frigo et la regarda avec étonnement.

— Il y a vingt ans, des troubles graves ont eu lieu. La plupart des usines minières fermaient, faute de ressources à exploiter. Les médias étrangers n'en ont pas parlé, le secret fut bien gardé... Depuis ce temps-là, Haute-Enclave n'en finit pas de mourir. Au moins six personnes sur dix ne travaillent pas. Il n'y a pas que les rigoristes à attendre du changement. Nous en sommes tous plus ou moins là.

— Combien sont rigoristes dans la population ?

Elle eut un geste vaporeux.

— Peut-être dix pour cent. Ce sont des nationalistes... Ils ont raison sur certains points. L'autonomie, le retour aux sources...

— Vous tenez des propos rigoristes. Ils misent sur le pourrissement du système, ils regrettent le bon vieux temps de la survivance, un passé qu'eux-mêmes n'ont jamais connu. Le mythe du surhomme, plus grand, plus fort. La division de la société en élus, et les autres qui ne comptent pas. Vous êtes trop intelligente pour vous laisser prendre à leurs harangues.

Elle fit une boule des draps sales du lit, les tassa à coups de poing dans un placard déjà débordant. Puis elle parla d'une voix posée.

— Je suis assez grande pour prendre mes décisions toute seule. Vous n'avez jamais manqué de rien, vous. Vous ne pouvez pas savoir ce que je peux ressentir.

Lartigue dut admettre qu'elle avait raison – du moins sur ce dernier point.

— Parfois, vous êtes tellement superficiel, ajouta-t-elle. Ou bien vous avez la naïveté des idéologues. Ils ont de drôles d'idées sur la

société. Ils y pensent comme quelque chose de vivant, qui a sa volonté propre. Comme ces adeptes de sectes primitivistes qui pensent à la Nature comme à une personne.

Il s'inclina jusqu'à terre.

— Je préfère la superficialité à la naïveté. Mais je considère votre appréciation comme un compliment. Ne vous méprenez pas, c'est par économie que j'aime la superficialité. Elle permet, quand on a à rentrer en soi-même, de ne pas aller trop loin.

Il s'approcha du mur d'étagères grillagées, près d'un terminal scellé à la paroi, bloqué en mode veille. Des cartouches vidéo s'alignaient, la tranche étiquetée de 1 à 160. Certaines comportaient des étoiles.

— Vous vous installerez ici, dit Orlane en lui montrant un pan de mur miraculeusement vierge, au-dessus de l'entrée. Je collerai un matelas, et des attaches velcros pour vous maintenir. Ici, la gravité avoisine le deux-centième.

— Ces cartouches, là, qu'est-ce que c'est ?

Elle tripota machinalement la balafre, sur sa joue.

— Un peu de tout. Des souvenirs personnels. Les cartouches avec des étoiles, ce sont de vieux samizdatvidéos datant des troubles dont je vous ai parlé.

— Des quoi ?

— Des samizdatvidéos. Pendant les grèves, c'était par ce moyen que s'exprimaient les dissidents du régime. Peu de rigoristes, ce n'était qu'un groupuscule à l'époque. Surtout des séditionnistes. Des petits spots politiques de trente secondes injectés dans le réseau câblé, à partir de dérivations illégales. Les pirates disposaient de quinze minutes avant d'être repérés. Généralement, ils les inséraient dans des encarts publicitaires, ou même dans le circuit vidéophonique.

— Une mode qui revient. Quand je suis arrivé, j'en ai vu un. Entre deux publicités. Un appel à la désobéissance civile, je n'ai pas tout compris.

Entre les cartouches, des tracts jaunis dépassaient.

— La possession de documents sur papier est un délit, dit-elle en riant. J'espère que vous ne me dénoncerez pas.

— Je ne crois pas qu'on prendrait quoi que je puisse dire en considération, répondit-il le plus sérieusement du monde.

Il désigna la cicatrice sur sa pommette, qu'elle n'avait pas cessé de caresser.

— Votre cicatrice, vous n'avez jamais pensé à vous la faire retirer ?

Elle secoua la tête.

— Je connaissais quelqu'un, il ne s'est jamais réveillé d'une anesthésie générale après une opération banale. Alors, quand ce n'est pas indispensable...

Lartigue jeta un coup d'œil en direction de la porte.

— L'homme de tout à l'heure... Vous ignorez vraiment son nom ?

D'un mouvement de la hanche, elle se lança vers le terminal d'ordinateur, l'activa.

— Peut-être Karl... Oui, ce doit être Karl. Vous aimez les multiéchechs ?

Une image verdâtre s'inscrivit sur l'écran, plusieurs échiquiers empilés les uns sur les autres, en perspective. Les pièces y apparaissaient, leur couleur s'assombrissant dans les niveaux inférieurs.

Lartigue avoua son ignorance.

— Depuis combien de temps avez-vous commencé cette partie ?

— Un mois environ. Les bonnes parties peuvent en durer trois. Celle-là a l'air bien engagée, quoique je ne mène pas... Tout à l'heure, vous parliez des rigoristes, mais vous ne semblez pas en savoir long sur l'idéologie survivaliste de nos anciens. Vous n'avez qu'à prendre une de mes cartouches au hasard, histoire de vous instruire.

— Vous repartez ?

Elle avait déjà ouvert la porte.

— Un boulot à terminer. Mais vous ne risquez rien jusqu'à ce que je revienne.

Il eut une soudaine inspiration.

— Tout bien considéré, je me range à vos raisons.

— Lesquelles ? demanda-t-elle, inquiète.

— À propos des armes.

— Vous voilà devenu raisonnable ! Je vais me débrouiller pour vous rapporter un couteau à cran d'arrêt.

Dès qu'elle eut disparu, il saisit une cartouche, la numéro 65, l'inséra dans le terminal.

La vidéo était de mauvaise qualité. Pour faire tenir le plus d'images possible, on avait réduit leur résolution au minimum. Lartigue regarda quelques minutes, puis il estima qu'il saisissait l'ensemble du discours. Celui-ci reposait sur une vague définition de la multi-humanité visant à « élargir le spectre humain jusqu'aux bandes invisibles, les plus

extrêmes ». Sur d'autres samizdata, il était question de parahumanité, de posthumanité ; de surhumanité dans les discours rigoristes les plus virulents. Mais cela revenait au même, ce n'étaient que des distinctions d'ordre rhétorique. La philosophie censée sous-tendre l'idéologie traditionaliste issue du génétisme se basait sur l'opposition du phénotype (le milieu) tout-puissant au génotype (la formule héréditaire) malléable. Elle hiérarchisait le monde en niveaux de complexité, dont la parahumanité (ou posthumanité, ou surhumanité, c'était selon) formait, bien entendu, le modèle le plus achevé. Et ses représentants, le fleuron de cette communauté élue.

Lartigue soupira. Les mêmes schémas, depuis que l'homme camouflait la médiocrité de sa pensée et la faiblesse de son jugement sous le masque de systèmes précontraints. Le même mythe de la libération des masses par elle-même ou par quelques-uns, le renouvellement du cycle par l'élimination d'une partie de la communauté.

Il retira la cartouche, en introduisit une autre, plus récente chronologiquement, dans la fente du terminal.

L'image grésilla d'abord, puis la voix surexcitée d'un adolescent le percuta.

Ce n'était autre qu'Ivo Sharan en train de discourir, nu, sur un lit. Le lit d'Orlane, avec, en fond, le mur à la vidéothèque.

Lartigue tendit le bras pour éteindre le terminal. Il éjecta la cartouche, la remit dans la vidéothèque. Puis il referma le grillage protecteur.

Le sang bourdonnait à ses tempes. Son intuition avait été la bonne. Elle l'avait trompé, depuis le début. Et lui, il lui avait tout révélé de ses plans.

Bon sang, il ne savait plus !

Il devait faire le point. Le coupable tout désigné dans cette tentative d'assassinat était le gouvernement. Mais si ce dernier avait décidé de le supprimer, il aurait envoyé de simples policiers – voire même Orlane –, et non des truands. De toute façon, comment auraient-ils été si tôt au courant, au sujet du pnéophyte ? Orlane... Il en revenait toujours à elle. Elle avait manifesté des sentiments rigoristes, et, pire, elle travaillait pour le compte du gouvernement. Elle pouvait l'avoir suivi. Cela faisait partie de son métier. Toutefois, ce n'était pas sa nature de laisser faire la sale besogne par d'autres. Il ne restait qu'une solution : Baro l'avait trahi en le vendant aux rigoristes, ou bien il les dirigeait carrément. Mais quel intérêt avait-il à étouffer une offre qui lui permettait de prendre le pouvoir, sans partage ? Quelle était sa motivation ? Lartigue avait l'impression d'avoir marché sans le vouloir

sur un nid de serpents.

Si c'était Orlane la coupable, il le saurait dès son retour.

*

* *

— Pour vous, dit-elle en lui tendant un couteau à cran d'arrêt. J'ai eu du mal, un décret a suspendu toutes les autorisations de port d'arme. Savez-vous comment faire jaillir la lame ?

Lartigue inspira un grand coup. Il n'avait pas droit à deux essais.

D'un mouvement rapide, il appliqua le manche sur le cou nu. Puis il fit claquer la lame juste sous son oreille.

— Je sais comment faire, dit-il en essayant de conserver une voix neutre. Et je n'hésiterai pas à vous égorger si vous tentez de vous enfuir. N'oubliez pas cela.

Les mâchoires de la jeune femme se contractèrent.

— Où est passé votre flegme ? Vous paraissez bien nerveux... Ou est-ce l'idée de Karl, dans mon lit, qui vous a mis en rogne ?

Elle n'avait pas bougé d'un pouce. Lartigue se crispa sur le cran d'arrêt.

— Je ne peux plus avoir confiance en vous. Par chance pour moi, j'ai visualisé un de vos samizdatvidéos. La cartouche 155, ça évoque quelque chose pour vous ?

— Merde, Lartigue, vous devenez dingue ! Qu'est-ce que ça devrait représenter pour moi, à votre avis ?

— Un de vos anciens amants. Je parie que vous vous rappelez de son nom, à celui-là. Ivo Sharan. L'anguille, mon troisième homme, celui que vous n'avez pas mentionné. Il y avait trois assassins, pas deux. Il a crevé, comme les autres.

Il sentit un tendon, sur le cou, tressaillir. Cela constituait-il un indice de culpabilité ?

— Ivo... Je me doutais qu'un jour il rejoindrait les rangs rigoristes. Je l'avais mis en garde, mais ce n'était pas le genre à écouter les conseils. Lartigue, vous pensez vraiment que j'ai trahi ? Que j'ai envoyé Ivo et les autres vous tuer ?

— Tout vous accuse. Vous êtes le lien le plus puissant qui me relie à ce monde. Une corde pourrie, j'en ai peur. Où étiez-vous tout à l'heure, et avant, pendant que je dormais à l'hôpital ? Je ne crois pas que vous m'ayez veillé tout le temps.

Elle pinça la cicatrice de sa joue.

— Vous voulez la vérité ? J'ai fait ce qui était stipulé dans notre contrat : vous protéger. Je me suis rendu sur les lieux de vos exploits, et j'ai pris soin d'effacer toutes les traces pouvant permettre de remonter jusqu'à vous. Si les flics avaient fait le lien entre la mort des deux rigos et votre présence là-bas, vous étiez bon pour le prochain cargo. Si mes souvenirs sont exacts, on ne vous aime pas non plus beaucoup, d'où vous venez. Vous pigez, maintenant ? Et puis, ne soyez pas stupide. J'aurais pu vous avoir quand je voulais. C'est moi qui vous ai sauvé, vous ne vous rappelez pas ?

Lartigue assura le manche de plastique dans sa paume.

— Si vous aviez su, pour la mort d'Ivo, vous l'auriez fait ? Vous auriez tué Léna ?

Les yeux de la jeune femme lancèrent des éclairs.

— Je laisse ça à votre imagination. Quand vous vous emmerderez, tout seul. Et maintenant, éloignez cette arme avant de provoquer un accident. La lame est *vraiment* coupante.

Le manche du couteau dévia de quarante-cinq degrés. Lartigue crocha une paroi, et s'éloigna d'Orlane. La jeune femme se tassa sur elle-même.

— Bon sang, vous m'avez flanqué une de ces trouilles... Ne recommencez jamais, sinon je jure que je vous étrippe, sans arme, avec mes dents. Vous me croyez toujours contre vous ?

Il secoua la tête.

— Jusqu'à plus ample informé, non. En tout cas, je ne peux plus reculer. Pour le gouvernement, je suis dangereux, mais ils l'ignorent peut-être encore. Pour les rigoristes, je ne le suis pas – mais en tout état de cause, eux ne le savent pas. Pour Vincent Baro, c'est le mystère complet. Mes soupçons devraient porter sur lui.

Orlane secoua la tête d'un air incrédule.

— Vous faites fausse route. Baro ne se compromettrait pas avec les rigoristes. Qu'allez-vous faire, maintenant que vos cultures de pnéophyte ont été détruites ?

Il rentra la lame du couteau à cran d'arrêt dans le manche, puis l'envoya flotter jusqu'à la jeune femme.

— Reprenez-le. D'une certaine façon, les rigoristes ont réussi leur coup. Tant mieux s'ils me croient inoffensif. Je verrai Vincent Baro demain, comme prévu.

CHAPITRE XI

LA CAGE

— Laissez tomber, fit la voix éraillée de Vincent Baro lorsque Lartigue parut devant lui. Les bruits circulent vite quand il s'agit d'affaires importantes. Vos plants ont été liquidés, ne songez pas à le nier... et on a bien failli vous liquider, vous aussi.

Lartigue se crispa. Il n'avait pas osé revenir à l'entrepôt saccagé, aucune pnéophytose n'était réalisable de toute façon. Il avait compté bluffer, en espérant tenir le plus longtemps possible. Et ce fragile espoir venait de s'évanouir.

— Mais vous avez survécu, et c'est précisément pour cette raison que vous m'intéressez, poursuivait Baro. À cause de vous, la situation a changé. La tension a beaucoup augmenté depuis la mort de vos... poursuivants. Les escarmouches contre les forces de l'ordre se multiplient. Le gouvernement a déclaré hors-la-loi les activités de la fratrie. Mais les changistes eux-mêmes ne croient pas à cette mesure.

Ils savent que l'astéroïde est devenu ingouvernable. Tout sera vendu dans six mois, à l'Habitat Humain le plus riche. Et personne n'a l'air emballé par l'affaire à prendre.

— Je ne comprends pas, déclara Lartigue. Mon rôle, dans tout cela.

— Vous allez vous débrouiller pour rencontrer Neb Orn. Et lui dire de vive voix que vous ne détenez plus aucun plant de pnéophyte.

Lartigue hésita quant à l'attitude à adopter face à ce brusque revirement de situation. Il s'attendait à sortir de l'entretien vaincu et honteux. D'une manière qui lui échappait, il était retombé sur ses pieds. Mais l'idée de rencontrer celui qui avait commandité son exécution le rendait plein de réticences.

— Un simple enregistrement vidéo suffirait, dit-il prudemment. Je ne comprends toujours pas en quoi j'ai pu nuire aux rigoristes. Mon pnéophyte les arrangeait et vous le savez bien.

Vincent Baro eut un rire bref.

— Vous lui demanderez cela vous-même, dit-il en le prenant par le coude. Nous n'avons pas de temps à perdre.

Lartigue se dégagea doucement.

— Pas question que je me livre sans garantie. Il a essayé de me tuer

sans même me permettre de me défendre. Vous avez conclu un accord avec lui ?

À contrecœur, Baro hocha la tête.

— Et vous conditionnez cet accord. Vous aurez votre part là-dedans, je vous le promets. Je peux faire de vous un ambassadeur temporaire, par le processus de l'*exequatur*. Neb Orn ne tentera rien contre vous.

— Je ne peux pas dire oui avant d'avoir contacté Orlane Dolorosza. Sans elle, je suis trop vulnérable.

Vincent Baro émit un soupir résigné.

— Passons par derrière, je ne veux pas qu'on nous voie ensemble... pas encore. Je vous recontacte dans deux heures, d'accord ?

Lartigue se laissa reconduire jusqu'à une sortie dérobée par un corridor de béton nu, illuminé de plafonniers halogènes éclatants.

Sitôt la porte ouverte, deux hommes lui sautèrent dessus. Un froissement se fit entendre, puis il plongea dans un puits noir.

Il mit quelques instants à réaliser ce qu'il venait de lui arriver : on lui avait fourré la tête dans une cagoule. Il gigota, mais un lacet joua et ses bras se trouvèrent immobilisés, plaqués à hauteur de la taille. Puis ses mains furent entravées. Il préféra s'abandonner car il commençait à étouffer. La voix rauque, amortie par le sac, de Vincent Baro résonna faiblement :

— Eh ! Faites attention...

Il eut l'impression d'être tiré. Un souvenir fulgura : la vision d'un prévenu, au commissariat, maintenu dans une cagoule-camisole. Les flics avaient donc décidé de l'arrêter, en définitive. Atteinte à la sûreté de l'État, conjuration, implication dans trois décès inexpliqués... les motifs ne manquaient pas. Un sentiment de défaite s'abattit sur lui. Ils allaient le renvoyer dans le tore Driov, avec la mort ou les traitements chimiques de rééducation civique au bout du chemin.

Il voyagea ainsi en aveugle pendant un quart d'heure, essayant d'ordonner ses pensées malgré le bruit de pompe de sa respiration amplifié par la cagoule. Vincent Baro avait-il été arrêté, lui aussi ? Il tenta de se remémorer les entretiens qu'il avait eu avec lui.

Et soudain, l'évidence lui apparut – et il regretta que ses mains fussent entravées, tant il avait envie de se flanquer des gifles. Il s'était fait piéger comme un idiot, Vincent Baro l'avait mené en bateau depuis le début. Il s'était trahi lui-même, en assurant qu'un mois plus tard le pnéophyte aurait colonisé *tous les secteurs morts*. Baro savait donc où se trouvaient les cultures. Il n'avait eu qu'à en faire surveiller les abords. Mais pourquoi les avoir fait détruire ? Il en revenait au

même point.

Il sentit le lacet de sa taille se desserrer, remua les mains – elles étaient toujours ligotées. La camisole glissa, provoquant un afflux d'air chaud. Un murmure de respirations sourdes, paraissant venir de partout, emplissait l'atmosphère.

Comme il s'y attendait, il ne se trouvait pas au service de sécurité populaire. Les faux policiers avaient disparu.

L'homme qui était en train de plier la camisole n'avait pas de jambes. Son abdomen semblait n'être qu'une excroissance du reste de son corps, tel celui d'un insecte. Un baudrier bardé de couteaux ceignait son torse, où se plantaient deux bras velus de forgeron, avec des poings massifs et noueux. Ses cheveux noirs étaient retenus par un foulard de la même couleur. Une musculature surdéveloppée, une acromégalie naissante et la disposition heurtée des muscles faciaux tendaient à prouver qu'il avait subi un traitement hormonal intense au cours de sa croissance.

Le cul-de-jatte lui imprima une poussée qui le fit pivoter autour de son centre de masse. L'univers bascula autour de lui.

Il se trouvait sur une rampe de grillage, à l'entrée d'une caverne de trois cents pieds de profondeur, si vaste qu'elle se perdait à gauche et à droite dans une pénombre rougeoyante. La lueur provenait de globes métalliques d'inégale grosseur, alignés en longs chapelets. Bardés d'épines, ils évoquaient des volvox allant de dix à quinze mètres de diamètre, percés d'ouvertures d'où émanaient une lueur rouge ainsi qu'un ronronnement rythmé.

Les épines, s'aperçut Lartigue, étaient des canalisations d'un mètre de diamètre qui s'enfonçaient dans les murs ou bien rejoignaient d'autres globes, à la façon de tuyaux d'alambic. Tantôt elles s'entrelaçaient pour former une manière de réseau veineux, que parcouraient des rampes semblables à celle où ils se tenaient. Les sphères vibrantes se disposaient en rangées régulières sur plusieurs niveaux, séparées les unes des autres par environ six mètres de vide.

Le spectacle faisait penser à un artefact extraterrestre livré à l'abandon.

L'impulsion le fit encore tourner d'un quart de tour.

— Warx vous a mené à bon port, fit l'homme qui se dressait devant lui.

— Il avait pas d'arme, cet imbécile ! rigola Warx.

— Neb Orn en personne, dit Lartigue avec juste ce qu'il fallait

d'ironie. Quelle heureuse surprise.

Neb Orn le fixait d'un regard qui ne cillait pas. De tels yeux auraient dû sécher depuis longtemps dans leurs orbites, se dit Lartigue en réprimant un frisson. De minuscules cicatrices s'entrecroisaient sur son visage.

Il portait un chapeau tricorne ne masquant pas totalement le retard de fermeture de la fontanelle qui lui déformait le crâne à la façon d'un crâne. Cette anomalie ostéologique prouvait au moins que son ascendance spatiale remontait à quatre ou cinq générations. Il tendit la main, et Lartigue, au moment de la serrer, aperçut, sur le dos de celle-ci, une marque représentant une cagoule stylisée. Un pistolet à gaz de propulsion était passé à sa ceinture.

— À bon port ? répéta-t-il. Où sommes-nous ?

Neb Orn laissa échapper un rire discret.

— Le pnéophyte, votre petite plaisanterie, allait bouleverser un monde dont vous ignorez tout. Heureusement, vous n'étiez pas à la hauteur de la situation que vous avez provoqué. Nous nous trouvons dans le complexe de production, du moins dans ce qui fonctionne encore. Les fonderies chimiques, pour être précis. Dans ces fourneaux sont fabriqués des polyoléfines, des acryliques, des styréniques. Une des étapes du processus de retraitement des ordures. Les fonderies sont vides provisoirement...

« Vous voulez un petit cours, avant de mourir ? Ici, tout part des déchets. On les laisse d'abord fermenter dans les pourrissoirs. Puis on les draine dans les hauts-fourneaux chimiques – par ces tuyaux, là – pour les digérer, en quelque sorte. Les réactions exothermiques secrètent divers types de matériaux, qui sont envoyés soit dans les forges plastiques, soit dans les mûrisseries de levure, qui sert de base à l'alimentation des aquariums de plancton et de pisciculture. Pardonnez-moi d'être si long. C'est un peu compliqué à saisir, monsieur Lartigue, rien ne vaut la pratique. Bientôt, les éléments qui constituent votre corps vont apprendre à se fondre dans le cycle. Je pense qu'ils se feront mieux que vous à notre monde, il vous reste à regarder la face ensoleillée de la défaite... Pour la première fois de votre vie, vous allez servir à quelque chose.

Toutes ces explications pour en arriver là. Pendant le discours, Lartigue avait évalué ses chances de s'enfuir. Avec Warx à moins d'un mètre de lui et ses mains ligotées, il ne pouvait aller loin. S'il ne parvenait pas à convaincre Neb Orn, il était fichu.

— Pourquoi Vincent Baro m'a-t-il vendu ? demanda-t-il. Je sais qu'il fricote avec vous par l'intermédiaire de personnes comme Ivo Sharan. Il ne lui était pas difficile de faire procéder à ma liquidation.

Neb Orn eut un geste vague.

— Peu importe maintenant. Baro est comme vous : il n'a pas d'idéal. L'argent doit y être pour quelque chose, mais ce n'est pas tout dans l'affaire qui nous occupe. Pour lui, l'ordre compte avant toute chose. Vous représentiez un élément perturbateur trop important. Une révolution peut se contrôler, si on ne fournit pas d'emblée au peuple tout ce qu'il faut pour le libérer. Voilà ce qu'il pense... La foi en un idéal, c'est ce qui manque le plus de nos jours. Prenez Warx : il a vendu ses jambes qu'il n'estimait pas utiles. Et il a donné l'argent à notre cause. N'est-ce pas un sacrifice estimable, plus fort que n'importe quel discours.

Le garde partit d'un gros rire et donna une bourrade dans Te dos de Lartigue, tout en le retenant par le col. Lartigue fut pris d'une quinte de toux qui lui racla la gorge.

— Et vous, vous êtes différent de Vincent Baro. Je ne comprends pas. Mon pnéophyte apportait de l'eau à votre moulin.

Neb Orn prit appui contre le cadre de l'entrée des fonderies, et d'une détente molle vint flotter tout près de Lartigue.

— Vous avez donné de faux espoirs aux gens. Ce que je vise est un dessein infiniment plus vaste que tous les maigres expédients que vous seriez en mesure de nous proposer.

Le ton qu'employait Neb Orn lui rappelait celui du samizdatvidéo qu'il avait vu en arrivant sur Haute-Enclave. « Préparez-vous à un dessein plus vaste... », disait-il. À quel dessein faisait-il allusion ?

Neb Orn claqua des doigts, et Warx saisit Lartigue aux épaules afin de le maintenir. Le chef rigoriste tira son pistolet à gaz, l'approcha de la tête de Lartigue. La main épaisse de Warx se referma sur sa mâchoire, s'enfonça dans ses joues pour la forcer à s'ouvrir. Le jeune homme sentit ce qui allait se passer. Pour ne pas céder à la panique, il s'efforça de fixer un point – la main de Warx. Il nota que l'épiderme sur ses poignets gonflés était desquamé.

La gueule du pistolet à gaz s'enfonça entre ses dents. Neb Orn ouvrit à fond la molette située sous la crosse.

— Si j'appuie sur la gâchette, le jet vous fera exploser les poumons. Oh, ce ne sera pas très spectaculaire. Un peu comme une grande inspiration. Par contre, à l'intérieur...

L'index se crispa sur la gâchette, provoquant un afflux de transpiration sur le front de Lartigue. Celui-ci serra les poings, sentit les entraves mordre ses poignets.

— ...À ventre ouvert, ça ne sera pas beau à voir : les canaux éclatés, la plèvre déchirée, du sang partout dans les poumons. Il arrive que la

cage thoracique se disloque, chez les personnes âgées.

Lartigue déglutit pour humidifier sa gorge soudain sèche comme de l'amadou. Le rigoriste avait l'air de savoir de quoi il parlait

Il retira l'arme.

— Cependant j'ai autre chose pour vous. Quelque chose de moins rapide, où vous pourrez remâcher vos erreurs.

Il se propulsa vers la porte d'entrée. Warx poussa rudement son prisonnier.

Une sorte de cage était suspendue au centre de la salle, un petit entrepôt vide de quatre mètres d'arête, par deux câbles d'acier tendus fixés par des mousquetons. Le souffle des chaudrons chimiques ne parvenait plus qu'étouffé. Une vieille caméra de surveillance encrassée, accrochée dans un angle, le regardait d'un œil rond.

En approchant, Lartigue put détailler la structure. Les arceaux métalliques se recourbaient pour former une prison sphérique de deux mètres de diamètre, garnie intérieurement de lames de rasoir, comme un oursin à l'envers. Une porte munie d'un verrou primitif permettait d'y entrer, ouvrant la cage comme une bogue.

Une coulée de glace dévala son échine. Ils allaient l'enfermer là-dedans !

— Ici, on ne pèse presque rien, disait Neb Orn. Quelques grammes, tout au plus. Suffisamment toutefois pour *tomber*. Rassurez-vous : deux poignées ont été prévues, pour vous raccrocher.

Il tourna le pêne du verrou dans la porte métallique, et la sphère s'ouvrit en deux.

— Entrez.

Lartigue se dépêcha d'obéir, craignant que Warx ne le pousse contre les crocs. La cage se referma dans son dos avec un raclement de ferraille. Instinctivement, il se ramena en position fœtale.

— Allons, dit le chef rigoriste en montrant les cicatrices de son visage. *Il n'y a pas de mérite à souffrir, car c'est l'apanage de tout le monde-...*

Tendez les mains.

Lartigue le regarda avec curiosité tandis qu'il passait ses bras à travers les barreaux, tout en évitant de frôler les lames. Neb Orn avait cité un aphorisme du *Traité des Masses Équivalentes*.

Ce dernier brandit un couteau, et trancha les liens. Aussitôt, les mains libérées volèrent vers les deux poignées.

Il fallut quelques instants à Lartigue pour comprendre comment

fonctionnait l'instrument de torture. Les deux appuis fournis par les poignées ne permettaient jamais de s'immobiliser complètement, il en aurait fallu un de plus. Le poids de son corps, pour faible qu'il fût, le déportait en deux ou trois minutes sur les piquants acérés.

— Je suis certain que nous pouvons discuter, plaïda Lartigue. Je n'ai plus de pnéophyte...

— Nous pourrions discuter jusqu'à l'effondrement d'Hêta Satori sans avancer d'un poil dans le bon sens. Il n'y a qu'une seule direction pour vous : celle qui mène au recyclage... sauf si vous tenez jusqu'à ce qu'on vous découvre, peut-être dans cinq jours. Moi, j'ai tenu quatre jours. C'était extrêmement éprouvant mais je doute que vous ayez mon obstination. Vous pouvez essayer de vous suicider en vous jetant sur les lames. Mais ça ne marche pas à tous les coups.

— Écoutez...

Il réalisa subitement qu'aucun argument ne le sortirait de là : ils n'agissaient ainsi que pour le plaisir de torturer, pas autre chose.

Ils sortirent. Warx ferma la porte à clef et Lartigue se retrouva plongé dans une obscurité presque totale. L'entrepôt était clos, seule la clarté rougeâtre des chaudrons chimiques les plus proches parvenait à passer, tamisée, par une petite lucarne. Ce n'était qu'une simple cavité rectangulaire creusée dans la roche, fermée par une paroi de métal.

Un tressaillement involontaire de son bras le décentra, l'amenant dans un coin de la cage. Une dizaine de piquants pénétrèrent la manche gauche de son blouson, crevant la double épaisseur de bulles d'air, puis sa peau et il eut un sursaut convulsif qui l'envoya de l'autre côté. D'autres estafilades apparurent.

Il se força à se calmer.

Il aurait voulu arrêter ses pensées, se réduire à une somme mécanique de réflexes de survie, mais son esprit tournait en rond sans relâche à l'intérieur de son crâne, comme son corps dans la cage de torture.

« Un dessein plus vaste... » Un dessein qui ne passait pas par la maîtrise de l'air. Neb Orn s'apprêtait-il à provoquer une migration massive vers un autre Habitat Humain ? Recommencer l'ère des pionniers ? Cela cadrerait assez avec l'idéologie survivaliste dont il se réclamait, mais Lartigue ne parvenait pas à y croire vraiment.

Au bout d'une heure, sa main greffée se mit à le tirailler. Le nerf recollé sans cesse sollicité l'élançait, de sorte qu'il avait la sensation qu'on lui arrachait les tendons à la moindre ébauche de mouvement.

— Au secours ! cria-t-il, jusqu'à ce que ses cordes vocales demandent grâce.

Pendant vingt-quatre heures, il dut se maintenir au centre de la cage, le corps recroquevillé. Ses pupilles dilatées à l'extrême lui tassaient mal. Ses bras étaient deux corps étrangers, dont les muscles tendus comme des cordages le brûlaient de crampes. Les digesteurs engendraient des grincements aigus, pénibles à l'oreille, probablement dus au refroidissement consécutif au ralentissement de la production.

Il lui arrivait de s'engourdir dans le sommeil. Pour se réveiller en hurlant, quelques instants plus tard, lardé de coupures supplémentaires. Une fièvre froide le faisait grelotter, décuplant ses sensations tactiles. Tout effleurement devenait un supplice, et il savait qu'il n'avait rien d'un héros capable d'endurer les pires tortures sans broncher. Soumettre le corps au mental, une des leçons du *Traité*. Mais il ne parvenait pas à faire disparaître la douleur, celle-ci conservait le contrôle de tout son être. Ses pensées revenaient sans cesse à Orlane. Que faisait-elle en ce moment ? Le cherchait-elle ? Il aurait voulu la voir, lui parler.

Mais il n'y avait personne pour se soucier de son sort.

CHAPITRE XII

PUITS DE GRAVITÉ

Trois fois l'épuisement le terrassa, trois fois la douleur le réveilla en sursaut. Son bras gauche n'était qu'une masse de souffrance, une tache rouge au fond des yeux. Dans son coin, la caméra de surveillance le narguait et à certains moments, il l'insultait entre ses dents.

Enfin la porte se rouvrit dans un grincement. Neb Orn, accompagné d'un autre gorille. Il portait un sac de papier brun, le garde un petit chalumeau à la ceinture.

— Désolé de vous avoir fait attendre. Je viens vous ravitailler. Les événements se précipitent : la grève générale est déclarée, le couvre-feu a été décrété dans les quartiers huppés. Désolé pour vous, personne ne viendra plus vous récupérer, les forges sont fermées. Votre amie, Orlane, vous cherche partout. Il faudra peut-être la liquider, elle aussi.

Lartigue resta sans réaction. Sa peau tailladée le picotait de toutes parts. Orlane... Une peur affreuse l'étreignit.

Neb Orn déchira le papier, en tira un sachet de plastique en forme d'oignon renfermant un aliment liquide. Lartigue le saisit à travers les barreaux de la cage, mais malgré la faim et la soif ne put se résoudre à téter le bulbe : si celui-ci contenait un anesthésique, il perdrait conscience et s'empalerait contre les lames.

— Ne vous inquiétez pas, sourit Neb Orn, ce n'est pas empoisonne. Je ne suis pas machiavélique. Comment vous sentez-vous ?

— Vous devriez le savoir.

— Ah oui... J'avais oublié de vous dire. Les fonderies ont été fermées parce que des activistes ont diffusé des hormones artificielles dans la ventilation... Vous avez dû en ressentir les effets secondaires. Les nerfs à fleur de peau, n'est-ce pas ?

Lartigue ne répondit pas. Neb Orn soupira.

— Avez-vous remarqué l'état du tanker qui vous a amené ici ? Son état de délabrement.

Ne sachant où il voulait en venir, Lartigue acquiesça d'un mouvement exténué du menton.

— Ils sont tous comme cela. La moyenne d'âge de la flotte

marchande dépasse le siècle. Les échanges se meurent entre les Habitats, l'Entente de la Rosace se craquellera bientôt. Il faut faire sécession, aller ailleurs. Sur une planète, par exemple.

— Un puits de gravité ?

L'ébahissement balaya la fatigue en un instant. Lartigue resta muet l'espace d'une seconde, puis sa formation reprit le dessus.

— Voilà pourquoi le pnéophyte ne vous intéressait pas. Il allait à l'encontre de vos projets, en rendant de nouveau Haute-Enclave habitable. Alors, vous l'avez détruit. J'imagine que vous n'êtes pas non plus étranger aux sabotages d'installations vitales dont les journaux ont fait état. Mais pour une migration planétaire, vous savez mieux que moi que c'est impossible. Les terraformeurs Yuweh n'entérineraient aucun accord avec des hommes tels que vous, ils ne traitent qu'avec des États constitués. Du reste, vous êtes trop peu numériquement pour envisager un transport de population sous leur égide.

Neb Orn passa la main à travers les barreaux, effleura une lame gluante de sang. Il souriait.

— Puisque vous allez mourir, je peux vous donner la primeur de l'information. Je suis désireux de connaître votre avis. Je ne pensais pas aux Yuweh. JE PENSAIS À SATORI, la planète autour de laquelle gravite la Rosace.

Lartigue déglutit comme s'il ingérait la révélation. Puis il se mit à rire d'une voix cassée.

— Allons, soyez sérieux ! Satori vous tuerait à brève échéance : le sang incapable d'atteindre le cerveau gonflant les jambes, les érythèmes graves et les cancers dus au soleil, les carences hématiques et les déséquilibres hormonaux, l'impossibilité de déplacer des charges supérieures à trente kilogrammes – c'est cela qui vous attendrait, au fond du puits de gravité. En moins de cinq ans, il ne resterait pas dix pour cent de la population de départ. Votre oreille interne n'a rien à voir avec celle d'un planétaire, vous êtes des produits de l'espace. Vous ne pourriez plus accoucher normalement à un g.

Neb Orn le regarda avec assurance.

— Pas si sûr. Les obstacles sont plus psychologiques que physiologiques. Le corps apprend plus vite que l'esprit. Et de toute façon, de quelle alternative disposons-nous ? Nous en avons assez de servir de décharge aux autres Habitats. Quant à reprendre le chemin de la prospection minière, nous n'aurions même pas assez d'argent pour remettre le matériel en état. Avec nos forges plastiques, nous pouvons fabriquer des ballons de mylar, qui nous déposeront tout

simplement à la surface de la planète. Dans la nouvelle colonie, nous extrairons le gaz carbonique du sous-sol pour réchauffer l'atmosphère. Nous nous réadapterons.

Lartigue essaya de se souvenir de ce qu'il savait sur Satori. Un monde gelé balayé de tempêtes d'ammoniac, connu pour ses « colonnes de Merritt », geysers si puissants qu'ils grimpaient jusque dans la stratosphère, se dilataient en parasols translucides qui retombaient en neige carbonique dans les océans de méthane cristallins. Aucune terraformation n'avait été entreprise par les Yuweh, car la planète abritait un écosystème du froid : des espèces de crabes appartenant au cycle de la silice, nageant dans le méthane liquide, ou rampant sur des terres de roc et de glace. Ils respiraient de l'oxygène, recrachaient par des événements du sable pulvérulent. Un Habitat, le collier de Bernai, puisait ses ressources dans l'atmosphère de Satori au moyen de gigantesques manches à air traînées depuis l'espace, écopant les molécules organiques.

Espérer vivre dans cet enfer relevait de l'utopie.

Neb Orn lisait le doute sur son visage.

— À leur arrivée ici, dit-il, chaque personne disposait de huit mètres cubes pressurisés. Les seuls vêtements étaient de vieilles combinaisons spatiales, deux par individu. Nos pères n'avaient même pas de sacs bactéricides pour y jeter leurs excréments. L'air qu'ils respiraient faisait partie du bail, ils n'en étaient pas propriétaires. Ce n'étaient pas seulement des colons misérables, il y avait aussi des ingénieurs surdoués. Les premiers avaient le courage, les autres une idéologie. Pour tous il a fallu partir de zéro, sans même d'installations biotiques.

Lartigue louvoyait.

— L'époque des pionniers a pris fin en même temps que les galions à voiles solaires. Il ne faut pas compter sans la politique. Vous ne pourrez pas vivre en autarcie, comme au début, en méprisant le reste du monde. À quoi bon produire vingt mille tonnes de minerais par an, s'il n'y a personne pour les acheter ?

Le rigoriste retira ses doigts tachés de sang, les essuya minutieusement.

— Vous êtes en train de me proposer vos services ? J'ai l'impression d'entendre un républicain changiste. Cet astéroïde est mort pour tout le monde, sauf pour nous. La solution ne peut venir que de l'intérieur. Les hommes de votre espèce n'apportent que des problèmes.

— J'apportais une solution simple, dit Lartigue sans chercher à dissimuler son amertume. Permettre aux gens de respirer sans avoir à dépendre de ceux qui les gouvernent. Je me suis trompé. On ne traite

pas avec des extrémistes, sous peine de deviner quels intérêts ils servent en sous-main.

Neb Orn eut un sourire navré.

— Vous n'apprendrez donc jamais. Vous persistez dans votre erreur, alors que n'importe qui aurait compris. Vous ne faites donc rien comme tout le monde.

Lartigue eut un sourire de dérision. *Nerio kiel la aliaj*, « Rien comme les autres ». Aujourd'hui il le payait, comme son père il n'y avait pas si longtemps.

Neb se tourna vers le gorille.

— J'en ai fini, tu peux y aller.

— Je ne vous en veux pas, lança Lartigue comme le chef rigoriste attrapait la poignée d'ouverture de la porte. Dans le fond vous n'avez pas tort parce que vous voulez changer les choses à votre manière, mais votre conception de la réalité est erronée.

Le rire de Neb Orn s'affaiblit, puis disparut.

Le gorille décrocha le chalumeau de son ceinturon velcro.

— Ta cage, dit-il. Faut que je soude le verrou, tu comprends. On sait jamais.

— Attendez ! s'exclama Lartigue.

Le gorille suspendit son geste. Il rangea son instrument.

— Ouais, t'as raison. Avant, on va jouer à un truc marrant. T'es pas d'ici, tes articulations, les muscles, les ligaments, ils ont pas été transformés. Pour le bras de fer, faut avoir le coude qui plie que d'un côté. Si tu tiens une minute, tu gagnes le droit de vivre plus longtemps, mourir dans deux jours, quoi. Deux jours, c'est la moyenne.

— Je ne veux pas jouer, dit Lartigue alarmé. Ne suivez pas Neb Orn. Son aventure est de la folie. Il va vous conduire à votre perte. Vous n'avez aucune expérience de l'espace, vous ne pourrez jamais même atteindre l'atmosphère de Satori.

La brute s'approcha de la cage.

— Cause toujours, tout ce que je veux, moi, c'est m'amuser. Allez vite, ton bras.

Lartigue s'était tassé au fond de la cage. Les rasoirs effleuraient son dos. Un bras de fer... Cela devait consister à tirer chacun de son côté. Pour Lartigue, céder du terrain reviendrait tout bonnement à s'empaler progressivement sur les longues lames hérissant l'intérieur. Il se savait incapable de résister plus de quelques secondes, à cause de

sa main gauche convalescente. Mais il doutait que le gorille pût se révéler sensible à ce genre d'argument.

Celui-ci s'impatiait. Il avait allumé le chalumeau et en passait la flamme bleue sur les barreaux de métal. Lartigue se mit à transpirer.

— Dépêche-toi, disait le gorille, sinon ce sera plus douloureux. Moi, je veux pas t'abîmer.

Mais il était paralysé. Littéralement hypnotisés, ses yeux restaient fixés sur la flamme du chalumeau.

Le gorille passa un bras puissant à travers les barreaux, saisit le poignet de Lartigue. Ce dernier se débattit, criant :

— Non, je ne veux pas !

Ses pieds heurtèrent la périphérie, et la douleur de quatre lames aiguisées le transperça. Il mollit, ses muscles rompus de lassitude le trahissaient.

— Tu vois quand tu veux, rigola le gorille. C'est pas si compliqué.

Il s'accroupit sur la cage, coinça son coude entre deux barreaux afin de faire levier.

— Prêt ?

Lartigue banda ses muscles. Il comptait tenir une seconde, puis lâcher brutalement. Avec un peu de chance, une lame lui clouerait la gorge d'un seul coup.

Il perçut un mouvement derrière le gorille. Celui-ci le vit à son tour, dans la prunelle de Lartigue.

— Monsieur Orn..., commença-t-il. Vous fâchez pas, je voulais seulement...

Lartigue retint son bras.

— Eh toi, tu me lâches ?

Il donna une secousse, puis il se rendit compte que ce n'était pas Neb Orn qui arrivait par-derrière. Il laissa échapper le chalumeau, essaya de se libérer avec frénésie. La douleur fulgura dans le bras de Lartigue. Tenir bon ! Une seule seconde et...

De longues jambes enlacèrent la poitrine de l'homme dans une prise en ciseau. Un froissement déchira l'air, puis la tête du gorille se détacha de son corps pour aller rebondir contre un mur, l'aspergeant de gouttelettes brunes.

— Orlane, aide-moi ! Il tire encore !

D'une torsion des jambes, la jeune femme fit basculer de côté le corps, dont le sang puisé alla s'amasser contre une paroi, s'étalant en une nappe d'encre. Sa main droite étreignait un tube souple, qui

évoquait un tronçon de câble d'acier, meulé sur un côté. Une arme comparable à celles qu'il avait vues au poignet des gardes du siège séditionniste.

Lartigue rétracta son bras endolori.

— J'ai bien cru qu'il me l'arrachait, haleta-t-il. Merci, c'était moins une... Comment es-tu arrivée là ?

Orlane se dégagea du corps décapité et bondit vers la caméra de surveillance. D'un moulinet de son arme, elle brisa l'objectif.

Elle revint vers la cage, tira le verrou.

— J'ai attendu que Neb Orn soit sorti pour te tirer de là. Je ne pouvais pas en affronter deux à la fois. C'est un nommé Fereydoun qui m'a indiqué où me rendre pour te trouver. Il a dû te faire suivre... Au fait, qui c'est, ce Fereydoun ?

— Un homme à sang de dauphin...», murmura Lartigue en s'extrayant péniblement de la cage. Il déplaça ses jambes minées par l'ankylose. « Officiellement, il est attaché au gouvernement, mais je le crois séditionniste. Je me doutais que Jul travaillait pour lui autrement qu'en lui fournissant des romans à l'eau de rose. »

Orlane produisit une moue d'incompréhension.

— Il faut que je contacte Fereydoun, déclara-t-il. J'ai des révélations de première importance à lui faire. Neb Orn est en train de tramer une chose complètement dingue, qui peut entraîner Haute-Enclave dans la guerre civile.

La jeune femme paraissait dépassée. Elle lui saisit la main avec une rudesse qui le fit grimacer.

— Tu ne comprends pas, NOUS SOMMES EN GUERRE CIVILE. Quel intérêt Neb Orn a-t-il à te tuer ? Et que vient faire Jul là-dedans ? Dehors c'est l'anarchie, des contrôles d'identité ont été instaurés partout. La population craint la répression de la police et les exactions rigoristes. Pour venir j'ai dû emprunter un conduit d'aération. Il faut rester ici, d'ailleurs les hommes de Neb Orn nous attendent à l'extérieur, c'est certain. La caméra de surveillance les a certainement renseignés.

Lartigue se laissa aller contre une paroi. Son bras ne le lançait plus comme avant, commençait à s'engourdir. Cela semblait plus être un effet de la fatigue qu'autre chose.

— J'ai besoin de dormir, dit-il alors que ses paupières s'alourdissaient déjà. Si nous sommes bloqués ici, autant que j'en profite.

— Il faut trouver un autre coin d'abord, rétorqua Orlane en

tripotant nerveusement la cicatrice de sa joue. Ils vont venir. Qu'on ne leur facilite pas les choses par-dessus le marché.

Elle sortit, récupéra un arc court, très cambré, pourvu d'un carquois intégré contenant un boisseau de tiges de carbone. Les flèches étaient dépourvues d'empennage.

— Je croyais ce genre d'instrument réservé à la police, fit-il remarquer à la jeune femme qui se contenta de sourire.

Il se laissa guider à travers l'entrelacs de passerelles. Un poteau rouillé indiquait qu'ils se trouvaient au niveau 1. L'écho de leurs pas roulait dans l'immense caverne déserte. Parfois les rampes contournaient des chaudrons trépidants, enveloppés d'un cocon de chaleur. Ils prenaient garde de ne pas les toucher. La production s'était arrêtée mais les réactions chimiques continuaient à s'effectuer au ralenti, la pâte à circuler dans les conduites. On aurait pu cuire un œuf à leur surface.

En route Orlane releva les traits contractés de son compagnon.

— Tu parais furieux.

Il hocha une tête lasse.

— C'est l'idée d'avoir été dupé, manœuvré par Neb Orn, et peut-être encore par Fereydoun, qui sait. Être ravalé au rang d'objet. Ça me rend malade.

— C'est cela qui te gêne ? On ne vous a pourtant pas appris autre chose, à votre école, d'après ce que tu m'as dit...

Il eut un geste de mauvaise humeur.

— Oh, toi et ta morale !...

— Oh, toi et ton cynisme ! Avant ton arrivée, tout allait bien, il a fallu...

— Allons, ne fais pas l'hypocrite. Avec ou sans moi, les choses allaient changer et tu le sais. Mon alternative était bonne. Permettre aux Enclavés de choisir eux-mêmes entre les bulbes Griffith et la concaténation Larkin. Les rigoristes se trompent en pensant pouvoir encore vivre en autarcie. La force de la Rosace réside uniquement dans les échanges commerciaux entre Habitats.

Orlane émit un rire de dérision.

— Ha, les bienfaits de la Rosace... Je vais te raconter une histoire. Elle s'est déroulée pendant les grandes grèves. Ce que la police faisait aux opposants et aux leaders syndicaux qu'elle attrapait. Ce qui en restait, après trois semaines dans les cellules de privation sensorielle. Et des familles entières, qui passaient à la *décompression lente*. Tu ignores peut-être ce genre de torture. Moi j'ai vu, du haut de mes six

ans. Le sang sortait en ruisseaux incurvés des narines des détenus, des oreilles, des yeux mêmes. La baisse de pression n'avait pas seulement des effets physiques. As-tu déjà vu un homme rendu fou par l'éclatement des veines dans son cerveau, qui s'arrache les yeux ? Cela se passait quasiment sous le nez des diplomates étrangers, vos diplomates, au pied de leurs résidences. Ils feignaient de ne rien voir, ils ne bronchaient pas. Officiellement tout était normal. Alors, ne me parle pas des bienfaits de la Rosace. Surtout pas.

Ils longeaient une enfilade de dômes près du sol, d'où s'élevaient de curieux borborygmes. Ces fourneaux se nichaient dans des entonnoirs creusés dans le mur. La pénombre baignant la caverne ne permettait pas d'en voir le fond, mais Lartigue nota que la plupart des tuyaux principaux partaient dans une même direction. Probablement, selon les explications de Neb Orn, vers l'étape suivante de la transformation de la pâte, les forges plastiques – ou bien les pourrissoirs.

— Jul m'a raconté l'histoire de l'œuf de l'oubli. J'imagine que c'est ce à quoi tu as fait allusion. Mais tu mélanges tout. C'est dommage.

Énervée, la jeune femme passa l'arc en bandoulière.

— Que croyais-tu donc à mon sujet ?

— Je te croyais moins doctrinaire. L'orthodoxie canalise l'intelligence. Le bon côté, c'est que pas une goutte ne se perd. Le mauvais, c'est qu'autour de ce canal, on ne trouve qu'aridité.

Elle s'esclaffa méchamment.

— Encore un de tes principes ? Je veux dire, un de ceux qu'on t'a inculqués ? Tu penses nous survoler, mais toi aussi, tu n'es que l'émanation d'une éducation, d'un système. Tu as tes propres blocages.

Lartigue haussa les épaules. Elle se moquait de lui, mais en un sens, c'était sa faute, il n'avait pas su trouver la juste attitude pour la rendre réceptive à ses arguments. Il se rappela ce que disait l'un de ses professeurs : le discours doit tenir compte de l'échec de compréhension.

« Je voudrais la voir nue, se dit-il soudain. Voir si ses taches de son s'étendent sur tout le corps. »

Il se sourit à lui-même. Orlane n'avait pas tort, d'une certaine manière. Sa formation finissait par contaminer ses propres pensées. Il avait envie de la voir nue parce qu'il la désirait et pas autre chose. Pourquoi lui fallait-il à tout prix des motifs raisonnables à ses penchants ?

— Cela devrait faire l'affaire, dit Orlane en désignant une petite guérite boulonnée à l'intersection de deux conduites qui formaient un naevus.

Un remorqueur de containers stationnait non loin de là, retenu par un grappin magnétique à la rampe où ils se tenaient.

— Pourquoi continues-tu à me protéger ? demanda Lartigue. Le contrat ne t'obligeait pas à t'engager autant pour moi. Et je ne crois pas que tu me considères comme un bon cheval. Je ne pense pas non plus que tu me trouves... disons, attractif.

Elle haussa les épaules.

— Je ne sais pas. À mon avis, tu n'es qu'un opportuniste qui utilise les idéologies comme d'autres des armes pour conquérir le pouvoir. Et moi une garde du corps caractérielle à force d'être honnête. Comme paire gagnante on a vu mieux, pas vrai ?

Lartigue se força à rire.

— Tu as un vrai caractère de punaise du vide, dit-il soudain, mais j'ai envie de t'embrasser.

Elle eut un sourire goguenard.

— Les lames de la cage ne t'ont pas trop défiguré. Il faudra peut-être inclure ces fameuses clauses sexuelles, dans le contrat.

Il secoua la tête et tenta de l'enlacer. Elle se dégagea doucement.

— Repose-toi. Tu es tellement fatigué que je suis sûre que tu t'endormirais en faisant l'amour. Moi, je monterai la garde.

Ils pénétrèrent dans la guérite. Elle avait les mêmes dimensions que l'entrepôt contenant la cage, mais elle était vide. On avait gravé des noms au chalumeau, parfois des slogans rigoristes ou anarchistes, qui peu à peu avaient transformé les parois en dentelle. Une lucarne ouvrait un côté. Il devait exister des dizaines de casemates semblables dans la caverne. Si Neb Orn n'avait pas disposé d'autres caméras de surveillance, ils seraient en sécurité pour plusieurs heures.

Mais il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il pourrait se passer ensuite.

CHAPITRE XIII

D'UNE FLÈCHE DANS LE DOS

Sa conscience émergea dans un déluge d'adrénaline. Une main plaquée sur sa bouche le bâillonnait, l'empêchant de respirer convenablement.

— Chut, souffla Orlane à son oreille. Ne t'agite pas. Ils sont là, tout près. Trois types, dont un cul-de-jatte à la figure peinte en rouge, avec un foulard noir. Sûrement le plus dangereux, il semble d'ailleurs commander aux autres. Ils ne nous ont pas encore repérés. Mais ils ont peut-être des détecteurs de mouvements. Auquel cas nous ne nous en sortirons pas.

« Warx », songea Lartigue en lui faisant signe d'enlever sa main. Il chuchota :

— Le cul-de-jatte doit être Warx, le bras droit de Neb Orn. Que comptes-tu faire ? Tu ne vas tout de même pas les attaquer.

Elle étreignit son arc.

— Pourquoi pas ? Avec l'effet de surprise, je peux espérer en mettre deux hors de combat en moins de dix secondes, si je fais mouche dès le premier trait. Le dernier se trouvera en état d'infériorité, il filera.

Lartigue fit un geste de dénégation.

— Il y a déjà eu trop de gaspillage de vies humaines. On n'élimine pas les gens comme cela. Je pourrais peut-être les raisonner, les faire renoncer.

Elle parut prête à éclater, mais parvint à dominer sa voix.

— Tu as conscience de ce que tu viens de dire ? Ces types sont venus pour nous tuer. Tu es tout ce qu'ils détestent. Ta logique est peut-être bonne d'où tu viens, mais ici elle n'a pas cours. Tu es tellement conditionné contre la violence que tu te mets la tête dans un sac pour ne pas voir la réalité.

Elle gardait un œil sur la lucarne de la casemate, guettant le moindre bruit.

— Ils s'éloignent, souffla-t-elle au bout d'une minute.

— Il faut que je contacte Fereydoun. Il nous prêtera main-forte.

Elle secoua la tête.

— N'y compte pas. Il m'a dit que son aide se limitait strictement à m'indiquer où tu te trouvais. C'est Jul qui l'a convaincu de te faire suivre mais tu ne vaux rien à ses yeux. Même si c'est un séditionniste, il ne lèvera pas le petit doigt.

« Jul..., songea-t-il avec un sourire. Tu savais que Vincent Baro était un renégat, lors de ma première rencontre. Ce n'est pas un hasard si tu m'as conseillé de me méfier à son sujet. Tu es resté vague car tu ne voulais pas te découvrir. Et c'est pourquoi tu n'as pas fait de difficultés pour me présenter Fereydoun. Quel drôle de bonhomme tu fais. »

— Si je lui parle, il viendra. Je possède des informations qui l'intéresseront au plus haut point. Il faut trouver un vidéophone. Il doit bien s'en trouver un, dans le complexe de production.

Elle haussa les épaules.

— Bien... Les pourrissoirs sont tout près. Par là des portes de sortie donnent sur des tunnels reliés au Noyau. Il doit y avoir des vidéophones. Mais avec la grève générale, il est probable qu'ils ne fonctionnent pas.

Il lui fit comprendre qu'il fallait tenter le coup. Elle lui donna d'autorité sa matraque souple et passa devant, une flèche encochée. Dès qu'ils furent dehors, elle imposa le silence. Ils progressaient lentement le long de la rampe.

Ce fut Orlane qui les repéra, droit devant. Ils se tenaient chacun accroupi, à un niveau d'intervalle. La hauteur de la caverne n'excédait pas cent mètres, divisés en une douzaine de niveaux. Elle et Lartigue se trouvaient au premier, les tueurs aux niveaux trois à cinq, Warx occupant celui du milieu, son visage barbouillé de peinture écarlate. Orlane avait bénéficié d'un effet de perspective pour les voir avant qu'eux ne la repèrent.

Elle saisit Lartigue à bras-le-corps, le propulsa d'un coup de talon vers le fourneau le plus proche à sa gauche. Surpris, son compagnon se laissa faire. Ils atterrirent tout près du digesteur, niché dans un entonnoir renfoncé dans la roche.

— Les digesteurs accusent environ cent cinquante degrés à la surface. En régime normal ils sont beaucoup plus chauds, mais celui-ci est tiède. On peut se cacher en attendant qu'ils nous dépassent. Les pourrissoirs sont à trois cents pas. Et nos trois gusses à mi-chemin.

Ils se tassèrent contre le ventre chaud. Un espace de cinquante centimètres séparait celui-ci du mur. Ils se glissèrent dessous. Seule leur tête dépassait, surveillant le passage. Ils pouvaient parler sans crainte d'être entendus, grâce au bourdonnement sourd que produisaient les réactions chimiques de la masse de plastique pâteux,

à l'intérieur.

— Ils doivent se méfier, murmura Orlane après cinq minutes. Ils savent que nous devons obligatoirement passer par là pour nous enfuir. Ils ne veulent pas prendre de risque.

Elle songeait à tenter le coup de force. Lartigue redoutait cette éventualité. Quand les trois rigoristes – Léna, Ivo et le quadrumane dont il ne connaissait pas le nom – l'avaient poursuivi à travers les réservoirs puis dans la veine d'aération, il les avait neutralisés mais n'avait usé d'aucune violence envers eux. Orlane lui avait confié sa matraque coupante, mais le moment venu, saurait-il frapper ? Cela allait contre tout ce qu'on lui avait appris, et, s'il tuait quelqu'un, même en légitime défense, il ignorait s'il serait capable de se supporter par la suite.

Elle commençait à ramper hors de leur cachette.

— Attends, lui dit-il. On peut essayer de franchir leur barrage sans batailler, en se glissant sous les fourneaux comme nous l'avons fait. Il n'y a que six mètres entre chaque module. En restant silencieux, nous pouvons passer inaperçus.

La jeune femme eut une moue réticente.

— S'ils nous voient, l'effet de surprise ne jouera plus en notre faveur et nous les aurons tous les trois sur le dos. Je ne sais même pas de quelles armes ils disposent. Et puis, certains fourneaux sont peut-être encore brûlants.

Elle s'inclina toutefois, et ils commencèrent leur lente progression. Avant de sauter d'un digesteur à l'autre, Lartigue regardait en l'air – mais Warx et ses hommes ne semblaient pas s'intéresser à ce qu'il se passait en dessous. Ils pensaient que l'ennemi essaierait d'attaquer de front.

Puis Lartigue atteignit le globe juste sous leurs pieds, et cela se gâta.

La paroi avoisinant les soixante-dix degrés transformait l'espace entre elle et le roc en étuve. Celui-ci était juste assez grand pour qu'ils puissent ramper. En quelques secondes ils furent en nage, Lartigue dut se contorsionner pour ôter son blouson et le laissa sur place. Orlane était à mi-chemin quand, à la suite d'un faux mouvement, son arc se bloqua en travers. Elle s'escrima dessus mais n'osait tirer franchement, de crainte de le rompre. L'énervement la gagnait. Sa salopette trempée adhérait à son corps, un brouillard dense de moiteur se formant autour d'elle.

Lartigue parvint à son niveau. Il fut saisi par l'odeur piquante et salée de sa transpiration, qui le mit dans un étrange état d'excitation.

— Ce n'est pas grave. Tu vas m'attendre ici. Je téléphone et je

reviens.

— Pas question ! C'est l'affaire d'une minute. Attends que je...

Il était déjà parti. Il entendit sa compagne l'appeler d'une voix étouffée, grinça des dents car l'homme le plus proche se trouvait à vingt mètres à peine. La rotondité de la chaudière chimique ne lui permettait plus de voir les nervis, il espérait qu'ils ne seraient pas en train de regarder dans sa direction au moment où il sauterait.

Il réussit à atteindre le fond de la caverne sans encombre, grimpa jusqu'au troisième niveau, où se trouvait le passage vers les pourrissoirs. Du coin de l'œil il surveillait les rigoristes. Ils lui tournaient le dos. Il songea brusquement que s'il avait eu l'arc entre les mains, il aurait pu abattre Warx d'une flèche dans le dos. Mais aurait-il été capable de le faire ? Une brève frayeur le saisit, à la pensée qu'un quatrième tueur pouvait l'attendre en embuscade de l'autre côté.

Puis il entra dans le sas d'accès, un hall aux allures d'entrepôt, pourvu de grandes portes circulaires à crémaillère. Ses narines se froncèrent tant l'air était corrompu.

Son cœur battit plus vite.

Trois vidéophones s'alignaient sur la paroi du sas.

Il glissa sa carte de paiement dans le premier de la rangée. Orlane avait parlé de la grève, la possibilité d'un blocage des communications. S'il ne parvenait pas à contacter Fereydoun, que pourrait-il faire pour venir en aide à la jeune femme ?

L'écran s'éclaira sur un point d'insertion clignotant. Lartigue réfléchit un instant, composa le numéro de Jul. Il compta une dizaine de sonneries, ses doigts pianotant fébrilement sur le capot de l'appareil, puis raccrocha. Absent. Il téléphona à Fereydoun, tomba sur une secrétaire qui lui dit de patienter, qu'elle ignorait s'il était là ou non. Lartigue se mordit les lèvres. Qui d'autre pouvait-il appeler ? La police ? Avec la grève générale, elle avait d'autres chats à fouetter, ne se déplacerait sans doute pas mais noterait son nom, pour l'interroger plus tard. Il ne fallait pas y songer.

— Monsieur Fereydoun va vous prendre immédiatement, fit la voix.

« Enfin », pensa Lartigue.

Le visage cyanosé de l'attaché du gouvernement emplît l'écran. Il paraissait ennuyé de le voir. Puis il vit les estafilades sur son visage, et étouffa une exclamation.

Lartigue le mit au courant de sa situation en deux mots.

— De quel marché parlez-vous donc ? demanda Fereydoun en

fronçant les sourcils.

— Haute-Enclave court un grand risque si on laisse faire Vincent Baro. Moi seul sais ce qu'il mijote. Garantisiez-moi la sécurité, et je vous dis tout. Mais pressez-vous, je vous en prie. Orlane est coincée dans les fonderies avec trois tueurs. Nous ne sommes pas de taille à les affronter.

Le regard de l'homme se troubla un instant.

— Bon, d'accord. Deux hommes à moi seront sur place dans cinq minutes. Tâchez de tenir d'ici là. Ils arriveront des forges plastiques.

Lartigue donna la position des rigoristes puis raccrocha. Il regretta de n'avoir pas pensé à demander à Fereydoun d'avertir Jul.

Son regard se porta sur une des portes circulaires, de cinq mètres de diamètre, ouvrant sur les pourrissoirs. Sur le battant gauche était imprimé le symbole d'un masque à gaz, sur l'autre, une flamme barrée d'un trait rouge, entourée de l'avertissement : VENTS DE MÉTHANE.

Il s'approcha, dans l'idée de jeter un coup d'œil. L'ouverture n'était pas étanche, une haleine d'œuf pourri filtrait des panneaux. On pouvait distinguer des formes globulaires suspendues en l'air, emprisonnées dans des espèces d'échafaudages.

Lartigue ne s'attarda pas plus avant. Il devait rejoindre Orlane. En espérant qu'elle était parvenue à décoincer son arc.

CHAPITRE XIV

LES FORGES PLASTIQUES

Il faillit buter contre Warx quand il émergea du sas. Pendant qu'il appelait Fereydoun les tueurs s'étaient rapprochés de la sortie. Ils se trouvaient à moins de cinquante mètres. Il leur suffisait de tourner la tête pour le repérer. À cette distance Lartigue put apercevoir, au baudrier de Warx, une grosse arme trapue. Pistolet de propulsion à gaz bricolé ou riveteuse de poing, il ne savait.

Il se laissa tomber vers un digesteur en contrebas, les pieds en avant pour amortir la chute. Mais il calcula mal et la rotondité de la sphère le déséquilibra. Son corps rebondit sur le globe en produisant un bruit de gong.

Les trois tueurs se retournèrent d'un même ensemble.

— Vous avez entendu ? C'était pas un écho, ça m'a semblé provenir d'en bas.

Lartigue n'écoula pas davantage. Négligeant de ramper sous les sphères il fonça.

— Là ! s'exclama l'un des rigoristes en le montrant du doigt.

Lartigue courait à la surface de roc, usant de ses quatre membres comme un chien barbotant pour aller plus vite. La peur lui donnait des ailes. Il fuyait vers Orlane, priant pour qu'elle ait réussi à dégager son arc, sinon il signait son arrêt de mort à elle aussi. Une claque sonore à côté de lui, suivie d'un jaillissement de poussière de roche – Warx qui lui tirait dessus. Ses épaules se contractèrent dans l'attente d'un nouveau choc. Mais cela ne se produisit pas et il atteignit le globe indemne. Orlane devait être sous le suivant, droit devant.

— Il y a une fille, criait le cul-de-jatte à ses acolytes. Faites gaffe, c'est elle qui a eu la camarade Léna.

Lartigue commença à ramper. Un mouvement le fit sursauter, sa tête cogna contre la paroi de la chaudière.

— Orlane ! Bon sang, tu m'as fait peur. Ils sont après moi.

— J'ai vu.

Elle avait libéré l'arc à l'aide de son poignard, en taillant l'extrémité de la hampe sans rompre la corde.

— Pousse-toi.

Elle émergea de la sphère, l'arc bandé. Les trois rigoristes venaient à sa rencontre. L'un d'eux tombait vers elle en chute libre, de longues tresses noires flottant autour de son crâne. Il portait une combinaison pleine de poches, avec une espèce de boule dans sa main droite gantée d'une résille métallique semblable à une mitaine.

Elle le visa, lâcha la corde.

Au même instant Warx le chassa d'un coup de pied, l'écartant de la trajectoire de la flèche qui passa à vingt centimètres de son épaule pour aller se perdre dans les niveaux supérieurs.

Ils se dispersèrent, Warx tirant vers le sol près de la sphère. Lartigue et Orlane rentrèrent vivement la tête. Le projectile ricocha sur le sol, puis sur la chaudière. Dans un crépitement de rebonds il passa entre les deux jeunes gens, ressortit de l'autre côté.

— T'en as eu un ? lança un tueur.

— Non, le choc aurait rendu un bruit mou. Je suis trop loin pour recommencer, il faut se tenir à moins de six mètres afin d'avoir un angle suffisant pour que la bille entre par-dessous.

Orlane avait sorti une autre flèche. Elle la fit glisser dans l'orifice perçant la hampe par le milieu. Puis elle enfonça sa casquette sur sa tête, rageant :

— C'est trop bête d'avoir manqué le type aux nattes. Ce cul-de-jatte est un démon, ça va être coton de l'avoir. Heureusement son arme ne permet pas une bonne précision de tir. Les projectiles doivent être de grosses billes d'acier à faible pouvoir de pénétration. Ils vont sûrement tenter autre chose, il faut veiller à ce qu'ils ne s'approchent pas trop. Tu as réussi à rameuter du monde ?

— Il faut attendre. Cinq minutes. Fereydoun envoie du renfort.

— Combien ?

— Deux.

Elle sortit de l'abri jusqu'à mi-corps, prête à tirer.

— Espérons qu'il tienne parole.

Lartigue grimaça. Jusqu'ici, ceux avec qui il avait traité l'avaient trahi ou dupé. Même Jul lui avait caché sa véritable identité, et pourtant il était dans le même camp. Jusqu'à ce qu'elle vienne le tirer de sa cage il avait douté d'Orlane, avait cru que ses penchants rigoristes en faisaient une alliée de la cause. Mais s'il s'en sortait cette fois-ci, Neb Orn pouvait dire adieu à son plan.

— Attention !

Orlane se jeta de côté, une ombre oblongue occulta sa vision, cinglant l'air. Lartigue leva une main devant son visage dans un geste

instinctif de protection, sentit un choc, un objet froid pénétrer ses chairs, ressortir comme aspiré, telle une langue de métal se rétractant.

Avec un grognement Orlane jeta son arc derrière elle et dégaina son poignard d'avant-bras. Elle décrivit un saut périlleux avant qui la porta hors de vue.

Lartigue reçut l'arme au creux du ventre.

— Cours ! entendit-il. Fiche le camp de ce piège !

Serrant l'arc contre lui, il se faufila de l'autre côté de la sphère. Il encocha une nouvelle flèche, remarquant la profonde entaille sur le dos de sa main gauche. Quelle arme pouvait occasionner une telle blessure ?

Le troisième tueur atterrit à cinq pas devant lui, un homme guère plus âgé qu'Ivo Sharan, aux yeux d'une fixité de poisson. Son crâne était dépourvu d'oreilles ; elles avaient dû être tranchées, mais il s'en était fait tatouer sur les tempes, reproduisant même l'ombre des lobes pour en imiter le relief. Il portait une arme étrange, une lame recourbée en demi-lune autour de son poignet évoquant un hachoir de boucherie.

Lartigue amena la corde huilée à lui. À cette distance il ne pouvait pas le rater.

À ce moment son bras trembla, et il sut que jamais il ne serait capable de tirer.

Ramassée sur elle-même, Orlane percuta l'homme en pleine poitrine, comme un boulet. Celui-ci bascula sous le choc et ils se mirent à tourner sur eux-mêmes. Il avait touché Lartigue une fraction de seconde auparavant, son arme – un yoyo d'acier, dont le disque avait le tranchant d'un rasoir – en train de se renvider manqua sa main protégée d'un treillis de fils d'acier et flotta autour d'eux.

Dès le contact, Orlane se détendit. Ils se retrouvèrent l'un contre l'autre. Elle tenta de le poignarder au cœur, mais la main enrésillée saisit l'arme par la lame et la fit voler d'une torsion. Il fit sauter sa casquette, dans l'idée d'empoigner sa chevelure et de la tirer en arrière. Il perdit un peu moins d'une seconde à réaliser que ses cheveux rasés n'offraient aucune prise. Ses mains glissèrent vers le bas, se refermèrent sur ses oreilles. Orlane hurla, se cambra pour éviter à ses lobes d'être arrachés. Elle coula un bras le long de son corps, plaqua la main contre le bas-ventre de l'homme et serra. Il hurla, mais réussit à lui asséner un coup de coude sur la clavicule.

À demi assommée, Orlane passa la tête sous l'aisselle du rigoriste, puis l'épaule. Elle serra les dents, sachant qu'en faisant cela elle mettait son ventre à découvert.

Cela ne tarda pas et l'homme en profita pour la bourrer de coups violents, les doigts raidis : les épiphyses de ses coudes avaient été modifiées de sorte qu'il pouvait lui donner des coups dans les côtes et les abdominaux. Un instant elle redouta qu'il ne prenne pour cible ses seins, elle n'était pas sûre de pouvoir résister à la douleur.

Elle souffla sur le disque gris du yoyo dérivant à quelques centimètres pour l'écarter de ses yeux, crocha l'épaule de l'homme par-derrière et se hissa dans son dos, s'aidant des poches de sa combinaison. Au passage le yoyo lui effleura l'oreille, et elle sentit un liquide chaud jaillir, boucher le conduit auditif. Elle se rendit compte que les tresses de l'homme n'étaient pas noires mais blondes, chaque natte étant retenue par les griffes de microprocesseurs disposés en file, comme un mille-pattes ondoyant avec lenteur.

Le rigoriste entoura les jambes de la jeune femme de son bras musclé. Sa main libre se referma sur un mollet, tira vers lui en imprimant un mouvement de torsion pour essayer de casser l'os, utilisant son bassin à la façon d'un levier.

— Tu veux de l'aide ? criait au-dessus de lui Warx, accroché par une main à la passerelle du niveau 2.

Il pointait son pistolet sur le couple de lutteurs mais ceux-ci tournoyaient, et il ne voulait toucher la fille qu'à coup sûr.

Avec un « Ha ! » sonore Orlane parvint à glisser les coudes sous les bras de son adversaire, à ramener ses mains. À les nouer derrière son cou épais, aux tendons saillant comme des filins d'acier. Elle pesa sur celui-ci, dans l'espoir de le rompre, gémit comme l'os de sa jambe craquait, au bord de la rupture. Le halètement de leurs deux respirations l'assourdit. Il lui apparut en une seconde qu'elle ne serait jamais assez forte pour lui briser la nuque. L'homme l'avait senti, il tourna la tête de côté pour lui sourire.

Dans la périphérie de sa vision le disque du yoyo décrivait une longue parabole. Elle dégagea sa main droite, enroula l'index autour du fil et le hala. Le yoyo vint à elle par leénétrer dans ces locaux. Partez entre le pouce et l'index(1).

L'autre comprit. Il tira avec la force du désespoir sur le mollet, frappant le genou fragilisé de son poing fermé pour enfoncer la rotule dans l'articulation.

Orlane poussa un hurlement et lâcha le disque rasoir, la souffrance la plongeant dans un abîme écarlate, tandis qu'un goût amer lui emplissait la bouche. Elle tâtonna dans le vide, rattrapa in extremis le disque, l'enfonça brutalement, fouailla avec la fureur de l'égarement. L'arme rentra dans la chair et les cartilages tendres de la gorge comme dans du beurre tiède. Le larynx cisailé produisit un hoquet et une

colonne d'hémoglobine fusa clair de la carotide, légèrement courbée à cause de la rotation des corps enlacés. Un spasme traversa le corps qui perdit toute rigidité.

L'espace de dix respirations, Orlane conserva une immobilité totale. Puis elle retira sa main poissée, s'apercevant qu'elle avait presque tranché le cou qui ne tenait plus au tronc que par les vertèbres cervicales et des lambeaux de chair. Son genou gauche, peut-être démis, puisait sourdement. Elle avait l'impression que son cœur y avait élu domicile.

Son poignard... Il se trouvait quelque part en dessous d'elle, dérivant entre les traverses. Il fallait qu'elle le récupère avant de s'occuper de Lartigue. Au moins, il avait l'arc pour se défendre.

Le sang formait à présent un long filet discontinu spiralant vers le bas en un chapelet de rubis. Elle dégagea avec précautions ses jambes prisonnières mais resta collée contre le cadavre : elle pourrait s'en servir comme d'un bouclier si Warx essayait de la tuer à distance.

Mais celui-ci avait disparu.

Dès qu'il vit l'arc bandé dans sa direction, le nervi aux oreilles tatouées bondit du sol vers le premier niveau. Lartigue sortit de sous le globe. Il ne pouvait porter secours à Orlane, Warx s'interposait. Il ne savait même pas si elle avait besoin de lui.

La seule possibilité qui lui restait était de fuir vers les forges plastiques, aller à la rencontre des deux hommes de Fereydoun.

Il ne voulait pas penser à l'éventualité de ne trouver personne en arrivant dans les forges, redoutait de se laisser contaminer par le doute.

Il bondit vers la passerelle du premier niveau, crocha la rambarde et commença à glisser le long, l'arc dans le dos. La sphère lui cachait le combat que livrait Orlane à l'un des tueurs. Warx se tenait à quinze mètres de ceux-ci. Il hésitait. Au bruit que fit Lartigue, il se retourna et se lança à sa poursuite.

Le dernier rigoriste, celui qu'il avait menacé de son arc, se trouvait quelque part au-dessus de lui, sans doute lui aussi à ses trousses.

— Tue, tue ! criait Warx derrière lui.

Durant cinq minutes il progressa à la manière d'un singe le long de la passerelle, passant d'une rambarde à l'autre pour éviter des tirs éventuels. Mais Warx devait être trop occupé à le poursuivre pour le mettre en joue.

Puis sa course s'acheva à l'entrée des forges.

Une série de sas formés de panneaux souples, destinés à être franchis par les porte-containers, séparaient les fonderies des forges plastiques. Ils ouvraient sur une caverne plus petite, dernier stade de la digestion des déchets. Lartigue mit le pied sur la plateforme terminale, devant la feuille de plastique opaque de trois centimètres d'épaisseur servant de cloison, griffée par d'innombrables manipulations, gravée d'inscriptions pratiquées au couteau.

La feuille était fendue verticalement tous les trois mètres. Il poussa l'une des lamelles, se retrouva dans une atmosphère toute différente. Plus riche en oxygène, elle dégageait un écœurant relent de cire chaude.

Deux hommes en noir faillirent lui tomber dessus.

— Je suis Lartigue ! cria-t-il.

Les deux hommes vêtus de cuir noir atterrirent près de lui. L'un d'eux était l'armoire à glace à queue de cheval qui avait accueilli Lartigue dans la maison de Fereydoun. Tous deux portaient un poignard à la ceinture, et un étui coudé laissant dépasser un manche plat. Leurs pieds nus étaient dotés d'un gros orteil opposable.

Il baissa les yeux. L'espace, environ cent cinquante mètres de profondeur sur cinquante de large, faisait un angle droit avec la caverne. Il se trouvait au niveau du plafond. Les conduites venant des fonderies se rejoignaient pour former de vastes cylindres alignés qui faisaient comme un orgue allant du sol au plafond, partageant la caverne en deux. Un remorqueur de containers stationnait à mi-chemin, accroché au support d'un des cylindres. Avec ses arceaux d'accrochage mobiles, il évoquait un squelette de dinosaure dont les os auraient été dérangés puis remontés n'importe comment.

Le mur en face de lui, derrière les forges, était couvert de tubulures et de serpentins de décantation, de ballons munis de valves et de clapets, de senseurs de contrôle. Des ouvertures vitrées perçaient les énormes tuyaux d'orgue, et l'on distinguait des formes sombres à l'intérieur. Des silhouettes remuant lentement, tels les embryons de créatures monstrueuses. Il s'attendait presque à entendre de sourdes pulsations de ces étranges couveuses.

— Bon sang, qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il, ébahi.

— Ces choses dans les matrices ? dit l'armoire à glace. Des moules en métal à mémoire, que l'on modèle de l'extérieur par des méthodes électrochimiques. Grâce à eux on peut fabriquer à peu près n'importe quel polymère... Combien sont-ils, dans les fonderies ?

— Deux, ils me suivent. Orlane est aux prises avec un troisième. J'ai

son arc.

— Bien, allons-y, dit le garde du corps.

Il poussa la lamelle de plastique. Lartigue entendit un sifflement, suivi d'un choc mat doublé d'un craquement.

L'armoire à glace recula en s'affaissant, ses pieds se détachant du sol.

Le second repoussa précipitamment Lartigue.

— Allez vous cacher dans le remorqueur, vite !

Il courut sur la plateforme, se glissa entre deux lames de plastique et disparut. L'armoire à glace avait dérivé en arrière, donnant l'impression qu'il coulait lentement. Une balle lui avait défoncé le front, y forant un œil sombre de cinq centimètres de diamètre.

Lartigue avait parcouru une centaine de mètres lorsque l'homme aux lobes tatoués surgit. Il avait le pistolet de Warx. Il repéra Lartigue glissant sur une forge, telle une araignée. La balle miaulante troua sa manche et perfora le tuyau. Aussitôt un cylindre de substance épaisse apparut à l'endroit de l'impact telle de la pâte dentifrice sortant de son tube, se solidifiant en quelques secondes pour former un champignon blanchâtre.

Lartigue avait atteint le porte-containers. Une structure toute en tubes auxquels étaient arrimées deux bouteilles de gaz comprimé, peinte de bandes jaunes et noires. Il se réfugia à l'abri de la cabine de pilotage, un simple palonnier. Il repéra un levier déconnectant l'électroaimant d'attache. La structure eut un soubresaut.

L'autre avait sauté de la plateforme pour atterrir sur l'un des tuyaux d'orgue.

« Je vais l'écraser, se dit Lartigue en poussant le palonnier vers l'avant. Je vais l'écraser comme une mouche au plafond. »

Le véhicule avançait par à-coups, en ajustements successifs. Lartigue accéléra. Le nervi pris pour cible tira encore. La vitre de l'habitacle s'étoila.

« Je vais tuer quelqu'un », songea Lartigue mais il se sentait incapable de réaliser complètement ce qu'il faisait. Il agissait en état second. Il tira sur le manche de direction. L'autre essayait de remonter, prenait son élan pour sauter sur la plateforme d'accès – mais l'appareil était trop près. Lartigue se leva tout en maintenant le palonnier.

Le rigoriste tira une nouvelle fois, et immédiatement le porte-containers se déporta, tandis que l'aiguille d'un des deux manomètres se mettait à chuter : le projectile avait percé l'un des réservoirs de gaz,

créant un effet de tuyère qui précipitait l'engin hors de sa trajectoire. Lartigue jura – plus le temps de redresser la barre – et se jeta à l'extérieur de la cabine.

Pendant quelques secondes il eut l'impression de demeurer en suspens, alors qu'il remontait vers la plateforme de sortie. Au moment où il attrapait une traverse, le véhicule heurta l'un des tuyaux à trois mètres du nervi qui s'était recroquevillé sur lui-même. Les arceaux se tassèrent sur eux-mêmes en se froissant dans un grincement suraigu. Lartigue, occupé à chercher un appui, ne vit pas la crevasse s'ouvrir brusquement, vomir des mètres cubes de lave brûlante en même que, quelque part, s'éveillait une sonnerie d'alerte.

Il entendit le hurlement comme sa main tâtonnante agrippait enfin la plateforme. Il se hissa, reprit son arc en main, retira une flèche du carquois. Bloqué entre les bouffissures de la pâte plastique, le nervi émit un dernier râle qui se prolongea jusqu'à ce que Lartigue ait passé la séparation le ramenant dans les fonderies.

Pour tomber nez à nez avec un cadavre.

CHAPITRE XV

JUL

Le corps de l'autre homme de Fereydoun planait à hauteur du troisième étage, bras et jambes écartés. Un sillon sombre suivait le tracé de sa colonne vertébrale. Lartigue avança sur la passerelle. Quelque chose s'était encastré dans le sol. Il se pencha vers l'objet : un boomerang fait d'une matière opalescente. L'homme avait dû le laisser choir en mourant, et son arme s'était fichée dans l'acier.

Il perçut un mouvement, se retourna. Warx s'était perché sous la rampe, à l'affût. Lartigue mit ses mains en porte-voix.

— Orlane !... Au secours !

Le rigoriste secoua sa tête écarlate, en faisant « Tss, tss ». Sa main tenait négligemment le tranchoir semi-circulaire du nervi écrabouillé dans les forges plastiques. Il le passa lentement à sa ceinture.

— Procop a dû s'occuper de ta copine. Maintenant c'est ton tour. Je vais t'écraser entre mes bras. On peut dire que tu nous auras donné du mal, une vraie punaise du vide.

Lartigue banda son arc.

— N'approche pas, ou je te tue !

— Je t'ai vu tout à l'heure. Tu aurais pu tuer ta cible d'une flèche dans la poitrine, elle se trouvait presque à bout portant. Tu ne l'as pas fait.

Il avançait tout en parlant, à cheval sur la rambarde. Lartigue reculait, essayant de garder ses distances. Il prit une profonde inspiration, ferma les yeux et lâcha la corde.

Warx n'avait pas eu à s'écarter, le trait était passé à dix centimètres à gauche.

— Tu vois, c'est pas ton truc, rigola-t-il. La lignée Lartigue s'achève ici.

Il avança d'un de ses poings énormes. Et Orlane surgit, poignard brandi, bondissant de derrière une sphère. Il y eut un crépitement d'étincelles lorsque les deux lames dérapèrent l'une sur l'autre. Orlane attrapa la rambarde de la passerelle du bout de l'index, pivota sur elle-même et retomba sur ses jambes, à trois mètres de Warx.

Celui-ci fronça les sourcils, évaluant la situation. Cette fois il n'avait

pas l'avantage, car il avait en face de lui une combattante expérimentée. Pour la première fois de sa vie ses jambes lui faisaient défaut : il ne pouvait utiliser qu'une seule main pour attaquer, l'autre lui servant à maintenir son appui. Il saisit le hachoir et s'élança. La jeune femme para l'attaque, et d'un coup précis lui sectionna le bras à hauteur du coude.

Un instant, Warx contempla le moignon d'un air stupide, puis il donna contre la rambarde un violent coup de bassin qui le propulsa hors d'atteinte. Lartigue le vit heurter un chaudron, rebondir et se glisser en dessous.

Orlane chassa une amibe de sang accrochée aux cils de son œil gauche.

— Tu t'en es sortie, réalisa Lartigue en abaissant son arc. L'autre... Il est mort ?

— Un vrai carnage. J'ai perdu du temps à retrouver mon poignard... Pourquoi n'as-tu pas tiré sur Warx ? Je vais en finir avec lui. Il suffit de suivre sa piste.

— Laisse-le. Il ne lui reste plus qu'un membre, il est dans l'incapacité de nous nuire, il y a eu assez de morts, et la sienne ne nous servirait pas à grand-chose de toute façon. Il faut que je trouve Jul et que je parle à Fereydoun. Les issues doivent être encore gardées par la police, toi seule peux me guider pour sortir d'ici.

Il hésita, puis déclara :

— Quand tout sera fini, je t'inviterai à boire un verre. Je te dois bien ça.

Il leur fallut quatre heures pour revenir au casb. Celui-ci avait été placé sous la haute surveillance de la police, mais Orlane le connaissait dans ses moindres recoins.

Auparavant ils avaient pris soin de se débarrasser des corps en descellant un tuyau d'alimentation, puis en les y entassant. Lartigue avait dû dominer un haut-le-cœur, quand il lui avait fallu saisir le corps du gorille. Orlane fit moins de manières, attrapant la tête par les cheveux. Sur les parois, le sang avait coagulé, les caillots se ramassant au centre du plasma comme des noyaux, sombres et irréguliers, de cellules géantes. Ils n'avaient pas retrouvé Warx. Sans doute s'était-il terré, exsangue, dans une des innombrables casemates de la caverne.

— L'aventure est terminée, dit Lartigue alors qu'ils approchaient de HaleStation. Neb Orn a échoué par deux fois avec moi, les rigoristes ne plaisaient pas avec cela. Avec ce que j'ai sur lui et Vincent Baro, tous deux peuvent faire une croix sur leurs projets respectifs.

La porte de son conapt était ouverte. Orlane tira son poignard, lui

fit signe de rester en arrière.

— Ça va, tu peux venir ! lança-t-elle.

Lartigue entra. Deux policiers s'y trouvaient. L'un d'eux fouillait ses placards. L'autre, Lartigue le reconnut immédiatement : Braham, le flic qui l'avait accueilli à la douane et qu'il n'avait pas pu voir quand il avait été convoqué au centre de sécurité.

Il se refaçonna un visage.

— Que puis-je pour vous, inspecteur ?

— Vous connaissiez votre voisin, un certain Jul Riley...

— Eh bien ?

— Un coup de fil anonyme nous a signalé sa mort. Dans votre conapt. Bien sûr, vous n'étiez pas là.

— Orlane Dolorosza pourra en témoigner.

— Vous avez une idée, par hasard ?

Jul... Il n'entendrait jamais plus la voix chuintante émaillée de « teet » un peu énervants. Neb Orn ou Vincent Baro avait découvert qu'il l'avait aidé, et l'avait fait éliminer. Alors que tout était joué. Il secoua la tête. Qui, pourquoi... Ces considérations n'avaient plus de raison d'être. Jul était mort, et il n'avait rien pu faire. Un échec de plus.

— Comment ? dit-il d'une voix altérée.

— Vous voulez voir ? C'est pas joli joli. On l'a entreposé à côté, dans son conapt. Mais ce n'est pas là qu'il a été assassiné, ni même dans votre logement. Il fallait des locaux spéciaux pour ce genre de fin.

Lartigue hocha la tête d'un geste machinal. Braham le conduisit sans enthousiasme.

Le corps de Jul avait été enveloppé dans un linceul de plastique transparent, moucheté de perles brunes.

— Les stigmates de la décompression lente..., murmura Orlane en portant instinctivement sa main à la cicatrice de son visage.

Lartigue préféra détourner la tête. Il sentait ses dents prêtes à éclater, tant la rage de l'impuissance les serrait.

— J'ai un coup de fil à passer, dit-il à Braham. Vous pouvez y assister si ça vous chante. Ce que j'ai à dire ne va pas tarder à faire du tapage, de toute façon. Si vous voulez vous trouver aux premières loges...

Braham le regarda avec curiosité.

— Après, que vas-tu faire ? demanda Orlane.

Il la regarda dans les yeux – des yeux magnifiques, dont l'un était vert, l'autre bleu.

— Ce que je détiens contre Baro vaut beaucoup d'argent. La première chose que je ferai avec, c'est te payer enfin le verre que je t'ai promis. La deuxième, c'est me faire opérer.

La jeune femme le fixa avec plus d'intensité encore que le policier.

— Te faire opérer ?

Lartigue se toucha le ventre.

— Rappelle-toi. À l'École Driov, on m'a implanté une glande endocrinienne améthystique, qui rend l'alcool inopérant sur mon métabolisme... Je vais me la faire enlever.

— Mais pourquoi ?

Il lui prit la main.

— J'ai soif.

ÉPILOGUE

Cinq décennies avaient fait de Lartigue un vieillard aux mains décharnées. Sa *kâmis*, une djellaba brodée pourvue de fronces élastiques à l'endroit des articulations, dissimulait le discret ronron d'un exosquelette câblé sur sa moelle épinière. Les petits os de ses doigts et de ses orteils étaient de ce plastique physiologique dernier cri qu'on se contente d'injecter et qui pousse tout seul.

Il avait débarqué dans le port franc deux heures plus tôt, était descendu par "l'axe de Stanford", ancien axe Merritt. Les noms changeaient. Tout comme le tore Driov, qui trahissait par mille signes un état de décrépitude annonçant le déclin de la prospérité et de la splendeur. Certains quartiers abandonnés à eux-mêmes présentaient des emplacements où le pnéophyte non contrôlé s'était stratifié. Les devises se faisaient rares, les *traders* avaient déserté les premiers la capitale. Lorsqu'on levait les yeux, on apercevait, derrière une couverture de nuages jaunâtres, les baies intérieures noires de crasse. Mais plus ces ballets d'ultralégers tenant du delta et du tricycle, qui frôlaient le bord du ciel.

Des Länder agricoles entiers s'étaient transformés en déserts concaves de galets d'astéroïde où plus rien de poussait, pas même du lichen. Des tourbillons de convection poussiéreux et des microfuites avaient contraint les autres Länder habités à les isoler en élevant des barrières de fortune constituées de centaines de feuilles polymères. Petit à petit, la capitale de l'Entente se fragmentait. Neb Orn l'avait annoncé avec quarante ans d'avance.

À l'extérieur, sous ses pieds, des milliers de personnes vivaient dans la pénombre de cavernes gonflables ancrées sur l'anneau tubulaire du tore par des crampons magnétiques : les nouveaux pauvres des Länder, pour qui l'air était devenu trop cher. « Les *Unterländer*, lui avait confié un touriste au débarquement, c'est là que ça bouge, là et pas ailleurs ! »

Les abords du palais Mokuo échappaient à ce délabrement. Lartigue se promenait dans les jardins attenants, près de l'agora Kavine. Auparavant, il s'était rendu sur les lieux du palais Lartigue. Celui-ci avait été détruit, mais le vieillard s'amusa de voir que d'autres bâtisses en avaient copié le style. « *Rien comme les autres* », sourit-il en repensant à la devise de son ancienne famille à présent dispersée. *Cela ne dure jamais longtemps.*

Il ne savait quelle obscure curiosité l'avait poussé là, au pied de la résidence de son ex-femme. Instinctivement, il s'arrêta au pied d'un massif de digitales, près d'un bassin sec tapissé de mousse. Ce n'étaient pas des fleurs très belles. Il en cueillit une avec sa main toute neuve (l'ancienne lui avait causé beaucoup d'ennuis après qu'elle eut été tranchée sur Haute-Enclave), trouvant étonnant qu'elles aient été plantées là.

Finalement, la concaténation Larkin et les bulbes Griffith avaient fondé un condominium et Haute-Enclave s'était retrouvée sous tutelle. Après la divulgation de son projet, Neb Orn pris de court avait été contraint de se rétracter pour éviter l'emprisonnement, et de s'éloigner de la fratrie rigoriste qui, affaiblie, avait fini par se dissoudre. Plus tard Lartigue avait été amené à traiter avec lui. La vie avait repris son cours. Parfois Lartigue se demandait si le projet de l'ancien chef avait été si fou que cela. Fereydoun nommé chargé d'affaires par le condominium, Lartigue avait profité de son ascension.

Lorsqu'il leva les yeux, il vit Béjin Mokuo qui venait à sa rencontre.

Elle se déplaçait avec une majesté un peu lourde, posant le pied exactement devant l'autre dans l'allée du jardin. Les cristaux liquides parsemant une toge que la mode voulait ample bruissaient à chaque fois qu'ils changeaient de teinte. Du vêtement dépassait un bras laiteux, sans éphélides. Son abondante chevelure rousse était réunie au sommet de son crâne et maintenu par des baguettes artistiquement enfoncées.

Son visage non plus n'avait guère vieilli. Seuls ses traits étaient différents. Non pas creusés, mais plus figés. Quel âge avait-elle ? Quatre-vingt-quinze ans, pour le moins. Lartigue ne put s'empêcher d'admirer le port de la vieille femme.

Celle-ci s'aperçut qu'elle était observée, posa à son tour un regard sur lui. Elle ne parut pas le reconnaître. Son pas se pressa imperceptiblement.

Ils se croisèrent. Lartigue fit trois pas, s'arrêta. Il entendit les escarpins stopper brusquement.

— Conrad... Est-ce toi, est-ce bien toi ?

Un bref instant, il eut la tentation de ne pas se retourner, de dire simplement : « Excusez-moi de vous tromper, ma dame », et de poursuivre son chemin. Mais elle l'avait tutoyé.

Il pivota sur lui-même.

— Béjin. *Teet*... Béjin Mokuo.

En un demi-siècle il n'avait jamais pu se départir de ce tic de prononciation, ces « teet » qu'il laissait fuser lorsqu'il en proie à une

émotion violente. Cela lui était venu comme ça, il ne savait plus pourquoi. Elle s'approcha jusqu'à le toucher. Les lèvres peintes s'écartèrent.

— Le nom de mon mari est Frigate, je le porte avec fierté. Pourquoi es-tu revenu ?

— Une vieille promesse idiote : « Un jour je reviendrai »... J'ignorais que ce jour se ferait attendre cinquante ans... Sais-tu ? Je me suis marié, là-bas. Sur Haute-Enclave. Pas un mariage politique, non, avec une femme que j'ai aimée et qui est morte voici dix ans. Une femme avec un œil vert et un œil bleu.

Béjin posa une main de porcelaine sur la sienne.

— Tu as changé. Malgré la chimie, la mémoire ne m'est plus très fidèle, mais je me rappelle que tu n'étais pas comme ça... Tu paraissais inaltérable.

Il haussa ses épaules maigres.

— Je suis un vieil homme, mon esprit s'est peut-être émoussé.

— Mais tu as une autre explication.

Il sourit, révélant une dentition de polysilicate.

— J'ai appris des choses que n'a jamais soupçonnées l'École Driov. Je ne sais pas exactement de quoi sont faites ces choses. Peut-être le goût de la vie, celle qui souffre parce qu'elle vit vraiment, peut-être autre chose... Des choses que tu ne pourrais pas comprendre.

Béjin retira sa main.

— Peut-être en effet. Je suis restée, moi. J'ai suivi ta carrière de loin. Tu as tiré ton épingle du jeu. (Elle s'adoucit.) Ici, tu aurais fait merveille.

Après vingt ans sur Haute-Enclave, une cabale l'avait obligé à émigrer sur un autre Habitat Humain, le Doigt de Gabriel, dirigé par le *raïs* Jaber El Sabah. Orlane disparue, il ne tenait de toute manière plus à rester. Il ne s'était jamais parfaitement intégré à cette société encore prisonnière de son passé, et qui lui demeurerait inaccessible par certains côtés. Il se convertit à l'Islam Réformé, sa carrière connut des hauts et des bas. Quinze ans plus tard, à la suite d'un coup d'État militaire qui renversa Jaber, il fut publiquement convaincu de se complaire dans le « *kuf* », la dissimulation de sa propre nature à Dieu, dut s'enfuir pour ne pas finir assassiné. Il retourna sur Haute-Enclave avec ses trois femmes, de trente ans plus jeunes que lui, ne portant pas le voile ni de vêtements noirs.

— Je suis content d'être parti. Et d'être revenu, pour deviser avec toi. Maintenant, je dois m'en aller. Vois, les stores diurnes se

referment. Les médecins m'ont conseillé d'écourter cette étape au maximum, à cause de l'hypotension orthostatique. Je ne sais pas exactement ce que ces termes recouvrent, aussi leur fais-je confiance. Depuis mon séjour sur Haute-Enclave, j'ai toujours vécu en apesanteur. La gravité pleine pèse sur mes articulations et mon oreille interne. J'en suis à un âge où les os ont tendance à se briser spontanément. En apesanteur, le temps est plus léger.

Elle saisit son poignet, dans un geste tremblé qui provoqua chez Lartigue un sentiment proche de la compassion.

— Ne peux-tu pas rester un peu ? Mon mari siège toute la semaine à la Rosace. Exceptionnellement, je peux décommander mes rendez-vous, et...

— Ne décommande rien. Je suis heureux d'avoir parlé un peu avec toi. J'ai une place dans un tanker qui part dans deux heures.

— Très bien.

Elle lui lâcha l'avant-bras.

— Une seule question. Tu prétends avoir saisi – quoi, je ne sais pas, et je crois que je ne tiens pas à le savoir. Mais tu n'as pas cessé pour autant ta carrière diplomatique.

Un sourire plissa ses rides de ses joues. La réponse était là, toute prête dans sa tête.

— C'est le seul métier que je savais faire.

Elle sourit à son tour.

— Si tu repasses par les Länder, viens me voir. Mon mari et moi serons ravis de te retenir à dîner.

Il hocha la tête et s'inclina.

— Je n'y manquerai pas.

Il attendit qu'elle l'ait dépassé pour se remettre en marche. La boucle était bouclée. Il se sentait plus léger, comme s'il était passé dans un palier de gravité moindre.

Il leva les yeux vers le ciel. Derrière le rempart vitré, les stores se verrouillaient les uns après les autres, jetant leurs rectangles d'ombre sur la campagne artificielle.

Dans un quart d'heure il ferait nuit.

*Achevé d'imprimer en novembre 1993 sur les presses de Cox
& Wyman Ltd à Reading (Berkshire)*

Dépôt légal : décembre 1993
Imprimé en Angleterre

¹ *Note de l'e-Copiste* : ces deux phrases, toutes incompréhensible qu'elles soient, sont conformes au livre papier !
Ce n'est pas une erreur d'OCR, ou de re-lecture. Et je n'ai rien à proposer.